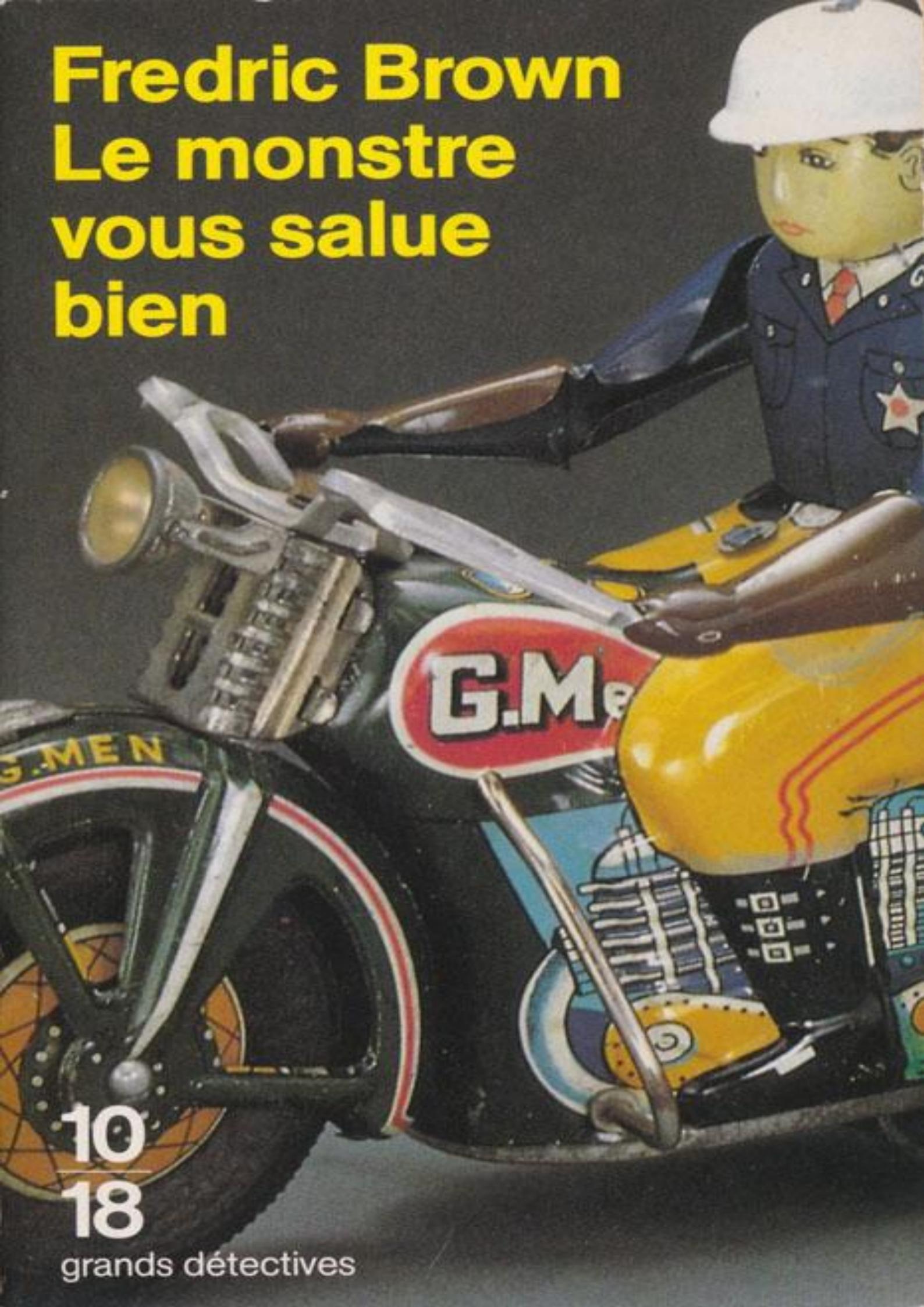


Fredric Brown

Le monstre

vousalue

bien



10
18

grands détectives

Le monstre vous salue bien

Par

FREDRIC BROWN

Traduction de l'américain par Jacqueline Lenclud



*Titre original :
Compliments of a fiend*

© Fredric Brown 1950
© Éditions Clancier-Guénaud 1987
pour la traduction française.
ISBN 2-264-01491-1

Le 2 décembre 1919, Ambrose Small, de Toronto, Canada, disparut... et laissa plus d'un million de dollars derrière lui.

C'est une curieuse coïncidence qui me fit me pencher sur le cas d'Ambrose Small. L'expérience que j'ai acquise dans ces questions me pousse à accorder une extrême importance à des rapprochements qui pourraient paraître absurdes aux intellectuels comme au commun des mortels. Six ans avant la disparition d'Ambrose Small, on avait signalé la disparition d'un Ambrose Bierce au Texas. La presse internationale avait parlé en long, en large et en travers de cet événement mystérieux, mais quel lien pouvait-il exister entre la disparition d'un Ambrose au Canada et celle d'un autre Ambrose au Texas ?

S'agissait-il d'un collectionneur d'Ambrose ?

Charles FORT.

Œuvres.

CHAPITRE PREMIER

Ce soir-là, oncle Am n'était pas rentré. Il avait une affaire en route, moi, je me tournais les pouces depuis un bon moment et comme l'heure de fermeture avait sonné – nous travaillons tous les deux à l'agence Starlock Déetectives Privés – je ne fis ni une ni deux et rentrai à la maison en me disant qu'il m'y retrouverait à six heures et que nous irions dîner ensemble. Sept heures : toujours pas d'oncle Am, j'avais l'estomac dans les talons et filai sans plus attendre au petit restaurant de Clark Street dont j'appréciais les « grillades spéciales ».

Estelle Beck, qui loge dans la même maison meublée que nous, vint me faire un bout de causerie à la fin du repas. Quand j'avais passé ma commande, elle était très affairée derrière son comptoir et m'avait à peine jeté un coup d'œil. À présent il y avait moins de monde.

— Alors, Eddie, on ne te voit plus, qu'est-ce que tu deviens ?

— Je ne peux tout de même pas me nourrir exclusivement de « grillades spéciales ».

— Je ne travaille pas ici toute la sainte journée, figure-toi, je suis libre en général à une heure trente du matin.

— Trop tard pour moi. Je me lève à sept heures trente tous les jours que Dieu fait, alors je me couche tôt, que veux-tu ! Si je te sors, je ne serai pas au lit avant les quatre heures du matin ou si tu... Non, ne me dis rien, il ne faut pas trop compter sur ma vertu...

Elle fit la grimace.

— Veux-tu une seconde tasse de café ? Et Am, tu l'as semé aujourd'hui ?

— Pour le café c'est oui ; pour Am, je n'en sais rien, je suppose qu'il est sur une piste et qu'il ne rentrera pas de sitôt, le

pauvre type.

— À moins qu'il ne soit tombé entre les pattes du « collectionneur d'Ambrose ».

— Quoi ? fis-je ahuri mais elle avait filé avec ma tasse et je dus attendre son retour pour avoir des explications. Qu'est-ce que tu chantes avec ton collectionneur de Dieu sait quoi ?

— Ben oui, le collectionneur d'Ambrose, tu n'es pas au courant ? Personne ne sait qui c'est.

— Pourquoi est-il attiré spécialement par les Ambrose ?

— Ça, on n'en sait rien non plus.

— Charmant ! Je te signale qu'il y a deux clients qui t'attendent et que le patron te regarde d'un mauvais œil. Si tu ne tiens pas à te faire flanquer dehors, tu as intérêt à te pointer.

— Tu sais, je m'en contrefiche, lança-t-elle en se dirigeant vivement vers le comptoir.

Je la fixai par-dessus ma tasse de café en me demandant si je commettais la plus grosse bêtise de ma vie, ou au contraire si je faisais preuve d'un merveilleux bon sens... Allez savoir ! Nous la connaissions depuis belle lurette, elle avait abandonné les fêtes foraines en même temps que nous pour venir également à Chicago. Nous ne l'avions jamais perdue de vue mais cela ne faisait que quelques mois qu'elle logeait dans la même maison. Peut-être la connaissais-je trop bien et avais-je une trop bonne opinion d'elle pour me lancer avec elle dans une aventure sans lendemain ; d'un autre côté, je n'avais aucune envie d'une liaison permanente ou qui risquerait de le devenir. Pourtant, en la lorgnant de ma table, je songeai à ce qu'oncle Am me disait ; d'après lui je raisonne comme un âne dans cette affaire.

Pensant à mon cher oncle, je me demandai s'il était de retour... Du coup j'avalai en vitesse mon café, fis un signe d'amitié à Estelle et rentrai en trombe au logis. Huit heures déjà et pas trace de l'oncle. Je descendis au rez-de-chaussée frapper à la porte de notre logeuse pour savoir s'il y avait eu des appels téléphoniques pour moi. La réponse fut négative. Je remontai au premier où nous occupons une belle chambre, assez vaste même pour deux personnes. Un petit air de trombone en sourdine pour tuer le temps ; quand je dis en sourdine, vous imaginez ce que cela *donne* avec un instrument pareil. Quelques

gammes juste pour me dégourdir les doigts et ensuite je me mis un disque de Dizzy Gillespie et tentai quelques mesures d'improvisation au rythme du be-bop.

Soudain on frappa à la porte, j'arrêtai le phono et criai : « Entrez. »

C'était mon voisin de chambre, Chester Hamlin, en camisole, pantalon et pantoufles qui parut sur le seuil. Appuyé au chambranle il déclara :

— Tu joues tout à fait comme Jimmy Dorsey.

— Tommy Dorsey, tu veux dire.

— Ah oui ? dit-il avec un sourire d'abrut.

— Vaudrait mieux ne pas confondre, dis-je agacé par cette intrusion, c'est tout ce qu'il y a pour ton service ?

Il brandit un tournevis et marmonna :

— Tu sais t'en servir, de ce machin-là ?

— Bien sûr ! Au bout de ce machin, il y a une lame carrée, tu la planques dans la fente de la tête de la vis, tu tournes dans le sens des aiguilles d'une montre et ça fonctionne impeccablement.

— C'est compliqué, tu voudrais pas me montrer ?

Je posai mon trombone sur le lit en poussant un énorme soupir et je le suivis dans sa chambre. Il me désigna la porte de sa penderie.

— J'ai essayé de fiche un moraillon là-dessus et j'ai même pas pu enfoncez les vis ; après je pourrai les tourner, mais pour les faire entrer dans ce bois, c'est d'un dur !

Je lui décochai un regard de pitié.

— Ça te serait pas venu à l'idée d'enfoncer un clou d'abord en tapant avec ton marteau ? Une fois que le trou est fait, tu enlèves ton clou.

— Bon Dieu ! J'y avais pas pensé, j'avais tapé sur les vis mais rien à faire ; t'aurais pas un gros clou par hasard à me filer ?

— Je n'en ai pas en réserve mais il y en a là où nous pendons nos affaires, tu peux en détacher un à condition de le remettre après, mais tu en as sûrement toi aussi dans ta penderie.

Il hocha la tête.

— Ben non, mon vieux, hier je les ai tous enlevés et jetés aux ordures quand j'ai voulu faire une chambre noire à la place de la

penderie, viens voir.

Il ouvrit la porte, braqua sa lampe électrique, et je pus constater que ça lui faisait une jolie installation, la penderie était plus grande que la nôtre, environ deux mètres dix sur un mètre vingt.

— C'est chouette, hein ? Maintenant je fourre toutes mes affaires dans le placard. Tiens, j'y pense, j'ai les clous qui me servaient à accrocher le fil pour suspendre mes négatifs. Je vais en prendre un.

— Formidable ton idée, mais tu as dû en engouffrer du pognon là-dedans.

— Deux cents billets, c'est un petit passe-temps qui coûte cher, plus que de jouer du trombone ; mais ça gêne moins les voisins.

— Chut ! J'entends des pas dans l'escalier.

En effet quelqu'un montait ; la penderie étant contiguë à notre chambre, j'aurais entendu si on y entrait ; mais les pas résonnèrent sur le palier jusqu'au second.

— Je croyais que c'était mon oncle. Passe-moi le marteau, je vais te faire ton trou.

Besogne faite, je m'assis sur son lit tandis qu'il posait le moraillon du cadenas à l'extérieur de la porte.

— J'aurais cru que tu voudrais plutôt verrouiller de l'intérieur pour qu'on ne puisse pas te déranger quand tu travailles dans le noir.

— Non, je peux toujours fermer la porte de ma chambre à clé mais je ne veux pas que Mrs. Brady ou la femme de ménage ou le gosse de Mrs. Brady viennent trifouiller là-dedans.

— Tu as encore une autre idée derrière la tête, non ? Moi, je dirais qu'il y a des produits chimiques qui sont du poison.

— Ouais.

— Et que le gosse pourrait en avaler.

— Attention, ne me tente pas. Dis, tu as l'intention de jouer du trombone toute la soirée ?

— Oh ! je n'étais pas très fixé ; pourquoi, tu veux que je te fasse de la musique ?

— Pas précisément mais ça ferait une bonne photo ; toi à moitié vautré sur le lit jouant du trombone. J'ai acheté une

nouvelle marque de pellicule, je voudrais l'essayer avec le flash, si tu es d'accord, je suis prêt à en gâcher...

— Pourquoi pas, pendant que tu prépares ton matériel, je vais faire quelques gammes, viens quand tu veux.

Je réintégrai ma chambre et recommençai à jouer sans le disque ; je gardai la position sans jouer dès que Chester ouvrit la porte. Il installa son trépied et sa caméra sur le seuil.

— N'arrête pas de jouer, il n'y a pas de bande sonore, tu peux faire toutes les fausses notes que tu veux.

— Pas question avec la porte grande ouverte, je récolterais une belle contravention. Merci bien !

— Fais semblant, mets la coulisse comme ceci, lève les yeux au ciel, oui, prends l'air inspiré, parfait. Flash.

Au moment où il changeait sa caméra pour prendre un autre angle, j'entendis la sonnerie du téléphone au rez-de-chaussée et je me levai d'un bond ; peut-être était-ce enfin l'oncle Am. Je dévalai quatre à quatre l'escalier. J'entendis Mrs. Brady dire : « Allô... je ne sais pas, voulez-vous patienter un moment ? Mr. Hunter ! »

Cela signifiait que le coup de téléphone était destiné à mon oncle car moi, elle m'appelait tout simplement Eddie.

— Je vais prendre la communication, Mrs. Brady, criai-je en accourant.

Elle me tendit l'appareil et je dis, tout essoufflé :

— Allô, ici Ed Hunter ; mon oncle n'est pas encore rentré, puis-je lui transmettre un message ?

— Ben Starlock à l'appareil, Ed, Am ne t'a pas appelé ?

— Non, je commence à m'inquiéter ; d'habitude, quand il a un travail qui le retient tard, il me prévient ; à moins qu'il soit sur une piste et qu'il ne puisse téléphoner.

— Non, Ed, il n'a pas d'enquête à faire à vrai dire, et il devait m'appeler dans la journée. Il est près de neuf heures et j'attends depuis sept heures.

— Il n'avait pas d'enquête à faire, mais alors s'agit-il de quelque chose de personnel, Mr. Starlock ?

— Non, rien de personnel ; il devait voir un client... un client éventuel, et parler avec lui d'un travail dont celui-ci voulait le charger. Il devait m'appeler à la fin de cet entretien.

— Quelle heure était-il quand il est parti ?

— Il a quitté le bureau vers quatre heures, juste avant ton arrivée ; il devait voir le client et me rappeler, soit au bureau s'il avait fini avant cinq heures, soit chez moi entre six et sept.

— Vous êtes chez vous à présent ?

— Oui, j'y suis resté toute la soirée. Ce n'est pas le genre d'Am de ne pas tenir ses engagements. J'ai appelé parce que je suis perplexe.

— Il a peut-être pris le taureau par les cornes et commencé tout de suite à faire ce que le client attendait de lui. S'il s'agit de suivre quelqu'un, il n'a pas pu appeler.

— Non, jamais Am ne se serait chargé d'une enquête sans me consulter. Nous nous étions mis d'accord sur ce point ; le client était également prévenu ; il désirait simplement avoir un entretien préliminaire avec Am et il devait venir demain matin au bureau pour mettre les choses au point. Je ne lui ai même pas donné une idée de ce qu'il aurait à débourser.

— Je suppose que vous avez l'adresse du client puisque vous y avez envoyé l'oncle. Avez-vous téléphoné pour savoir s'il était bien arrivé et à quelle heure il était reparti ?

— Je ne le ferai que constraint et forcé. Ça ne fait pas bonne impression sur le client si on a l'air de contrôler de près ce que font nos agents. Il est encore trop tôt mais je n'hésiterai plus s'il tarde encore.

— Je comprends, Mr. Starlock ; n'empêche que je commence à me faire du mauvais sang. Enfin il a peut-être eu du mal à dénicher le client, ce qui expliquerait son silence à votre égard ; mais en ce qui me concerne, je trouve bizarre qu'il ne m'ait pas prévenu ; il sait que je suis rentré à la maison et que je l'attends pour aller dîner.

— Tu n'es pas allé dîner ?

— Si. Quand j'ai vu qu'à sept heures il n'était pas là, je me suis décidé à dîner sans lui, mais en mon absence il n'y a eu aucun coup de téléphone pour moi.

— Bon, et tu restes chez toi maintenant ?

— Bien sûr, à moins que vous ne me donnez le nom et l'adresse de votre client, je peux aller sur place me rendre compte... de l'extérieur si vous ne voulez pas que je me fasse

voir.

— Non, Ed, attendons encore un peu ; disons deux heures. Si d'ici là il n'a pas donné signe de vie, nous ferons le nécessaire.

— Bien, fis-je d'un ton réticent, ce délai me paraissant beaucoup trop long.

— Je raccroche au cas où il essayerait de nous joindre, toi ou moi ; à tout à l'heure, Ed.

— O.K. Si jamais j'ai des nouvelles de lui, je vous les communique et vice versa. Au revoir, Mr. Starlock.

Chester avait installé sa caméra pour prendre de nouvelles images et il m'attendait, assis sur mon lit.

— Des ennuis ? demanda-t-il en constatant ma mine abattue.

— Je me fais du souci pour oncle Am, je ne sais pas où il peut être. D'habitude il rentre bien plus tôt.

— Diable, ce n'est plus un mioche, ton oncle, il est capable de se débrouiller tout seul.

— Je sais, mais...

— Il a sa carte d'identité sur lui, je suppose ? (Je fis signe que oui et Chester enchaîna :) S'il lui était arrivé quoi que ce soit, on t'aurait prévenu.

Pour moi, il est en train de filer un bonhomme ou qui sait, il s'est trouvé une belle blonde. Revenons à nos oignons, tu veux poser pour la postérité : « Le jeune homme au trombone » ?

Je n'avais pas du tout le cœur à ça, mais comme je ne pouvais rien faire de plus utile, j'obéis docilement à toutes les volontés de l'opérateur. Il ferma la porte derrière lui quand il en eut fini mais je la rouvris pour être sûr d'entendre le téléphone. Pour tuer le temps je passai un chiffon sur mon instrument avant de le ranger dans son étui puis j'ouvris le journal du soir. Quand on travaille pour une agence de détectives privés, il faut lire au moins un journal par jour et éplucher toutes les nouvelles locales, politiques ou criminelles, sans omettre un iota. D'habitude je me tire bien de ce genre de travail, mais ce soir-là j'étais incapable de me concentrer, l'oreille toujours aux aguets... et ce téléphone qui restait inexorablement muet !

J'abandonnai les articles sérieux, jetai un vague coup d'œil aux dessins humoristiques, aux nouvelles sportives, histoire de voir comment notre équipe des Cubs s'en tirait. Je tentai de

résoudre les problèmes d'échecs. Il faut croire que c'était trop compliqué pour votre serviteur ou que je ne me concentrais pas assez. Pas la peine de me fatiguer la cervelle, me dis-je et je me rabattis sur les cours des valeurs en hausse, en baisse, inchangées ; n'allez pas croire que j'aie un portefeuille à gérer ou que la question m'intéresse particulièrement ; non, je désirais me rendre compte si Dane Evans avait vraiment eu du flair pour le *numbers game*.¹ Dane est employé comme moi par l'agence Starlock et c'est un fana de ce genre de jeux de hasard. Il venait de parier un dollar sur le 444, pauvre gars, un dollar de fichu.

Plus rien à tirer de cette feuille de chou. Je jetai un regard maussade par la fenêtre. Ma montre ne marquait que neuf heures trente. Le temps se traînait comme la plus lymphatique des limaces. Au lieu d'essayer vainement d'endiguer mon inquiétude, je me mis à envisager carrément les dangers qu'avait pu courir mon pauvre oncle. Le téléphone sonna une seule fois ; j'étais déjà au bas de l'escalier quand Mrs. Brady décrocha ; hélas, ce n'était pas pour moi.

— Ed, me dit-elle, c'est pour Karl Dell, pouvez-vous aller le prévenir, ça m'évitera de crier.

J'allai frapper à sa porte — sa chambre est, par rapport à la nôtre, de l'autre côté de celle de Chester Hamlin. Il ne fut pas très bavard au téléphone ; en passant devant sa porte ouverte il m'interpella.

— Hé, Ed ! Tu m'as dit une fois que tu jouais au poker ?

— Je ne suis pas un crack, dis-je modestement. Par contre oncle Am est très fort, dans la famille c'est le spécialiste. Il est fichu de perdre dix fois plus que moi en deux fois moins de temps.

— C'est Peewee Blain qui m'appelait ; tu l'as vu une fois dans ma chambre ; il a dit qu'ils organisaient un poker, pas chez lui mais dans le voisinage. Tu veux venir ?

— Je préfère pas, j'attends un coup de fil.

— Ça ne gaze pas, Ed, je sens ça, dit-il en venant s'asseoir sur le bras de mon fauteuil. Raconte.

¹ Loterie clandestine.

— Voilà, j'espère qu'il ne lui est rien arrivé, mais oncle Am n'est toujours pas rentré et il ne m'a pas prévenu de son retard, je suis *embêté*.

— C'est pour son travail ?

— Oui et non. Il devait voir un client vers la fin de l'après-midi mais ça n'explique pas un si grand retard et qu'il ne m'ait pas averti.

Karl Dell prit une pose méditative ; au bout de quelques minutes de silence il me posa la question que j'attendais de sa part.

— Est-ce que je pourrais t'être utile, Ed ? Je sais que tu ne crois pas beaucoup à l'astrologie mais que tu y croies ou non, ça ne fait fichrement rien, c'est une science, une science qui a fait ses preuves. Je ne peux pas te garantir que je trouverai où ton oncle peut être, mais j'aimerais essayer.

— Je ne veux pas que tu perdes ton temps pour nous, Karl.

— Pas forcément. Si par hasard je tombe sur un *bon* renseignement, ça te prouvera que je ne suis pas un pauvre imbécile d'y croire. Je *peux* découvrir où il est et, si je n'y arrive pas, de toute façon tu n'as rien à perdre, je ne te demanderai pas un rond.

Difficile de répondre négativement sans le vexer, mais brusquement j'eus une inspiration.

— C'est très gentil de ta part, Karl, mais figure-toi que je ne sais absolument pas quand tombe son anniversaire, il a horreur qu'on lui envoie des vœux ou qu'on lui fasse des cadeaux et il a toujours caché sa date de naissance ; je te jure que je ne te raconte pas de bobards.

— Hum, ça me paraît bizarre.

— Je te jure que c'est vrai. Je sais qu'il a quarante-trois ans ; son anniversaire doit être en janvier parce que vers Noël il a dit avoir quarante-deux ans, et le premier février je me rappelle que quelqu'un lui a demandé son âge et qu'il a répondu quarante-trois.

— Janvier ? dit Karl d'un air songeur, si c'est avant le vingt, c'est un Capricorne ; après, il serait Verseau.

— D'après moi ce serait plutôt un Capricorne, il a un petit quelque chose d'une chèvre. Quant à Verseau, je crois que ça

vient de verse-eau, et je peux te dire qu'il est plus porté sur la bière que sur l'eau !

— Un peu de sérieux, Ed, tu ne dois pas interpréter les signes du zodiaque comme ça, d'après leur nom ; ils ont une signification bien plus compliquée mais c'est vrai que sans la date exacte de sa naissance (il faut même connaître l'heure, la minute et le lieu), je ne peux pas établir son horoscope ni découvrir quoi que ce soit de solide ; évidemment ton horoscope à *toi* pourrait me fournir un petit éclairage, car tout ce qui lui arrive te touche toi aussi, mais il y a peu de chance que dans ces conditions je puisse trouver quelque chose de précis, de vraiment utile.

— Tant pis, mon vieux, laisse tomber.

— Si je peux t'aider autrement... tu sais, je me fiche de manquer le poker, je n'ai pas tellement envie de sortir ce soir. S'il ne rentre pas, tu vas sans doute aller à sa recherche ?

— Pas avant une heure, dis-je en regardant ma montre. Si à onze heures il n'a pas encore paru, je file à sa recherche ; mais je pense que mon patron ne me laissera pas y aller seul, il voudra m'accompagner au cas où il serait arrivé quelque chose de grave à Am.

— Bref, dit Karl, je serai la cinquième roue du carrosse ; je me résigne, en route pour le poker ; mais j'ai encore un moment devant moi, ça ne commencera qu'à dix heures et demie, et c'est à deux pas d'ici.

— Sûr de gagner ?

— Comment veux-tu que je... (Il s'interrompit en plein milieu de sa phrase et cligna de l'œil en souriant.) Je vois où tu veux en venir avec tes gros souliers. Ma foi, je ne peux pas dire que ce soit mon jour de chance, je m'en tirerai tout juste, mais ne va pas imaginer qu'on peut prédire ce genre de choses, on voit les lignes générales et le poker, c'est tout à fait particulier.

— Pourquoi ?

— Peut-être qu'à long terme c'est meilleur pour moi de perdre quelques dollars que de gagner.

— Très subtiles tes explications, mais ce n'est pas tout à fait ce que je te demandais ; pourquoi as-tu dit que le poker était tout à fait particulier ?

— Eh bien, parce que ce n'est pas une pure question de chance, il faut également savoir évaluer la valeur de ton jeu par rapport aux cartes des autres. Tu peux avoir de la chance, c'est-à-dire avoir en main de bonnes cartes et perdre en fin de compte pour n'avoir pas su en tirer astucieusement parti.

— D'après toi, l'astrologie serait plus utile pour les gens qui jouent à la roulette ? Je t'assure, je ne me fiche pas de toi, je voudrais vraiment avoir ton point de vue.

— Quitte à ne pas en croire un mot... Eh bien, oui, l'astrologie peut vraiment aider pour la roulette parce que là c'est uniquement une question de chance, à part les tuyaux qu'on peut tirer de l'astrologie. Si le joueur tient compte des jours qui lui sont favorables et évite les autres, à long terme je pense qu'il sera capable de contrer la loi de probabilité et de faire sauter la banque.

— Alors tous les astrologues devraient faire fortune ?

— Écoute-moi, Ed, même si tu trouves que je dis des âneries : un type qui s'intéresse assez au monde spirituel pour devenir astrologue sait bien qu'une existence basée sur les gains au jeu ne le rendrait pas heureux en fin de compte, que ça ne mène à rien, que ça ne contribue pas au progrès de l'humanité. Tu vas me dire que ce sont de belles idées creuses, mais pour moi c'est la vérité. L'astrologie doit vous aider à suivre le bon chemin et ce serait un mauvais guide si elle permettait de vivre sans être utile aux autres.

— Je te suis tout à fait, moi-même je ne voudrais pour rien au monde d'une vie de rat de casino ; mais si je connaissais quelques bons numéros, ça me permettrait de me constituer un petit capital pour faire un bon départ dans la voie que je choisirais.

— Je croyais que tu aimais ton métier de détective privé ?

— Oui, mais je préférerais travailler pour l'agence Hunter que pour l'agence Starlock. Oncle Am et moi nous essayons de mettre assez de fric de côté pour nous associer et avoir une affaire à notre nom ; mais ça demande du temps et puis, souvent, le plaisir de dépenser nous coupe l'envie de rogner sur notre budget. Pour l'instant notre compte en banque est bien trop maigre pour réaliser notre projet.

Il me fixa d'un air grave et déclara :

— Je peux peut-être vous donner un coup de main pour ça.

— Je ne vois pas comment.

— J'aime mieux ne rien dire pour le moment. Je vais aller rejoindre les copains. Veux-tu l'adresse ? Si ton oncle rentre et que tout aille bien, tu pourrais venir nous rejoindre et faire une petite partie ?

— Non, je te remercie mais il vaut mieux pas, ça me ferait coucher trop tard et il faut que je me lève tôt.

— O.K., Ed, c'est une bonne façon d'économiser. Je sens que les gars vont écoper ce soir.

Il se retourna avant de sortir de ma chambre et me lança :

— J'espère que tu vas vite être rassuré pour ton oncle.

— J'espère ; surtout laisse la porte ouverte, que je puisse entendre le téléphone.

J'entendis les marches craquer sous son poids puis le silence retomba. Mon Dieu, que le temps me semblait long ! Il n'était en fait que dix heures et demie. Quelques minutes plus tard la sonnerie du téléphone me fit sursauter, je fonçai et décrochai avant que Mrs. Brady n'eût réagi. Hélas, ce n'était pas l'oncle Am mais Ben Starlock qui répondit à mon « Allô » impatient.

— C'est toi, Ed ?

— Oui, alors ? Vous avez des nouvelles ?

— Toujours pas ; je pense que tu dois t'inquiéter, moi aussi ; il vaudrait mieux que nous allions voir ce qui se passe plutôt que d'attendre en nous tournant les pouces.

— D'accord, où est-ce que je vous retrouve ?

— Je préfère donner d'abord quelques coups de fil. Tu pourrais... non, attends, je vais appeler notre client, enfin notre éventuel client. Il se pourrait qu'Am soit toujours avec lui ; de toute façon il nous donnera des renseignements précis sur l'emploi du temps de ton oncle, du moins je l'espère. Raccroche mais reste dans les parages. Je te rappelle d'ici une minute ou deux.

Je raccrochai et m'assis quelques secondes sur la dernière marche de l'escalier puis, ne tenant plus en place, je me mis en faction près de l'appareil.

— Allô, Ed, dit Starlock, les nouvelles ne sont pas fameuses,

je veux dire, rien de précisément inquiétant mais à l'hôtel ils n'ont personne d'inscrit à ce nom.

— Il vous a donné cette adresse dans l'après-midi, il a pu quitter l'hôtel depuis.

— Non, je me suis informé, il n'y a jamais eu de type à ce nom. Je n'aime pas beaucoup ça. Retrouve-moi au bureau ; c'est l'endroit où je peux réfléchir le plus tranquillement et ce sera notre base d'opérations. À mon avis il nous faudra surtout nous servir du téléphone tant que nous n'aurons aucune piste de recherche valable.

— D'accord, Mr. Starlock. À quelle heure me voulez-vous ?

— Si je prends un taxi j'en ai pour une demi-heure. Pour toi qui habites tout près, tu n'as pas besoin de te bousculer.

Mais moi, justement, j'avais envie de me bousculer, je ne pouvais plus supporter d'attendre sans rien pouvoir faire ; mais comme c'est le patron qui avait la clé, je demandai :

— Je peux déjà donner des coups de fil en attendant ?

— Non, non, Ed. Ne nous énervons pas, nous allons voir ensemble comment procéder. Il ne faut rien faire à la légère.

— Bon, mais donnez-moi quelques renseignements, comme ça je pourrai commencer à réfléchir de mon côté. À quel hôtel le présumé client devait-il descendre ?

— Au *Gresham*, à quelques centaines de mètres du bureau. Chambre 418.

— Sous quel nom ?

— Un nom assez bizarre : Ambrose Collector².

² Ambrose Collector peut correspondre à un prénom plus un nom de famille ou bien signifier le Collectionneur d'Ambrose.

CHAPITRE II

J'en eus le souffle coupé mais je répondis le plus posément que je le pus :

— À tout à l'heure, Mr. Starlock, au bureau dans une demi-heure comme convenu.

Je m'obligeai à compter très lentement jusqu'à dix avant de faire quoi que ce fût. Ce n'était pas le moment d'agir comme un écervelé. Je frappai à la porte de Mrs. Brady, en lui disant qu'au cas où l'oncle téléphonerait elle prévienne que j'étais au bureau et que, si la ligne était occupée, il persiste à nous appeler. Je grimpai à ma chambre pour y laisser un message de la même teneur et le plaçai en évidence, en essayant de chasser la pensée qu'il n'atteindrait peut-être jamais son destinataire.

Ne t'emballe surtout pas, me dis-je en descendant les marches d'un pas résolument lent. Je hélai un taxi dans State Street et lui demandai de me conduire au restaurant de Clark Street et de m'y attendre. Estelle eut l'air stupéfait à ma vue, elle avait un moment de tranquillité et en profitait pour grignoter un sandwich à l'autre bout du comptoir. Je me précipitai et ne perdis pas de temps en salamalecs.

— Cette blague que tu m'as dite tout à l'heure à propos d'un collectionneur d'Ambrose, d'où la tenais-tu ?

— Je ne comprends pas, Eddie, fit-elle en écarquillant les yeux.

Je répétai patiemment :

— Quand je suis venu dîner en début de soirée, je t'ai dit que l'oncle Ambrose n'était pas rentré et tu m'as lancé que peut-être le collectionneur d'Ambrose se l'était offert.

— C'était une plaisanterie pas très finaude, Ed, rien de plus. Il n'est toujours pas revenu ?

— Non, mais cette blague que tu m'as dite, qui t'en a donné l'idée ? Tu n'as pas trouvé ça toute seule, j'imagine ?

— Non, attends une seconde que je réfléchisse. *Quelqu'un* m'en a parlé mais je ne sais plus qui.

— C'est important, Stelle, tâche de te *rappeler*.

— Ça a rapport avec un bouquin dont ce type me parlait, mais qui ?

— Il *faut* que tu t'en souviennes.

— Mais je ne *peux* pas pour l'instant, Eddie, laisse-moi un peu de temps, ça *reviendra* tout seul, et elle me lança un regard éperdu.

— Tu ne *peux* pas te rendre libre maintenant, il est près de onze heures, les clients doivent se faire rares à présent ?

— Bien sûr, je vais prendre mon manteau et prévenir le patron qui est à la cuisine.

Elle revint en moins d'une minute, un léger manteau jeté sur sa tenue de service. Pendant le trajet en taxi je la mis au courant en quelques mots de la situation et cela me fit prendre conscience du peu que nous savions.

— Eddie, peut-être que...

— Vas-y, dis ce que tu penses.

— Non, c'est idiot, j'allais dire que ton oncle voulait peut-être vous faire une blague à ton patron et à toi. Mais ce n'est pas le genre de blague à faire.

— Non, dis-je après un temps de réflexion, il a un très grand sens de l'humour, il serait bien capable d'inventer cette histoire de collectionneur d'Ambrose mais jamais il ne monterait un coup qui me donnerait des angoisses pareilles, c'est absolument exclu. Serait-ce lui qui en a parlé devant toi ? Ça, c'est dans les choses possibles.

— Non, ce n'est pas Am, dit-elle en hochant la tête, je vais retrouver son nom, je l'ai presque sur le bout de la langue.

Je me tus, pensant qu'elle s'en souviendrait plus facilement si je ne lui parlais pas. Malgré ma halte au restaurant, nous arrivâmes au bureau avant Starlock. Le garçon d'ascenseur – le rouquin avec qui je suis très copain – nous lança un regard narquois, se demandant visiblement ce qui me prenait d'emmener une fille au bureau à cette heure tardive. Je lui

décochai une œillade furibonde, espérant presque qu'il se moque ouvertement de moi, ce qui me permettrait de répliquer vertement ; je n'étais pas d'humeur à plaisanter, croyez-moi. Nous attendîmes quelques minutes sur le palier dans l'obscurité et Ben Starlock fit son apparition ; il ne manifesta aucune surprise en me voyant en compagnie d'une femme. Je fis les présentations et, tandis que mon patron tournait la clé dans la serrure, j'expliquai :

— Je n'ai pas eu le temps de vous dire au téléphone que le nom de votre client a fait tilt dans ma tête. J'avais déjà entendu quelque chose comme ça dans la soirée ; c'était Estelle qui y avait fait allusion, c'est pourquoi je l'ai amenée avec moi.

Starlock se retourna sur le pas de la porte pour fixer ma compagne.

— Je n'arrive pas pour le moment à me rappeler dans quelles circonstances j'en ai entendu parler et qui me l'a mentionné, dit Estelle d'une voix mal assurée, mais quand Eddie m'a dit qu'Am n'était pas encore rentré j'ai dit en plaisantant : « peut-être qu'il est tombé entre les pattes du collectionneur d'Ambrose ». Je vais sûrement m'en souvenir d'une minute à l'autre.

— Sûrement, Miss Beck, dit gravement Mr. Starlock. Veuillez passer dans la pièce du fond et réfléchir tranquillement, cela vous aidera à retrouver le nom.

Je vis à l'expression d'Estelle qu'elle n'avait aucune envie de rester seule. Et je pris sur moi d'intervenir :

— Ben — c'était la première fois que j'osais user de son prénom —, il vaut peut-être mieux qu'elle vienne avec nous et qu'elle assiste à notre discussion et à nos coups de fil ; peut-être qu'en nous écoutant un mot la mettra sur la bonne voie.

Je lus dans le regard du patron ce qu'il pensait et j'enchaînai : « Il n'y a aucun danger ; Am et moi nous la connaissons depuis des années ; elle travaillait dans la même fête foraine que nous, et elle est venue à Chicago au même moment. Elle sait se taire, je réponds d'elle absolument. »

Il fronça légèrement le sourcil et dit, résigné :

— Soit, Ed, je m'en rapporte à toi.

Nous pénétrâmes à sa suite dans son bureau. Il donna une chaise à Estelle et prit place derrière son bureau ; le fauteuil

gémit sous son poids. Les mains derrière la tête, il regardait, par-dessus nos épaules, le linteau de la porte. Il me faisait penser à un énorme Bouddha avec son visage bienveillant. Même la petite verrue sur l'arête du nez faisait bien dans le tableau.

Je me levai de ma chaise dans un grand état d'énerverment intérieur et, voyant qu'il ruminait toutes sortes de pensées, je lui demandai carrément de m'en faire part.

— Un peu de patience, mon garçon, Jane est en route et elle sera ici dans quelques minutes, je l'ai prévenue avant de venir.

Jane est sa secrétaire personnelle.

— Pourquoi Jane ?

— D'abord pour prendre des notes. Je crois pouvoir répéter mot pour mot ma conversation avec ce fameux client et je veux que ce soit mis par écrit, au cas où plus tard ma mémoire flancherait. Et puis je veux qu'elle reste près du téléphone toute la nuit si nécessaire. Nous aurons à faire des allées et venues, soit ensemble soit séparément, et dans cette dernière éventualité il faudra que nous puissions rester en contact ; j'ai également pensé à laisser un message chez moi à l'intention de ton oncle pour qu'il nous appelle ici. Tu as dû prendre, je suppose, les mêmes dispositions chez toi ?

Je hochai affirmativement la tête, bien content d'avoir eu la présence d'esprit nécessaire.

Sur ces entrefaites, Jane survint. Starlock avait dû la mettre au courant car elle ne posa aucune question et prit son bloc-notes sans mot dire.

— Jane, surtout notez bien chaque mot de cette conversation, vous aurez toute la nuit pour la transcrire au net ; c'est vous qui allez parler en premier. Pouvez-vous parler et en même temps prendre en sténo ce que vous dites ?

— Je crois que oui.

— Bon, allons-y. Répétez-nous mot pour mot cette communication téléphonique que vous avez reçue à quatre heures de l'après-midi, tâchez de ne pas omettre le moindre petit détail.

— Il était quatre heures moins une ; je m'en souviens parce que vous m'aviez dit que je pouvais... mais ça, vous le savez

aussi bien que moi.

— Oui, mais Ed ne le sait pas, et de toute façon nous avons besoin de la transcription exacte.

— Donc, dit Jane docilement, vous m'aviez dit que je pouvais m'en aller à quatre heures à cause de mon rendez-vous chez le dentiste, ce qui fait que j'étais tout le temps en train de regarder l'heure. Au moment où je remettais le couvercle de ma machine, le téléphone a sonné...

Cela me faisait une drôle d'impression de l'entendre parler tandis que la plume de son stylo courait sur le papier, tout était si bien coordonné qu'il me semblait que la voix sortait de la plume.

— J'ai décroché, poursuivait Jane, « Ici l'agence Starlock », une voix d'homme m'a demandé à parler à Ben Starlock, une voix que je ne connaissais pas. Je ne suis pas sûre de pouvoir l'identifier si je l'entendais à nouveau, je ne le crois pas ; je veux dire qu'elle n'avait rien de frappant, rien qui aide à se rappeler.

— Est-ce que vous avez en mémoire son ton, ses inflexions ? demanda vivement Starlock.

— Oui, il avait l'air de bien vous connaître et de s'attendre à ce que je vous le passe tout de suite. Évidemment vous, vous connaissez les consignes que vous m'avez données mais je les redis à l'intention d'Ed : je ne dois sous aucun prétexte vous passer quelqu'un immédiatement, sans savoir qui il est et si vous acceptez de lui parler, je dois dire « un instant, s'il vous plaît » et vous demander, de façon à ce qu'il ne puisse vous entendre, si vous êtes d'accord pour lui parler. Je lui ai donc demandé : « De la part de qui, s'il vous plaît ? » « De la part de Collector, Ambrose Collector. » Je n'étais pas sûre d'avoir bien saisi son nom bien qu'il l'ait répété deux fois, sans doute parce que c'est un nom bizarre et pas du tout répandu. « Voulez-vous me l'épeler, monsieur, je vous prie. » « C-o-l-l-e-c-t-o-r, je voudrais parler à Ben Starlock au sujet d'une affaire que je veux lui confier. » « Un instant, s'il vous plaît. » J'ai posé le combiné sur la table et vous ai dit qu'un Mr. Ambrose Collector désirait vous parler à propos d'une affaire qu'il voulait vous confier. Vous avez dit : « O.K. Jane, passez-le-moi. » « Voulez-vous que je reste pour noter la conversation ? » Vous avez secoué la tête

et dit : « Non, filez vite, il est déjà quatre heures. » Je vous ai passé la communication, je vous ai entendu dire : « Starlock à l'appareil » ; j'ai mis mon manteau et mon chapeau et suis partie.

— Bon compte rendu, Jane, dit Starlock qui reprit son attitude de Bouddha recueilli, le regard fixé au loin. J'ai donc dit : « Starlock à l'appareil. » Une voix masculine – que je ne saurais mieux définir que ne l'a fait Jane – m'a dit : « Mr. Starlock, je m'appelle Collector, je cherche une agence de détectives privés qui puisse s'occuper d'une affaire pour moi. » Je lui ai demandé quel genre d'affaire. Il a répondu – je ne suis pas sûr de me rappeler les termes exacts – « Je ne peux pas vous l'expliquer par téléphone, c'est trop compliqué, je vous garantis que c'est une affaire honnête, sans rien de contraire à la loi. Mais cela nécessite que vous ayez un détective qui ait une certaine qualification. Je me suis déjà adressé à deux autres agences. » « Qu'entendez-vous par "une certaine qualification" ? » Il m'a expliqué qu'il avait besoin de quelqu'un qui aurait une grande expérience des fêtes foraines, qui aurait fait plusieurs tournées et connaîtrait beaucoup de gens dans la partie.

Starlock ferma les yeux puis posa son regard sur moi.

— Si c'était un coup monté pour avoir Am, cette insistance sur la grande expérience, etc., était destinée à t'éliminer, Ed, puisque tu n'as fait qu'une saison de fête foraine tandis que ton oncle en a fait pendant des années. Tu vois ce que je veux dire ? Je lui ai assuré que nous avions un détective qui répondait tout à fait à ce qu'il demandait, avec ses dix ans et plus d'expérience en qualité de forain patenté.

— Avez-vous mentionné le nom d'oncle Am ?

— Non, pas à ce moment. J'essaie de me rappeler exactement ses propos, je crois qu'il m'a déclaré : « C'est parfait, est-il là et est-il libre tout de suite ? » J'ai dit que oui. « Je séjourne à l'hôtel *Gresham*, chambre 418, lui serait-il possible de passer me voir maintenant, juste quelques minutes, que je puisse lui parler et me rendre compte s'il ferait l'affaire ? »

« Je lui ai dit que je regrettais beaucoup mais que ce n'était pas notre manière de procéder, qu'il faudrait venir à mon

bureau, me parler de l'affaire et, au cas où je serais d'accord, il pourrait voir mon détective. "J'aimerais que vous fassiez une exception pour cette fois ; voici ce qui se passe : je dois retourner à Milwaukee dans la soirée ; j'ai plusieurs coups de fil à donner, donc je ne peux me rendre chez vous aujourd'hui, mais je voudrais déjà savoir si votre détective correspond à ce qu'il me faut, ce qui me permettra de régler tout dans ma tête. Je rentre vendredi à Chicago, c'est-à-dire après-demain ; je vous verrai à ce moment-là, je vous expliquerai tout et vous donnerai une caution. C'est une affaire qui se déroulera sur un certain temps et je suis prêt à y engager plusieurs milliers de dollars si nécessaire."

— Il voulait vous appâter, dis-je.

— Oui, je m'en rends compte à présent, mais je me suis dit que je n'avais rien à perdre et peut-être une petite chance de gagner plusieurs milliers de dollars. Si c'était un piège, il était astucieux.

— Vous êtes tombé dedans ?

— C'est plutôt Am que j'ai envoyé se faire prendre. J'ai dit : « D'accord, je vous envoie mon détective, il s'appelle Ambrose Hunter mais rappelez-vous qu'il n'a pas le droit d'accepter votre travail. Je suis le seul habilité à prendre la décision. » « Mais je suis tout à fait d'accord, Mr. Starlock. Envoyez-le-moi. Je l'attends. »

Starlock se tut et il resta si longtemps silencieux que je me permis d'intervenir.

— C'est tout ce qu'il vous a dit ?

— Oui, nous nous sommes dit au revoir et puis j'ai appelé Am et lui ai expliqué ce qu'on attendait de lui. Comme le *Gresham* est tout près d'ici, j'ai pensé qu'à cinq heures il aurait fini son entretien. Je lui ai recommandé de ne prendre aucun engagement et d'essayer de se faire une idée de l'affaire qu'on voulait lui confier et du genre de type que c'était. Il devait me téléphoner tout de suite après, au bureau si c'était avant cinq heures ou à la maison le soir.

— Pourquoi vouliez-vous être mis au courant avant demain matin ?

— Pour pouvoir fixer notre programme. Nous avons une

enquête qui doit démarrer demain et que j'aurais confiée à Am, mais je ne voulais pas l'en charger si l'histoire Collector semblait marcher. L'autre affaire peut prendre une semaine ou deux (une filature) et je ne tenais pas à ce qu'Am commence pour être obligé d'arrêter dans quelques jours. J'aurais pu te la confier à toi et garder Am en réserve. Il m'était important de le savoir le plus vite possible pour prendre les mesures en conséquence, j'aime faire mon programme le soir pour le lendemain.

Nouveaux gémissements du fauteuil quand le patron se tourna vers Estelle.

— Miss Beck, voici toutes les informations, hélas bien maigres, qui sont en notre possession. Est-ce que cela vous a remis en mémoire quand vous avez entendu parler de ce monsieur ?

Estelle, blême, la mine éplorée, murmura :

— C'est terrible, je ne peux pas arriver à me rappeler.

— Ed, dit Starlock en se tournant vers moi, Jane va prendre en sténo votre conversation avec Miss Beck au restaurant ; ce qu'elle t'a dit au sujet de cet Ambrose Collector, cela l'aidera peut-être à se souvenir du reste.

Notre court dialogue m'était resté si présent à l'esprit que je n'eus aucune peine à le restituer fidèlement.

— Ça devrait être un bon fil conducteur, fit Starlock, mais allez savoir où ça nous mènera. Miss Beck, maintenant que vous avez pris connaissance de tout ce que nous savons, ne pensez-vous pas que ce serait une bonne chose de vous retirer dans la pièce du fond pour pouvoir vous concentrer ?

— Oui, monsieur, vous avez raison, je vais faire tout mon possible, dit la jeune fille qui avait l'air toujours aussi affolé.

Il reprit :

— Montre-lui le chemin, Ed, et ferme la porte pour qu'elle soit tout à fait tranquille.

Au moment où nous allions franchir la porte, il nous rappela :

— Miss Beck — ses paroles étaient accompagnées de forts craquements de son fauteuil —, si vous pensez à quelque chose ou si vous avez envie de rentrer chez vous, n'hésitez pas à entrer dans mon bureau. Nous serons peut-être déjà partis, Ed et moi,

mais Jane pourra nous faire la commission. Si vous décidez de rentrer chez vous, prenez un taxi au compte de l'agence, Jane vous donnera l'argent nécessaire. Surtout ne vous fatiguez pas trop longtemps à vous creuser la cervelle, rentrez vous coucher ; parfois, au moment de s'endormir, les choses vous reviennent. Si oui, téléphonez au bureau, Jane y sera en permanence toute la nuit.

— Je vous remercie, monsieur, mais je crois qu'il me sera impossible de trouver le sommeil tant que je n'aurai pas été capable de me rappeler dans quelles circonstances on m'a parlé de cet individu, et qui m'en a parlé.

Je lui mis la main sur l'épaule dans un geste qui se voulait rassurant et l'installai dans la pièce du fond, notre bureau à l'oncle Am et à moi. Elle alla s'asseoir tout au bout, justement dans le fauteuil de l'oncle, ce qui m'ennuya ; mais je me gardai bien de le lui dire tant je la sentais troublée et malheureuse de ce fâcheux trou de mémoire. Dans son petit visage tiré, les yeux semblaient encore plus grands qu'à l'habitude.

— Oh ! Eddie ! Si tu savais comme je m'en veux, ce n'est pas sorcier de se rappeler les choses qui vous ont frappée et c'est si important...

— Ne te fais pas de souci, petite, ça va te revenir si tu ne te fais pas trop de bile. Essaie de te détendre, c'est le meilleur moyen. Pense à autre chose ; tiens, feuillette un magazine, il y en a une pile sur cette table, ça te reposera l'esprit et, après, tout ira mieux, tu verras.

Elle esquissa un pauvre sourire ; sur ce, je me penchai et déposai un petit baiser sur ses lèvres tremblantes.

— Estelle, je t'en prie, ne te frappe pas, oncle Am n'est pas né de la dernière pluie, il a plus d'un tour dans son sac et le fameux Ambrose n'a qu'à bien se tenir !

J'aurais bien voulu en être aussi convaincu que mon ton le laissait croire. Sans lui laisser le temps de répondre, je m'éclipsai et fermai soigneusement la porte. Au moment où je pénétrai dans le bureau directorial, Jane était en train de composer un numéro. Elle demanda si Harry Dickson était là. Je jetai un regard interrogateur vers le patron, mais il était trop absorbé dans sa contemplation de Jane pour en prendre

conscience.

— Un moment, s'il vous plaît, dit Jane.

Starlock décrocha son appareil personnel.

— Allô, Harry, ici Ben Starlock, rien de nouveau ?

Je me penchai par-dessus l'épaule de Jane et lui demandai à voix basse qui était ce monsieur. Elle me répondit sans me regarder qu'il était de garde la nuit à la morgue. Je ne pus réprimer un « oh ! » de saisissement et je m'approchai de la fenêtre ; elle donne sur un conduit d'aération et le seul paysage que j'entrevis était mon image silhouettée en sombre sur la pièce éclairée, un corps rigide sans tête ; cela valait mieux d'ailleurs, je devais avoir une mine de croque-mort. Starlock poursuivait sa conversation téléphonique dont je percevais des bribes : Harry... donner description... La « description » prit du temps ; j'en venais presque à souhaiter que l'oncle Am fût là-bas. Au moins nous serions fixés. S'il n'était pas mort, il était prisonnier... entre les mains de qui ? D'un fou, d'un Ambrose Collector, d'un monstre ?

Je me souvins d'une erreur de typographie que j'avais commise quand j'étais apprenti dans une imprimerie, cinq ans auparavant. J'avais préparé les caractères pour l'impression d'un faire-part de naissance dans un bulletin paroissial qui comportait ces mots « De la part de Desmond », je ne sais ce qui m'avait pris ce jour-là, où j'avais la tête, mais ça donnait : « de la part du démon ». Sur le moment ça m'avait plutôt amusé mais à présent j'en avais froid dans le dos.

CHAPITRE III

Am n'était pas à la morgue.

Le visage habituellement impassible de mon patron laissa tout de même percer un sérieux soulagement à la fin de la communication. Pour ma part je n'aurais pu dire si j'étais rassuré ou non, j'avais sombré dans une sorte d'engourdissement général. En tout cas, une chose était sûre : oncle Am n'y était pas. Starlock avait donné toutes les précisions nécessaires à cet employé qu'il connaissait et il avait reçu l'assurance qu'aucun cadavre, identifié ou non, qui pût ressembler de près ou de loin à mon oncle, n'y avait été transporté depuis quatre heures de l'après-midi.

Je me détournai de la fenêtre et le patron fit pivoter son siège pour me regarder dans les yeux.

— As-tu une idée, Ed ? me demanda-t-il.

— Je me demande si le type qui vous a appelé à quatre heures savait déjà qu'Am était sur place et en mesure d'aller au *Gresham* tout de suite.

— Je pense que oui. Sinon il n'avait pas grande chance de le trouver. Vous, les détectives, vous ne passez guère plus d'une heure par jour au bureau, donc il n'avait pas plus d'une chance sur huit de le joindre s'il n'était pas déjà au courant. Je crois que nous pouvons tabler sur ce fait qu'il visait uniquement Am, tu es bien de mon avis ?

— Absolument. Pour de nombreuses raisons : primo, il demande un type qui a une expérience professionnelle très particulière, juste celle que possède mon oncle. Secundo, il s'est présenté sous ce nom ambigu, tout en voulant le faire passer pour un nom normal. Il me semble qu'il a dû appeler d'un téléphone tout près d'ici. Pour moi il devait connaître de vue

oncle Am, et il a dû épier les gens qui entraient dans l'immeuble ou en sortaient ; ou bien il l'a suivi, et quand il l'a vu entrer, il lui a juste laissé le temps de monter jusqu'au bureau et vite il a appelé.

— Bonne déduction, Ed, mais je ne pense pas que nous puissions dénicher le téléphone dont il s'est servi ; il y a des milliers d'appareils dans les immeubles voisins, sans compter les cabines publiques. Le point intéressant, c'est qu'il devait connaître Am pas seulement de nom, mais de vue. S'il a appelé quelques minutes après l'arrivée de ton oncle, ce n'est pas une simple coïncidence mais une action méticuleusement organisée.

Il se mit à arpenter la pièce en long et en large ; au bout d'un instant de ruminations silencieuses, il déclara :

— Allons voir au *Gresham*, je n'en attends pas grand-chose car depuis quatre heures de l'après-midi il a dû y avoir changement d'équipe, mais on peut toujours essayer. Nous verrons bien qui occupe la chambre 418 bien que, selon toute probabilité, Am ait dû se faire intercepter en chemin.

— Intercepté ? Comment ?

— Qui sait ? Peut-être à la porte de notre immeuble, peut-être dans le hall de l'hôtel. Mais quelque chose me dit qu'il n'est sûrement pas allé jusqu'au 418. Car si on l'y avait attendu, la chambre aurait été retenue sous le nom qu'il était censé demander. Enfin il vaut mieux aller y faire un tour... sans se faire trop d'illusions.

Il s'adossa contre la porte que sa massive silhouette réussissait à masquer tout entière. Relevant la tête, il me demanda si je n'avais pas une meilleure idée.

— Je pense à Estelle, la pauvre se creuse les méninges seule dans son coin. Elle va tout de même se souvenir de l'endroit où elle a entendu parler de cette histoire de collectionneur d'Ambrose, c'est une question de minutes. Nous pouvons aller à l'hôtel et revenir, elle sera sans doute toujours là, ou bien Jane nous donnera la réponse de sa part.

— J'apprécie comme elle prend les choses à cœur, elle doit beaucoup tenir à Am. Bon, rien à ajouter ?

— Les hôpitaux, la police, on ne fait rien de ce côté ?

— Si, j'ai demandé à Jane d'appeler les hôpitaux dès que

nous serons partis ; pour la police j'aimerais attendre encore un peu. Ils ne prendront pas notre appel au sérieux. Après tout, cela fait juste huit heures qu'Am n'a plus donné signe de vie.

J'essayai – difficilement – de me mettre à la place des flics, et j'admis que huit heures pour eux, ça ne ferait pas sérieux ; ils se diraient qu'il devait cuver quelques verres de trop dans un coin ou traîner sa bosse dans quelque mauvais lieu... et ils ne commencerait leurs recherches que le lendemain matin.

— Mais j'y pense, dis-je, il y a Bassett, le capitaine Bassett, il connaît assez Am pour ne pas prendre sa disparition à la légère.

— Oui, bien sûr, j'en connais un ou deux dans ce cas mais ils sont de service dans la journée. À moins que tu n'y tiennes absolument, je préférerais tenir la police en dehors du coup pour le moment.

— Bon, allons-y.

En décrochant son chapeau il fit à Jane ses dernières recommandations :

— Je vous confie l'agence, Jane. Restez près du téléphone, vous appellerez les hôpitaux ; il y a aussi vos notes à mettre au clair. Pour les appels extérieurs, servez-vous de l'autre ligne pour qu'on puisse vous appeler librement au numéro qui est dans l'annuaire.

— Vous pouvez compter sur moi, Mr. Starlock.

— Commandez-vous du café et des sandwichs quand vous voudrez, Corey est ouvert toute la nuit et ils livrent.

Nous eûmes la chance de trouver un taxi tout de suite ; moi, j'aurais préféré faire à pied la si courte distance qui nous séparait du *Gresham*, mais mon patron n'est pas du genre sportif.

Durant le bref trajet, il me demanda où j'en étais au point de vue sommeil.

— Je dors très bien, répondis-je.

— Ce n'est pas ce que je te demande, as-tu du sommeil en retard ou non ?

— Je me suis couché assez tard deux jours de suite mais ce n'est pas grave, je peux tenir toute la nuit sans fermer l'œil... et même deux nuits d'affilée.

— Ah là là, fit-il avec un soupir d'envie, ce que c'est que d'être

jeune !

Le *Gresham* est un hôtel moyen du Loop³, moyen de prix et de qualité. Nous traversâmes le hall désert. À la réception il n'y avait qu'un employé et derrière lui une fille qui mâchonnait du chewing-gum à son standard.

— Je vous ai appelé tout à l'heure pour demander si vous aviez un client du nom de Collector et on m'a dit que non. Est-ce à vous que j'ai eu à faire ?

— Je ne m'en souviens pas, il y a combien de temps ?

— Environ une heure et demie, vers dix heures quarante.

— Dans ce cas c'est Mr. Blake qui vous a répondu ; c'est lui qui me remplace à la réception entre dix et onze. Que puis-je faire pour vous ?

— Pouvez-vous me dire qui occupe la chambre 418 ?

— Ah, ça, je ne peux pas vous le dire ; ce genre d'information, c'est à Mr. Blake qu'il faut le demander. À moins que...

— Non, nous ne sommes pas de la police. Nous sommes des détectives privés, dit Starlock en haussant le ton ; la moutarde commençait à lui monter au nez. Appelez ce Blake.

— Un instant. Dotty, dit-il à la jeune fille du standard, prévenez Mr. Blake, branchez-le sur la ligne de la réception.

Le téléphone sonna, suivit une brève conversation et le réceptionniste désigna une porte avec l'inscription « Privé ».

— Entrez là, c'est le bureau de Mr. Blake, nous dit-il.

Un individu peu plaisant, à la mine revêche et aux cheveux gominés, s'affairait à remuer des paperasses sur un vaste bureau en acajou. Starlock expliqua le strict nécessaire pour justifier la question qu'il allait poser.

— Nous voudrions connaître les noms et adresses des employés qui étaient à la réception entre quatre et cinq cet après-midi et également le nom de la personne qui occupe le 418.

Notre interlocuteur toussota, le sourcil froncé.

— Messieurs, déclara-t-il d'un air doctoral, je ne peux hélas répondre à aucune de vos questions. Deux de nos employés se trouvaient au bureau à l'heure que vous indiquez et vous

³ Loop : centre de la ville de Chicago qu'on appelle la Boucle.

pourrez leur parler demain à leurs heures de service ; quant à vous donner des renseignements sur l'un de nos clients, cela est strictement impossible, ce n'est pas dans les habitudes de la maison.

— J'ai des raisons sérieuses pour vous le demander, monsieur, il s'agit peut-être d'un kidnapping ou même d'un meurtre.

— Adressez-vous en ce cas à la police. Si l'on me pose officiellement ces questions, je serai obligé d'y répondre, bien évidemment, mais pas à titre privé.

Starlock se leva pesamment.

— Dans ces conditions, Mr. Blake, nous allons demander une enquête officielle.

Au moment où nous traversions le hall en direction de la sortie, je lui mis la main sur l'épaule.

— Vous n'allez tout de même pas accepter les oukases de ce salaud ?

— Que veux-tu que je fasse, mon pauvre Ed ; je l'aurais bien volontiers giflé mais je n'en aurais récolté qu'un bon procès ; je ne renonce pas à parler à l'équipe de jour. À moins que tu n'y tiennes absolument, je préfère attendre demain pour prévenir la police. Peut-être qu'Am sera revenu d'ici là.

— Mais cela nous rendrait peut-être bigrement service d'avoir tout de suite de ces tuyaux.

— Oui mais...

— Monsieur Starlock, je vous rends mon tablier illico.

Il sourit, me comprenant à demi-mot. J'aurais voulu lui sourire aussi mais j'étais trop crispé et je tenais à garder ma colère bien au chaud. Je fonçai dans le bureau de Blake, refermai la porte derrière moi. L'individu revêche leva le nez de ses paperasses ; il avait dû deviner mes intentions mais avec une seconde de retard, seconde qui me permit de le saisir au poignet avant qu'il eût le temps d'appuyer sur le bouton de la sonnette. Je lui tordis le bras en passant prestement derrière son siège et lui fermai la bouche de mon autre, j'enlevai ma main et il ne poussa pas le moindre cri.

— Écoutez-moi bien, repris-je. Je ne travaille pas au service de Mr. Starlock ; l'homme qui a été kidnappé, et peut-être

assassiné, est mon oncle à qui je tiens comme à la prunelle de mes yeux ; je veux le retrouver et ce ne sont pas des règlements imbéciles d'hôteliers bornés qui me mettront des bâtons dans les roues ; je veux immédiatement le nom de ces deux employés ou vous allez passer un mauvais quart d'heure, c'est moi qui vous le dis. J'ai tout mon temps, je suis prêt à m'y mettre.

— Jeune homme, vous vous mettez vous aussi dans de mauvais draps, fit-il d'une voix étranglée.

— Attention, je compte jusqu'à trois... et votre bras va se briser en moins de deux, un vrai fétu de paille. Un, deux...

— Vous trouverez leur adresse dans le fichier à l'angle du bureau, je ne les connais pas par cœur. Ils s'appellent Wallace Corrigan et Henry Everest.

Je lui lâchai le bras mais en restant à côté de lui pour bloquer toute tentative en direction de la sonnette ou du téléphone. Je le laissai consulter son fichier. Aucun de ces messieurs n'avait le téléphone mais je vis qu'ils habitaient dans les parages.

— Parfait, maintenant dites-moi qui occupe le 418 ?

— Comment voulez-vous que je m'en souvienne, avec tous les clients qui habitent notre hôtel. Le registre des réservations est à la réception.

— Téléphonez tout de suite à la réception, demandez-leur et gare à ce que vous direz !

Je poussai l'appareil vers lui et le maintins en sandwich entre le bureau et moi pour éviter la moindre incartade. Je surveillai la communication. En raccrochant, il m'indiqua que l'occupant de la fameuse chambre s'appelait Richard Bergman, qu'il arrivait de Cleveland et qu'il séjournait à l'hôtel depuis trois jours.

— Je ne peux rien vous dire de plus, ajouta-t-il. Il n'y a pas d'autre précision dans le registre.

— Eh bien, Mr. Blake, il me reste à vous remercier, dis-je en poussant un profond soupir, je m'en vais ; vous pourrez appeler la police quand vous voudrez ; je m'appelle Ed Hunter, je vous le répète au cas où vous auriez oublié les présentations que Mr. Starlock a jugé bon de faire tout à l'heure. Peut-être pouvez-vous me faire flanquer un ou deux jours en taule pour tentative de violence, quoique que vous n'ayez aucun témoin, mais je

vous le déconseille, car un de ces matins vous risqueriez d'avoir encore affaire à moi... dans la rue on ne sait jamais, mieux vaut être prudent.

Sur ce, je sortis sans me retourner. Avait-il un revolver dans son tiroir ? Je n'en sais rien, en tout cas il ne me tira pas dans le dos et j'avais dans l'idée qu'il se garderait bien d'avertir la police. Je trouvai le patron adossé à une colonne dans le hall, l'œil sur la porte d'entrée, je lui fis signe de me suivre et nous nous empressâmes de quitter les lieux.

— Tu as les renseignements, me demanda-t-il, pas de suites à craindre ?

— Je vais tout noter, c'est plus sûr ; quant aux conséquences, nous pouvons dormir sur nos deux oreilles.

J'avais « emprunté » le calepin de Blake et inscrivis les renseignements extorqués. Je demandai à Starlock si le nom du client de la chambre 418 lui disait quelque chose. Il hocha la tête.

— Non, d'ailleurs il n'a sans doute rien à faire dans cette histoire ; Am a dû être intercepté quand il se rendait au *Gresham* ou en sortant de notre immeuble, avant d'avoir pu demander Mr. Collector à la réception.

— Intercepté mais *comment* ? Dans le centre-ville ça ne se fait pas si facilement.

— Il suffit que quelqu'un qu'il connaît l'ait fait monter dans sa voiture sous un prétexte ou un autre. Sais-tu si ce Richard Bergman est depuis longtemps au *Gresham* ?

— Depuis trois jours. Il vient de Cleveland, adresse inconnue.

— S'il joue un rôle dans ce qui s'est passé, il aura déjà quitté l'hôtel ; s'il est encore là...

Comme nous passions devant un bar encore ouvert, je proposai à mon patron de téléphoner à ce monsieur : cela nous clarifierait un peu les idées.

Ben Starlock s'arrêta et se frotta le menton d'un air perplexe.

— Je ne suis pas sûr que ce soit très indiqué mais nous pouvons toujours prendre un verre et téléphoner chez nous, au bureau ; si Jane ne nous dit rien de nouveau, nous pourrons en chemin voir les employés de l'hôtel dont tu as relevé les noms.

En entrant dans le bar, j'aperçus au fond de la salle une porte

qui me parut être celle d'une cabine téléphonique et je demandai à Starlock s'il voulait que j'appelle le bureau.

— Buvons d'abord un petit quelque chose, Ed, ça nous donnera le temps de réfléchir ; je me demande s'il est astucieux d'appeler le 418 ; je crains que non : de deux choses l'une : ou il est là et n'a rien à voir dans notre histoire ou il a partie liée avec Collector et se tient à carreau. Un appel de nuit peut le faire fuir, même si nous prétextons avoir fait un faux numéro.

— Évidemment, mais il y a aussi le risque qu'il prenne la clé des champs de toute façon pendant la nuit et que nous ne puissions jamais mettre la main sur lui.

Starlock nous commanda deux ryes secs sans me consulter, mais j'avais besoin de me doper et son choix me parut judicieux. Resté seul avec moi, Starlock reprit :

— Vois-tu, Ed, s'il avait voulu filer, à mon avis il l'aurait fait tôt dans la soirée avant la disparition de ton oncle. S'il est toujours là, il y sera encore demain matin. Dans la matinée je mettrai deux détectives à ses trousses, un pour le filer s'il quitte l'hôtel, l'autre pour le bloquer à l'intérieur. Je téléphonera à une agence de Cleveland, à Carson ou aux Pinkerton, pour vérifier si un type de ce nom habite la ville et à quel genre d'activités il se livre.

— Vous êtes sûr d'avoir deux agents disponibles demain ? fis-je incrédule, car nous avons beaucoup d'affaires sur les bras en ce moment et l'agence Starlock ne dispose que de sept détectives en comptant Am et moi.

— Ed, nous mettrons *tout* le personnel là-dessus si c'est nécessaire, au diable les autres enquêtes, celle qui nous occupe est fichrement plus importante.

— Merci, Ben, c'est chouette de votre part.

— Tu plaisantes ou quoi ? Ton oncle est un gars en or, et de toute façon je ne laisserai *jamais* un de mes détectives en *rade* sans faire tout mon possible pour le tirer du pétrin. S'il le fallait je les alerterais tous dès maintenant ; mais Jane, toi et moi, nous avons si peu de bases de recherches pour le moment... Un autre verre avant que tu appelles le bureau ?

— Volontiers, si vous voulez bien passer la commande, je le boirai en revenant.

Dès que je l'eus au bout du fil, Jane m'annonça que Miss Beck venait de se souvenir des circonstances où elle avait entendu parler d'Ambrose Collector. Elle ajouta :

— Voulez-vous lui parler, elle est à côté de moi ?
— Ed, dit Estelle d'une voix très excitée, c'est Karl Dell qui m'en a parlé l'autre jour au restaurant.

Je revins en courant à notre table, le garçon était en train de nous servir notre deuxième tournée.

CHAPITRE IV

Je tirai mon patron par le bras.

— Ben, venez vite.

Starlock ne bougea pas d'un pouce et c'est moi qui faillis perdre l'équilibre.

— Pas d'énervement, mon garçon, bois ça, tu en as besoin.

— Mais Estelle vient de se rappeler que...

— Tant mieux, détends-toi, dans une minute nous serons de nouveau en piste. Soixante secondes de plus ou de moins, ça ne changera rien à la face du monde ni au sort de notre pauvre Am. Bois tranquillement... rien ne sert de courir et tu seras en meilleure forme après pour affronter ce qui reste à décider.

En moins de deux j'engloutis mon rye, m'étranglai, eus une bonne quinte de toux tandis que mon patron, avec un calme olympien, me disait : « Tu vois bien...» tout en avalant posément le sien.

— Si tu es prêt à marcher calmement au lieu de te ruer à l'aveuglette n'importe où, nous pourrons rentrer au bureau et avoir une bonne conversation avec ton amie.

Je me contentai de sourire et finis plus calmement les dernières gouttes qui restaient dans mon verre.

Une fois dehors, sans le moindre taxi en vue, nous cheminâmes de conserve.

— Sais-tu exactement ce dont elle s'est souvenue ou t'a-t-on simplement dit qu'elle avait retrouvé ce qu'elle cherchait ?

— Je ne connais pas encore les détails mais elle m'a dit que c'était un certain Karl Dell – qui loge dans la même maison qu'Estelle et moi – qui lui avait parlé de cet Ambrose Collector. Je le trouve un peu piqué.

— Quel genre de piqué ?

— Il est complètement polarisé sur l'astrologie, il ne vit que pour ça, il vous en rebat les oreilles chaque fois qu'on le rencontre ; il voulait s'en servir ce soir pour dégotter où se trouvait ce pauvre oncle Am.

— Ce soir même, tu l'as vu avant de venir au bureau ?

— Oui, vers dix heures moins vingt.

Je racontai à Starlock le coup de téléphone et la partie de poker à laquelle il m'avait convié.

— Sais-tu où elle devait avoir lieu, y a-t-il une chance que nous puissions le trouver là-bas après être passés au bureau ?

— Je ne vois pas comment ce serait possible ; je sais seulement que c'était tout près de chez nous et qu'il n'avait pas l'intention de jouer tard.

Il est plus de minuit déjà.

— Oh ! tu sais, tous les joueurs disent ça, ça ne les empêche pas de jouer jusqu'aux aurores. Et que fait ce Karl Dell, à part l'astrologie ?

— Il est représentant en assurance pour le compte de la Mutuelle Harrison, c'est ce qu'on appelle l'assurance industrielle ; ça consiste à passer chaque semaine chez les mêmes clients récolter de dix à vingt-cinq cents.

— Dépeins-moi un peu comment il est.

— Assez sympathique quand il ne vous rase pas à mort avec ses histoires d'astrologie. Enfin il faut le fréquenter à petites doses, il cherche trop à vous endoctriner et ça devient vite lassant.

— C'est un peu vague comme portrait ; ce que je voudrais savoir, c'est si tu peux soupçonner qu'il ait joué un rôle dans la disparition de ton oncle ?

Il me fallut un bon temps de réflexion avant de donner mon point de vue, et encore, je n'en aurais pas mis ma main au feu.

— Je ne crois pas, je le trouve timbré mais il a de la suite dans les idées, il est intelligent et je le crois honnête mais ce n'est pas un type équilibré.

— Suffisamment dingue pour collectionner les Ambrose ?

— Vraiment, ça m'étonnerait. Voyons ce qu'Estelle a à nous dire. Même si c'est Karl Dell qui lui en a parlé, ça peut nous conduire dans une tout autre direction. Suspendons notre

jugement, comme disent les intellectuels.

— D'accord.

Nous revînmes en silence jusqu'à l'immeuble où se trouve notre bureau. Estelle avait eu le temps de se calmer, mais elle avait les yeux brillants et elle attendit à peine que nous soyons entrés pour nous raconter ce qui suit.

— Tu sais, Eddie, je ne m'étais pas trompée, c'était la semaine passée. Karl m'a emmenée au cinéma le soir où j'avais congé. Il y avait deux films à la même séance, le premier que nous avions envie de voir : *Cuban Holiday*, et un autre, de série B, *The Case of Edward Dean*. Vous les avez peut-être vus ?

— Non, mais raconte.

— Ce n'était pas fameux, nous n'en avons vu qu'un bout et Karl était bien encore plus déçu que moi, donc nous sommes partis bien avant la fin, mais c'est à propos de ce film qu'il m'a parlé de cet Ambrose Collector. C'est pourquoi je vous ai parlé du film d'abord. Il était question d'un type, Edward Dean, qui disparaissait sans qu'on sache pourquoi, du moins à ce que nous en avons vu. Il n'avait pas de raison de faire une fugue, au contraire il avait tout à y perdre et personne n'avait de motif pour le kidnapper ou le tuer.

« À la sortie il m'a emmenée boire un pot, je ne sais plus le nom du bar mais il se trouvait dans Randolph Street dans le centre-ville, peu importe où exactement. Le film m'avait mise dans un état bizarre et j'ai demandé à Karl ce qui, d'après lui, avait pu arriver à cet Edward Dean.

— Une seconde, s'il vous plaît, dit Starlock qui ajouta, en se tournant vers Jane qui s'escrimait à prendre note de ce que disait Estelle à toute allure : Vous arrivez à suivre, ma pauvre Jane ? Elle fonce tel un express qui s'emballe.

— N'ayez crainte, Mr. Starlock, elle m'a déjà tout raconté tout à l'heure avant que vous arriviez. Je reprends en sténo pour pouvoir contrôler si par hasard elle ajoute de nouveaux détails.

— Je demande donc à Karl, poursuivit Estelle, ce qui avait pu arriver à Edward Dean et il dit : « C'est peut-être le collectionneur d'Edward qui se l'est offert. » Je ne savais pas s'il plaisantait et j'ai eu peur d'avoir manqué quelque chose dans le film. C'est à ce moment-là qu'il m'a dit en souriant : « Puisqu'il

y a un collectionneur d'Ambrose, il peut y avoir aussi un collectionneur d'Edward. » Cette fois, me suis-je dit, il me met en boîte et je l'ai questionné sur ce fameux collectionneur d'Ambrose, comme toi, Eddie, quand je t'en ai parlé au restaurant. Et il a dit : « Personne ne sait *qui* il est. On sait juste qu'il collectionne les types qui portent ce nom. » « Mais pourquoi ? » « Ça, tu m'en demandes trop » et il s'est mis à rire. Moi aussi je me suis mise à rire et nous avons parlé d'autres choses, sans doute de l'autre film.

— Il n'a rien dit de plus ? voulus-je savoir.

— Non, je t'ai tout raconté. Tu sais, je n'y avais jamais repensé jusqu'à ce que tu me dises qu'oncle Am avait disparu. Comme il n'était que sept heures, ça ne me paraissait pas inquiétant et je me suis permis de lancer cette boutade : « Il est peut-être tombé entre les pattes du collectionneur d'Ambrose. » Sur le moment je ne me rappelais rien d'autre mais j'étais sûre qu'en cherchant bien *tout* me reviendrait et ce soir j'étais décidée, s'il le fallait, à passer toute la nuit ici jusqu'à ce que ça me revienne... et même toute la semaine.

— J'en suis persuadé aussi, jeune demoiselle, dit Starlock en lui adressant le plus gracieux des sourires. Vous auriez donné des distractions redoutables à mes détectives, assise dans leur bureau avec votre allure de jeune star.

— En tout cas, je ne brillais pas par la mémoire. Eddie, j'étais dans un état... penser que les renseignements que j'étais seule à pouvoir vous donner étaient si importants, et que ma fichue cervelle n'arrivait pas à fonctionner.

— Stelle, n'en parlons plus, tu nous rends un fieffé service en te rappelant si bien ta conversation avec Karl.

— Vraiment ? Tu ne dis pas ça pour me faire plaisir ? Est-ce que cela a un sens pour vous ?

J'étais bien embarrassé pour répondre et Starlock aussi. C'est lui qui se chargea de lui expliquer.

— Pour le moment, c'est difficile à dire. Il faudra un sacré concours de circonstances pour qu'on puisse tirer au clair à la fois ce que Karl Dell a raconté et le nom sous lequel le kidnappeur éventuel d'Am s'est présenté au téléphone. Quelle coïncidence si ça se recoupait !

— Trop beau pour être vrai, dis-je sceptique. Ça me paraît aussi vraisemblable que l'histoire de Jonas avalant sa baleine.

Jane se permit d'intervenir.

— Pardon, Ed, je crois que vous faites une petite erreur, c'est la baleine qui a avalé Jonas.

Quelle fille épatante, cette Jane ! Elle n'a pas sa pareille pour prendre des notes en sténo ; et un physique... nous sommes toujours étonnés de la voir revenir au bureau chaque jour bien sagement.

Starlock jucha sa massive personne sur un coin du bureau ; il me lança :

— Ed, même si c'est un tuyau crevé, nous n'avons pas le droit de le négliger. Je propose que nous nous partagions les tâches. Toi, tu connais ce Karl Dell, occupe-toi de lui. Ramène Estelle chez elle et va lui parler. S'il n'est pas rentré de sa partie de poker, attends-le. Moi, je me charge des deux employés du *Gresham* bien que je n'attende pas grand-chose de ce côté-là. Je te l'ai déjà dit, pour moi Am n'a pas dépassé la réception.

— Ils pourront peut-être vous donner quelques précisions sur l'occupant du 418, on ne sait jamais.

— Je peux toujours les interroger ; si Am n'a pas eu à demander la chambre 418, ça voudrait dire que le collectionneur – appelons-le comme ça, c'est plus commode – a choisi ce numéro au hasard et dans ce cas Bergman ne nous intéresse pas. Enfin on verra demain pour ce monsieur, à moins que les employés ne me disent quelque chose d'important.

— D'accord. Nous communiquerons par Jane. Dès que j'aurai vu Dell j'appellerai au bureau, que j'aie de bons tuyaux ou pas. Estelle, on s'en va ?

Nous prîmes le même taxi tous les trois ; un des employés que devait interviewer Starlock se trouvant dans notre direction, le patron nous déposerait en chemin. Je fus bien content de voir un rai de lumière sous la porte de Mrs. Brady, je pus lui demander sans la réveiller s'il n'y avait pas eu d'appels téléphoniques pour moi ou pour oncle Am. Elle hochâ la tête et demanda avec sollicitude si j'avais des inquiétudes.

— Je me pose des questions, lui répondis-je. Sauriez-vous par hasard si Karl Dell est rentré ?

— Ça, je ne peux pas vous le dire, Ed. J'ai fait marcher ma radio une bonne partie de la soirée, et même quand je la mets en sourdine comme à présent, je n'entends pas les allées et venues des locataires.

— Mais le téléphone, vous auriez entendu ?

— Bien sûr ! Je peux vous garantir qu'on ne vous a pas appelés, ni vous ni votre oncle. Il y a eu juste un coup de téléphone pour Chester.

— Il est dans sa chambre ?

— Maintenant il doit dormir. Quand il est descendu répondre, il y a une heure, il était en pyjama et robe de chambre.

Je grimpai au premier où régnait la plus parfaite obscurité ; je frappai chez Karl sans obtenir de réponse.

— Je voudrais savoir s'il a le sommeil léger ou non, dis-je à Estelle, je n'ai pas envie de réveiller tout le monde en tambourinant à sa porte.

— On pourrait essayer de voir si nos clés vont dans sa serrure, suggéra ma compagne.

Nos chambres ont des serrures standard, il n'y avait pas de raison que les clés n'ouvrent pas n'importe laquelle. En fait la mienne n'y entra pas mais celle d'Estelle fit l'affaire ; j'allumai l'électricité, la chambre était vide, le lit n'était pas défait. Pour être sûr qu'il ne se cachait pas dans un coin, j'explorai même la penderie ; personne.

J'allai voir si l'oncle n'était pas finalement rentré se coucher. Quelle merveilleuse surprise si je l'avais trouvé au lit, même ivre mort, ce qui ne lui était jamais arrivé ; oncle Am ne dédaigne pas une bonne bouteille mais il n'en abuse jamais. Je l'ai vu parfois un peu gai mais ça ne va pas plus loin. Hélas, pompette ou à jeun, vif ou mort, l'oncle Am n'était pas là. Et le message que je lui avais laissé était toujours au même endroit.

— Nous attendons là ? demanda Estelle qui était restée sur le pas de la porte, en laissant la porte entrebâillée nous entendrons tout ce qui se passe sur le palier.

— Tu ne veux pas aller au lit ?

Elle baissa les yeux d'un air faussement pudique.

— C'est que je ne m'y attendais pas, Eddie. Ça m'aurait

amusé ou même intrigué en toute autre circonstance mais j'avais de plus graves préoccupations.

— Si tu préfères attendre ici que Karl rentre, O.K. ! assieds-toi, repose-toi, moi je vais appeler Jane.

Celle-ci m'apprit que Starlock n'avait pas encore téléphoné, je lui dis que Karl Dell n'était toujours pas de retour, que je le rappellerais seulement après mon entretien avec lui ; que de son côté elle n'hésite pas à me faire savoir s'il y avait du nouveau.

— J'ai téléphoné dans les hôpitaux, me dit-elle, Am n'y est pas.

— C'est une bonne chose.

Je n'en étais pas tellement sûr car s'il avait été hospitalisé, blessé ou même mort, au moins j'aurais été fixé.

Je trouvai Estelle installée dans notre bergerie, les yeux clos, mais elle les rouvrit vivement dès qu'elle m'entendit entrer.

— Toujours rien, dis-je, Starlock n'a pas appelé, il faut dire qu'il a à peine eu le temps de parler au premier employé qu'il est passé voir. Tu ne te sens pas trop fatiguée, Estelle ?

— Pas du tout. Quelle heure est-il ?

— Pas tout à fait une heure.

— Tu sais bien que j'ai l'habitude de travailler tard le soir, jusqu'à une heure trente, je ne m'endors jamais avant trois heures et des poussières. Après je dors comme une souche jusqu'à midi passé... De toute façon, je ne pourrais pas dormir pour le moment, tu le sais bien.

Je m'assis sur le bras du fauteuil, elle se blottit contre moi et je lui tapotai l'épaule.

— Je n'ai pas sommeil mais c'est vrai que je suis *lasse*, Eddie, j'en avais par-dessus la tête de faire ce métier.

— Pourquoi emploies-tu le passé ?

— Parce que j'ai rendu mon tablier tout à l'heure. Sam ne voulait pas que je m'en aille plus tôt ce soir, j'aurais perdu un temps précieux à lui fournir toutes les explications, alors j'ai dit que je partais, tout simplement. Au fond ça m'a donné le prétexte que je cherchais.

— Mais que vas-tu faire ?

— Je me donne quelques jours de répit, sans même penser à l'avenir, et après j'aviserai. Je veux oublier que j'ai fait ce fichu

métier. Peut-être que j'essaierai d'être mannequin, c'est difficile de percer mais c'est bien payé et l'horaire de travail est plus pratique.

— Tu sais dans quoi tu t'engages, tu n'auras pas de mauvaise surprise.

Je savais en effet qu'à la fête foraine elle avait plus ou moins fait ce métier.

— Et si je n'y arrive pas, ce n'est pas grave, nous sommes bientôt en septembre ; je prendrai un job pour l'hiver, du secrétariat, quelque chose comme ça et au printemps probablement je recommencerai avec les forains.

— Pour une fille c'est sacrément dur, Stelle, je ne te vois pas menant une vie pareille.

Elle ne répondit rien. Son attitude me déconcertait mais je n'eus pas le temps de m'interroger davantage, car le téléphone sonna et je descendis en courant juste au moment où Mrs. Brady entrouvrait sa porte.

— C'est sûrement pour moi, je réponds, dis-je en décrochant : Ici Ed Hunter.

— C'est Jane. Mr. Starlock vient d'appeler ; l'employé ne se souvient de personne qui ait demandé le 418 dans l'après-midi et il n'a vu personne ressemblant à votre oncle, Mr. Starlock lui a montré la photo.

— Je ne savais pas qu'il avait sur lui une photo de mon oncle.

— Si, je lui en ai pris une dans le dossier ; vous deviez être dans la pièce du fond à ce moment-là.

Je me souvins en effet qu'il m'avait fallu joindre une photo à mon dossier de candidature quand j'avais voulu entrer à l'agence ; il avait dû en être de même pour oncle Am. Je demandai à Jane s'il n'y avait rien d'autre à me signaler.

— Non. L'employé ne se rappelait pas non plus qui occupait le 418, et le nom de Richard Bergman ne lui disait rien. Mr. Starlock est allé voir l'autre.

— Bon. Le type que je dois interviewer n'est pas encore là, j'attends. Bon courage !

Quand je raccrochai, je vis que Mrs. Brady était encore sur le pas de la porte.

— Ed, me dit-elle, je sens que vous avez des *ennuis*, est-il

arrivé quelque chose à votre oncle ?

— Nous ne savons pas où il est passé, ça nous *inquiète* et nous sommes en train de faire des recherches.

Je tournai les talons pour regagner ma chambre, quand elle m'interpella d'un ton comminatoire qui me cloua sur place.

— Ed Hunter, s'il vous plaît, venez m'expliquer tout ça, peut-être que je peux vous aider. En tout cas venez prendre une tasse de café, ça vous permettra de veiller. Je suis en train d'en faire ; si vous ne le buvez pas, mon café, gare à vous, il vous en cuira.

— C'est trop gentil, Mrs. Brady, je ne dis pas non mais Estelle attend avec moi, est-ce que je peux lui dire de venir aussi ?

— Allez vite la chercher.

— J'y pense, Mrs. Brady, fis-je d'une voix hésitante, je suis en train de guetter le retour de quelqu'un. Dans votre cuisine nous risquons de ne pas entendre ; j'ai une idée, je vais dire à Estelle de monter la garde et je viendrai chercher les deux tasses ; je vous promets de vous mettre au courant.

Je me hâtai d'aller prévenir Estelle et redescendis quatre à quatre. Mrs. Brady avait laissé sa porte grande ouverte et je la rejoignis dans sa cuisine. Elle avait exagéré en me disant qu'elle était en train de faire du café car elle n'avait pas commencé ; elle versait le café moulu dans sa cafetière électrique au moment où j'arrivai. Elle attendit d'avoir branché l'appareil pour me dire qu'elle était tout oreilles.

Je ne lui racontai qu'en gros où nous en étions de nos recherches, que mon patron et moi nous nous partagions la tâche et qu'Estelle nous donnait un coup de main.

Et Karl Dell, qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ? La première chose que vous m'avez demandée en arrivant, c'est s'il était rentré.

Je ne pouvais lui expliquer ce qui était encore si obscur pour moi ; à toute vitesse j'inventai un prétexte plus vraisemblable que la réalité :

— Karl m'avait parlé en début de soirée d'un poker qu'il organisait avec des amis ; il m'avait même invité. Comme l'oncle Am aime beaucoup le poker, je me suis dit qu'il était peut-être rentré au moment où Karl y allait et qu'ils étaient partis tous les deux ensemble.

Elle eut l'air de penser que mes propos avaient un sens, ce qui était flatteur car je les trouvais absurdes, mais elle reprit après quelques minutes de réflexion :

— Vous savez, Ed, je ne peux pas dire que ce garçon m'inspire confiance ; il me fait presque peur par instants. Il dit des choses... (Changeant abruptement de sujet, elle me demanda :) Qu'est-ce qu'il y a entre vous et Estelle ?

Cette question un peu trop directe me prit au dépourvu. Je marmonnai un « heu ! » peu explicite mais elle continuait à me fixer d'un air interrogateur ; pour me donner du temps je lui demandai ce qu'elle entendait par là.

— Vous savez très bien ce que je veux dire. Cette fille est follement amoureuse de vous et ça ne date pas d'hier. Dès que je vous ai vus tous les deux, je l'ai remarqué. Si elle est venue à Chicago, c'est pour vous retrouver, votre oncle et vous. Que lui reprochez-vous ?

— Mais rien du tout, voyons !

— Eh bien, alors ? Elle est ravissante, je suis sûre que vous n'aimez personne d'autre et vous ne vous aimez pas vous-même, permettez-moi de vous le dire, fit-elle à la manière d'une grande psychologue, elle est folle de vous, je vous demande un peu ce qu'il vous faut de plus.

Ce couplet débité avec véhémence me laissa pantois, j'ouvris la bouche comme un demeuré sans pouvoir en sortir un son organisé. Je ne pouvais pas dire à Mrs. Brady qu'elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas... et je n'avais rien d'autre à répondre.

— Au fond, reprit-elle implacable, vous avez peur parce que vous vous rendez compte qu'elle vous *aime*. Comme vous vous figurez que le mariage, ce n'est pas pour vous, vous paniquez. S'il s'agissait d'une petite poule qui se fiche éperdument de vous, vous seriez toute la soirée planté sur son paillasson à la guetter comme un grand benêt.

— Vous plaisantez, Mrs. Brady, dis-je en riant jaune.

Je pris tasses et soucoupes dans son buffet, j'avais compté pour trois mais elle me fit ranger la sienne. Au fond ce café était une gâterie qu'elle nous réservait. Je contemplai, muet, la dernière phase de l'opération et quand elle eut rempli nos

tasses, elle profita de ce que j'en avais une dans chaque main pour me tapoter l'épaule en disant d'un ton plutôt contrit :

— Pardon de vous avoir bousculé, Ed, juste au moment où vous vous faites du mauvais sang pour votre oncle. Revenez me voir une autre fois si vous n'avez pas peur de mes sermons.

— Je repasserai sûrement, Mrs. Brady, et merci de votre gentillesse.

— Et puis ne vous tracassez plus pour votre oncle, ajouta-t-elle en m'ouvrant la porte, je mettrai ma main au feu que tout va bien pour lui.

Je dois dire qu'à cette heure tardive de la nuit je ne partageais pas son bel optimisme. Uncle Am n'a pas froid aux yeux et il a plus d'un tour dans son sac, mais que peut-on faire contre un gaillard qui brandit une trique au-dessus de votre crâne ou vous flanque son revolver dans les côtes ? Je fis semblant d'être de son avis et lui dis de se coucher en paix, que je me chargeais de répondre au téléphone, puis je montai posément, portant mes tasses comme le saint sacrement. Heureusement, il n'y eut pas de sonnerie intempestive car j'aurais tout lâché pour répondre au plus vite.

CHAPITRE V

Estelle se reposait, la tête renversée sur le dossier de la bergère, les yeux fermés, elle avait l'air de dormir, un léger sourire aux lèvres. Je restai figé sur place, une tasse fumante dans chaque main, la regardant comme si je ne l'avais jamais vue auparavant.

Et pourtant... combien de fois l'avais-je vue ! Sur la scène, dans la baraque foraine où elle posait dans le plus simple appareil, cache sexe et soutien-gorge en filet, et la nuit où nous avions vagabondé dans les bois loin du vacarme des manèges ; mais à cette époque j'avais le béguin pour Rita, la petite aventure avec Estelle n'avait pas compté pour moi, et j'avais cru que pour elle ce n'était pas sérieux non plus.

Maintenant je me posais des questions ; je savais qu'elle avait quitté les forains pas uniquement parce qu'Am et moi partions mais parce que le directeur avait changé et qu'elle ne pouvait pas sentir le nouveau – ni nous non plus. Je savais aussi qu'elle nous aimait bien et que ça avait contribué à lui faire choisir Chicago comme point de chute. Elle menait sa vie comme elle l'entendait, elle sortait avec des garçons. Pourtant je sentais que notre chère propriétaire irlandaise avait vu juste, non seulement en ce qui concernait les sentiments d'Estelle, mais pour moi ; elle avait percé à jour ma crainte d'un attachement trop fort, mes appréhensions égoïstes d'heureux célibataire qui n'a aucune envie d'être tiré de son cocon.

Et voilà que soudain j'émergeais de mon cocon... Estelle ouvrit les yeux et m'interpella, taquine :

— Dis donc, Ed, tu vas prendre racine, n'attends pas que le café soit glacé. Tu sais, je ne dormais pas.

— Je te regardais, je ne t'avais sans doute jamais vue les yeux

fermés.

Je lui tendis une tasse et approchai un tabouret pour m'asseoir à ses pieds.

— Tu es sûre, dis-je en renonçant pour le moment à boire le café encore trop chaud, que Karl Dell n'a pas pu monter pendant que tu étais assoupie ? Je ne pouvais rien entendre du fond de la cuisine de Mrs. Brady.

— N'aie crainte, Ed, j'ai fermé les yeux juste au moment où je t'ai entendu sur le palier.

— Quelle drôle d'idée, pourquoi ?

— Tu l'as dit toi-même, tu ne m'avais jamais vue les yeux fermés, je voulais t'en donner l'occasion. Tu t'es levé tôt ce matin ?

— Comme d'habitude, vers sept heures et demie.

— Karl va peut-être passer toute la nuit à son poker. Tu devrais faire un petit somme. Je te promets de te réveiller dès que je l'entendrai, fais-moi confiance.

— Jamais je ne pourrais m'endormir dans ces conditions.

— Tu le regretteras ; il faut absolument que tu sois en forme demain et en possession de tous tes moyens.

Elle avait parfaitement raison. Pour le moment je ne faisais que me ronger les sangs, je n'avais même pas le moindre fait sur lequel baser une hypothèse quelconque. Quant à attendre Karl Dell, je pouvais aussi bien passer le temps à dormir.

— Je crois que tu es de bon conseil, ma petite. Dès que j'ai fini mon café, je me reposerai, ça me fera du bien, même si je ne dors pas.

En buvant mon café à petites gorgées, il me revint à l'esprit que je voulais prendre des photos de mon oncle pour les avoir dans ma poche à toutes fins utiles ; mieux valait les chercher tout de suite, je craignais d'oublier demain matin ; sur la commode il y avait un petit coffret dans lequel je rangeais les quelques souvenirs auxquels je tenais. Je triai parmi les photos et pris celles qui me semblaient les plus ressemblantes ; l'une représentait oncle Am devant son manège de tir ; sur l'autre, il était assis sur le seuil de la roulotte de Hoagy à Louisville à côté de Hoagy, tous deux une canette de bière à la main. C'était Marge Hoagland qui les avait prises. J'eus un coup au cœur à la

pensée qu'elle était morte ainsi que Hoagy, et que le sort de l'oncle Am n'était peut-être pas plus enviable. Arrête ton cirque, me dis-je, en remettant celle de Hoagy et oncle Am dans la boîte pour ne garder que celle d'oncle Am tout seul. Je l'aimais bien, c'était vraiment bien lui, avec son vieux feutre aux bords rabattus, coiffure typique de l'agent secret ; mon Dieu, ce que j'ai pu le taquiner sur ce chapeau !

Le soleil est bas, sous l'ombre légère on distingue les yeux avec leurs rides fines dans les coins et on devine l'expression d'indulgence amusée qui leur est coutumière ; le nez un peu fort et la moustache châtain un peu en bataille font partie du personnage. Oui, cette photo le représentait avec bien plus de fidélité que celle de son passeport qu'avait prise Starlock. Évidemment elle ne renseigne pas sur la taille mais je suis là pour compléter le tableau. Je me rappelle avoir dit, un jour, de lui qu'il était courtaud, grassouillet et malin comme un singe.

Depuis l'époque des fêtes foraines il n'a pas changé, il s'habille un peu plus soigneusement qu'autrefois, mais il est toujours attaché à son vieux feutre. Je rangeai la photo dans mon portefeuille et revins m'asseoir sur le tabouret, le café avait refroidi... un peu trop à mon goût. Estelle qui avait dû m'observer pendant tout ce temps me dit :

— Tu le considères vraiment comme un père.

— Oui. (Et, au lieu de m'en tenir à mon laconisme habituel sur ce sujet, je m'entendis raconter :) Je n'ai jamais connu mon vrai père ; quand j'ai voulu le rechercher il avait été tué. C'est à ce moment que j'ai connu oncle Am, qui m'a aidé à passer ce cap difficile et ensemble nous avons découvert qui l'avait tué.

— Ton père a été assassiné ?

Je me contentai de faire un signe affirmatif et poursuivis mon récit.

— Oncle Am m'a emmené travailler chez les forains, tu connais la suite, Hoagy et Marge, l'histoire de mon père, toutes ces affaires m'ont montré que nous étions drôlement efficaces quand nous nous lancions ensemble dans une enquête ; en équipe nous arrivons à des résultats bien plus époustouflants qu'en additionnant nos réussites séparées. Il avait déjà été détective privé avant de passer à la fête foraine ; c'est moi qui

l'ai persuadé de s'y remettre et de me trouver une place dans la même agence. Je rêvais de m'associer avec lui et un jour d'avoir notre société Hunter et Hunter.

— Excellente idée, pourquoi dis-tu « je rêvais » ? Tu as changé d'avis ?

Je n'avais pas envie d'expliquer pourquoi je mettais ce rêve au passé, je ne voulais même pas y arrêter ma pensée. Pourtant j'entrevis une solution plus sage que la fuite dans le silence : mieux valait exprimer franchement l'angoisse qui me taraudait.

— Regardons les choses bien en face, Stelle. Il est une heure et demie ; si oncle Am était dans un état normal, il y a beau temps qu'il nous aurait prévenus. Il n'y a pas trente-six possibilités : il n'est pas à l'hôpital, il ne s'amuserait pas à *vagabonder* dans les rues en nous laissant dans l'inquiétude, ce n'est pas son genre. Pendant une heure ou deux il aurait pu être dans l'impossibilité de nous appeler, mais pense que ça fait huit heures qu'il a quitté le bureau...

Elle prit ma main dans la sienne et murmura :

— Ed, j'ai l'intention qu'il ne coure aucun danger.

Je ne pus deviner au son de sa voix si elle croyait vraiment à ce qu'elle disait et à la justesse de son intuition.

— Moi, je n'ai aucune prémonition, j'envisage tout ce qui a pu lui arriver et c'est vrai, je ne suis pas très optimiste ; et puis, comme je viens de te le dire, c'est moi qui l'ai poussé à recommencer ce boulot de détective, tu comprends que je me sente une certaine responsabilité dans ce qui a pu lui arriver. Sans moi il serait encore dans ses tournées foraines, en toute sécurité.

— Tu n'as vraiment aucun remords à te faire, et d'abord, qu'est-ce qui te dit que ce qui lui arrive — si *vraiment* il court un risque — est lié à son métier de détective ?

— Tu crois qu'il pourrait s'agir d'un ennemi personnel ? Il n'y a vraiment pas de raison ; je ne lui connais aucun ennemi sur terre, à moins que ce ne soit à cause d'une mission dont on l'a chargé.

Le téléphone sonna et je descendis si vite que j'eus de la chance de ne pas me rompre le cou. C'était Starlock.

— Rien de bien intéressant, mon garçon. Je rentre de ce pas

au bureau. Dell n'a toujours pas réapparu ?

— Non. Qu'est-ce que vous a dit le second employé ?

— Il n'a pas reconnu Am sur la photo et il ne se souvient pas qu'on ait demandé le 418 ; par contre il se rappelle Richard Bergman, le gars du 418. Il a déjà dans le passé fait des séjours à l'hôtel, toujours sous ce nom et en provenance de Cleveland, du moins à ce qu'il a donné comme adresse ; mais l'employé pense qu'il habite en fait à New York et qu'il est dans le trafic des loteries clandestines.

— C'est une opinion ou une certitude ?

— On le lui a dit mais il ne sait plus qui. Il passe quelques jours au *Gresham* et il l'a vu en conversation avec quelqu'un à la réception, un autre client mais il ne se rappelle plus qui ; et ce type a fait une plaisanterie à propos des trafiquants de New York qui se mêlaient de venir à Chicago, mais il n'a pas pu me dire la phrase exacte.

— Oncle Am a-t-il travaillé à une enquête sur les loteries clandestines ?

— Non, je ne m'occupe pas de ce genre d'affaires. J'ai décidé une chose avec Everest : je lui ai passé une vingtaine de fiches et il va marquer chaque communication du 418 avec l'extérieur, et dès neuf heures demain matin il contrôlera s'il y en a eu la veille. Je lui ai dit de ne pas tenir compte des appels de l'extérieur destinés au 418 ; ce n'est pas la peine non plus qu'il note les numéros demandés sauf pour les appels à longue distance ; ce qui m'intéresserait, c'est de savoir s'il a appelé un numéro de Chicago peu avant quatre heures. Everest doit téléphoner à l'agence dès qu'il aura fait son contrôle. Je lui ai glissé vingt dollars.

— Très bien. Je me rappelle que j'ai oublié de noter le nom et l'adresse de la fille qui était au standard pendant l'après-midi. Il faudrait aller la voir.

— J'y ai pensé, Ed. Everest m'a donné les renseignements mais on ne pourra lui parler que demain. Everest la connaît bien, c'est une cousine à lui et elle est entrée au *Gresham* grâce à lui. C'est son jour de congé demain, elle est partie passer la nuit à Racine chez des amis, elle reviendra dans la journée.

— On peut peut-être la joindre par téléphone ?

— Non, Everest connaît ces gens, il paraît qu'ils n'ont pas le téléphone. Je ne pense pas que ça vaille la peine d'aller à Racine et d'en revenir cette nuit. Après tout, nous avons la quasi-certitude que ce type du 418 n'a rien à voir avec notre histoire. Je pense que le nom de l'hôtel et le numéro de la chambre ont été inventés sur le coup par ce Collector et qu'Am a dû être enlevé en chemin.

— C'est bien ce que je pense. Et maintenant, Ben, quel est votre programme ?

— Je rentre au bureau, Jane va me mettre au courant de ce qu'elle a fait ; ensuite je me reposerais un moment dans la pièce du fond, j'essaierai de dormir à moins qu'il ne se passe du nouveau. Et toi, Ed, n'y a-t-il pas moyen à la fois que tu te reposes et que tu ne rates pas le retour de Karl Dell ? Tu sais comment ça se passe avec ces fanas du poker, il peut aussi bien rentrer vers cinq ou six heures du matin.

— Grâce à Estelle ce sera possible. Elle dit qu'elle n'a pas envie de dormir et qu'elle va guetter pendant que je dormirai. Demain elle pourra se rattraper.

— O.K., mon garçon, repose-toi, je ne t'appellerai que si c'est absolument indispensable ; fais de même quand tu auras vu Dell, tu verras bien si une piste semble se dessiner ou non.

— J'appellerai au bureau de toute façon, mais Jane ne vous dérangera que si ça en vaut vraiment la peine.

— Entendu, à tout à l'heure.

Je remontai et transmis à Estelle, puisqu'elle était dans le secret, tout ce que m'avait dit le patron.

— Maintenant, Eddie, au lit ! Tâche de dormir.

— Tout seul ?

— Tout seul comme un grand ; je vais éteindre, je laisserai la porte entrouverte et je vais avancer mon fauteuil pour mieux voir le palier. Sois tranquille, je garde les yeux bien ouverts, d'ailleurs je n'ai pas sommeil du tout.

Je me déchaussai et m'allongeai. Estelle tourna le commutateur et tout à coup je sentis ses lèvres sur les miennes. Je la pris à bras-le-corps et la serrai très fort contre moi.

— Hé là, Eddie, ne te fais pas des idées, je te disais juste bonsoir, il faut dormir.

Je l'étreignis encore plus fort mais elle sut me dire les mots pour me ramener à la raison.

— Rappelle-toi *pourquoi* il faut absolument que tu dormes.

— D'accord, Estelle... Tu te rappelles notre nuit dans les bois ?

— Bien sûr, mais je croyais que tu ne t'en souvenais plus.

Après avoir effleuré mes lèvres elle se dégagea ; je l'entendis pousser le fauteuil et ouvrir la porte un peu plus grand. Je fermai les yeux tout en me disant qu'il ne fallait surtout pas essayer de dormir, essayer de ne plus penser à oncle Am, toutes choses impossibles. Pourtant je dus perdre conscience quelques minutes, cinq ou dix, je ne sais, toujours est-il que je sentis Estelle me secouer doucement l'épaule, et la lumière électrique me fit cligner des yeux.

— Karl vient de rentrer, me dit-elle.

— Quelle heure est-il ?

— Quatre heures moins dix. Tu as dormi près de deux heures.

— Tu lui as parlé ? demandai-je en commençant à nouer mes lacets.

— Non. Quand je l'ai entendu dans l'escalier j'ai poussé juste un peu la porte, je voulais m'assurer que c'était bien lui et qu'il allait dans sa chambre. Me laisseras-tu t'accompagner, Eddie, ce serait mieux au cas où il ne reconnaîtrait pas qu'il m'a parlé du collectionneur ou ferait celui qui ne s'en souvient pas.

— Tu as raison, allons-y tous les deux avant qu'il ne se soit déshabillé.

J'allai frapper à sa porte, à côté de celle de Chester Hamlin. Il l'entrouvrit.

— Ah ! c'est toi, Ed, qu'est-ce que tu...

— Estelle et moi, nous voudrions te dire un mot ; c'est sacrément important.

Il allait ouvrir en grand quand il aperçut ma compagne.

— Attends une seconde que je passe ma robe de chambre, j'allais me coucher.

Il nous ouvrit quelques secondes plus tard, en pantoufles et robe de chambre.

— Entrez, les amis. Ed, as-tu des nouvelles de ton oncle ?

— Non, et c'est justement pour ça que je veux te voir, Karl. Qui est ce bonhomme dont tu as parlé à Estelle, tu sais ce collectionneur d'Ambrose ?

Il renversa la tête en arrière et se mit à rire aux éclats mais, quand il vit mon expression, il s'arrêta si brusquement qu'il s'en étrangla presque.

— Écoute, Ed, ne m'en veux pas. Tu sais que je comprends ton inquiétude pour lui mais cette histoire de collectionneur, c'est un gag. Tu n'as jamais lu Charles Fort ?

— Non, je ne le connais même pas de nom. Qui est-ce ?

— Je ne peux pas te le définir en une phrase. Asseyez-vous tous les deux.

Estelle prit une chaise et moi, je m'assis sur le lit. Karl fouilla dans sa bibliothèque et en extirpa un gros bouquin qu'il me tendit : les *Oeuvres* de Charles Fort. Au lieu de l'ouvrir je lançai un regard interrogateur à Karl.

— Si ça t'intéresse, je peux te le prêter ; je crois que ça te plairait mais ça n'a rien à voir avec ton oncle. Je vais t'expliquer : Charles Fort était journaliste à New York, il est mort il y a une vingtaine d'années. C'était un cinglé ou un génie. Beaucoup de gens disent qu'il était génial ; des gens comme Ben Hecht, Tiffany, Thayer, Cari Sandburg, Sherwood Anderson. Ils ont fondé une société des Amis de Fort et un périodique, je ne sais pas s'il continue à paraître.

— Mais de quels sujets parlait-il ?

— Oh ! il a traité de tous les sujets. Pour lui la *Science*, la science orthodoxe (et surtout l'astronomie et la météorologie), était à côté de la plaque ; quelque part elle avait raté le coche et par sa faute nous étions entraînés dans l'erreur. Il a accumulé des faits, surtout des extraits de nouvelles parues dans les journaux, des tas de choses qui ne cadrent pas avec ce que disent les savants, qu'ils ignorent ou expliquent tout de travers : des pluies de grenouilles, des pluies de poissons, des apparitions mystérieuses ou des disparitions également inexplicées, les loups garous, les vaisseaux spatiaux, les serpents de mer, les tremblements de terre, les météores, les Martiens et les Sirènes, plein de trucs absolument fascinants. Tiens, par exemple, un phénomène récent, ces histoires de soucoupes volantes, pour lui

ça aurait été du nanan. Avoue qu'on ne nous les a jamais expliquées de façon satisfaisante. Eh bien ! ses bouquins sont pleins de choses mystérieuses comme celles-là.

— En effet, ça m'a l'air bigrement intéressant mais je ne vois pas ce que le collectionneur d'Ambrose vient y faire.

— C'est une de ses bonnes petites histoires. Dans le quatrième et dernier volume, *Wild Talents*, il discute les disparitions inexplicables ; il cite celle d'un individu Ambrose X qui a disparu au Canada ; ce serait bizarre qu'il ait fait simplement une fugue car il laissait un million de dollars derrière lui et n'avait même pas emporté un col de recharge. Il rapproche de ce fait, sûrement pour blaguer, celle d'Ambrose Bierce au Texas quelques années avant, c'est un écrivain, je crois, et il conclut : « Il y a sûrement un monsieur qui collectionne les Ambrose. »

— C'est ce passage que je veux regarder, tu dis que c'est dans le quatrième tome ?

— Oui, celui qui s'appelle *Wild Talents* ; il y a un index à la fin, regarde Ambrose Bierce, je ne me souviens pas du nom de famille de l'autre Ambrose. Tu n'as qu'à prendre le livre.

— Merci, j'accepte.

— Je sais que ton oncle s'appelle aussi Ambrose mais ça n'a rien à voir. Bon sang, Ed ! Fort blaguait quand il parlait d'un collectionneur d'Ambrose et ça se passait il y a des lunes...

Je lui racontai le coup de téléphone à l'agence qui avait déclenché toute l'affaire et le nom que le type avait donné.

— Ce doit être un lecteur de Fort, mais va savoir combien de lecteurs Fort peut compter dans la simple ville de Chicago, des milliers sûrement. Il doit en tout cas avoir le sens de l'humour... Un humour plutôt macabre évidemment.

— Si je le pince, je te garantis que je saurai jusqu'à quel point il a le sens de l'humour, je lui découperai la peau en lanières et rira bien qui rira le dernier.

Je me levai et, comme mes dernières paroles avaient sonné d'une façon un peu trop mélodramatique, même à mes oreilles, j'ajoutai : « Et ce poker, ça a bien marché ? »

— Pas tant que ça, fit-il avec un sourire un peu dépité, ce qui est une excellente entrée en matière pour te demander si je peux

t'emprunter cinq dollars jusqu'à vendredi ?

Je lui tendis le billet d'un geste de grand seigneur mais sans pouvoir m'empêcher de lui glisser :

— Est-ce que par hasard l'astrologie t'aurait fait faux bond cette fois ?

— Pas du tout, figure-toi. À minuit j'avais déjà empoché quinze dollars et si j'avais pris mes cliques et mes claques à ce moment-là, ça aurait mieux valu. Aujourd'hui nous sommes le jeudi 14 et ce n'est pas un bon jour pour moi. (Après un coup d'œil à son réveil il conclut :) Et ce sera encore pire si je n'ai que trois heures de sommeil.

— Si je comprends bien cette claire allusion, vous nous mettez à la porte, fit Estelle en riant.

— Pas vous, Estelle, je vous garde aussi longtemps que vous voulez.

Elle me suivit sur le palier malgré cette alléchante invitation et, me prenant le bras, elle murmura avec douceur :

— Pauvre Ed, je suis désolée.

J'étais si abruti de sommeil que je dus lui demander des éclaircissements.

— J'espérais tant que ce collectionneur d'Ambrose te mettrait sur une piste sérieuse, et voilà qu'il ne s'agit que d'une blague tirée d'un bouquin.

— Mais Stelle, tu n'y es pour rien, bien sûr j'en attendais mieux mais que veux-tu, nous en sortirons bien quelque chose, surtout quand j'aurai les idées un peu plus claires. Je vais téléphoner au bureau.

Je m'arrêtai, hésitant, au beau milieu de l'escalier, et si j'allais au bureau au lieu d'appeler ?

— Téléphone donc, Ed, et si Mr. Starlock ne te donne pas d'instructions précises, tu pourras dormir encore un peu. Je continuerai à guetter le téléphone.

Trop engourdi pour discuter, j'allai décrocher sans avoir pris de décision. Au moment où j'allais dire à Jane ce qu'il fallait transmettre au patron, elle m'interrompit.

— Je vous passe Mr. Starlock, il a entendu la sonnerie, il est là près de moi.

— Je m'étais juste assoupi, me dit Starlock, et la sonnerie m'a

réveillé. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

— Un coup pour rien, j'en ai peur.

Et je lui racontai la conversation avec Karl.

— Ouais, ça ne nous mène pas loin, une seule chose à en tirer : celui qui a kidnappé Am avait lu Charles Fort.

— Ou bien il en avait entendu parler ; Estelle, par exemple, avait entendu parler du collectionneur d'Ambrose sans avoir jamais entendu citer le nom de ce Charles Fort.

— C'est tout de même un petit quelque chose, et un autre point dont nous sommes sûrs, c'est que ce type connaissait Am de vue. As-tu pensé à demander à Dell à qui il avait pu en parler en plus d'Estelle ? À qui d'autre, par exemple dans votre maison ; je pense que nous pouvons mettre Estelle hors du coup ?

— Évidemment. Non, je n'ai pas pensé à poser cette question. Qu'est-ce que je fais ? Je viens tout de suite à l'agence ?

— Ici il n'y a rien de spécial à faire ; tous les coups de téléphone qu'on pouvait donner ont été donnés, du moins à ce que je crois. J'ai même prévenu la police, donc on nous avertira s'il y a quelque chose de nouveau de ce côté-là. Mais en pleine nuit ils ne peuvent *rien* faire.

— À quelle heure me voulez-vous ?

— Disons : huit heures. J'ai appelé tes collègues et trois d'entre eux viennent à cette heure-là. J'espère d'ici là avoir une idée de ce que je peux leur faire faire.

— Vous êtes sûr que je ne peux vous être d'aucune utilité avant ?

— Absolument sûr. Viens à huit heures.

Je regrimpai au second, Estelle m'attendait, assise sur la marche du haut, je m'assis à côté d'elle pour lui faire part de ce que Starlock m'avait dit.

— Tant mieux, ça te donne encore deux bonnes heures de sommeil, c'est toujours ça de pris. Compte sur moi, je suis une bonne sentinelle.

— Je n'ai vraiment pas envie de dormir, ça me fera du bien de rester éveillé, je me sens complètement dans les vapes.

— Je peux t'aider à rester éveillé ?

J'éclatai de rire et, posant sa tête contre mon épaule, elle

demandea innocemment :

- Qu'est-ce que j'ai dit de drôle ?
- Je pensais à ce que me conseillerait oncle Am.
- C'est vrai qu'il a toujours de bonnes idées.
- Je suis de ton avis.
- Dans ma chambre ? fit-elle d'une toute petite voix.
- Vas-y vite ; je te rejoins, juste le temps de poser une question à Karl.

Je l'embrassai et la laissai remonter au second tandis que j'allai frapper à la porte de l'astrologue.

— Mille excuses, Karl, encore une question qui pourrait nous être utile.

— Vas-y, je t'écoute.

J'entrai sans allumer et sans préambule lui demandai :

— As-tu parlé de cette histoire de collectionneur d'Ambrose à d'autres qu'à Estelle ?

— Hum... difficile à dire, Ed. J'ai commencé à lire les œuvres de Fort il y a dix ans quand je n'étais encore qu'un adolescent, je ne me rappelle plus bien mais j'ai pu en parler.

— Pour être plus précis, en aurais-tu parlé ici, dans notre entourage, dans la maison, à quelqu'un qui aurait pu connaître oncle Am ?

— Pour ça je suis formel, c'est non. Je n'habite Chicago que depuis un an, je suis sûr et certain de n'en avoir parlé à personne. Il se trouve que le jour où j'ai passé la soirée avec Estelle je venais de relire ce chapitre dont je t'ai parlé, mais c'était la première fois depuis des années que je m'y replongeais.

— Bon. Pardonne-moi de t'avoir dérangé.

Je refermai la porte et, comme il pouvait m'entendre, je repassai dans ma chambre et attendis un moment avant de gagner à pas de loup le deuxième étage. La porte de la chambre d'Estelle était ouverte et la lampe allumée mais il n'y avait personne ; je m'assis dans son fauteuil et ouvris le livre de Fort que j'avais trimballé sous mon bras. J'entendais le bruit de la douche au fond du couloir, ce qui me donnait quelques minutes de solitude. Je regardai à Bierce dans l'index et trouvai le passage auquel Karl avait fait référence. L'Ambrose canadien s'appelait Ambrose Small ; je lus les circonstances de sa

disparition qui me parurent en effet fort étranges.

Je fus attiré notamment par les lignes suivantes :

« C'est une curieuse coïncidence qui me fit me pencher sur le cas d'Ambrose Small. L'expérience que j'ai acquise dans ces questions me pousse à accorder une extrême importance à des rapprochements qui pourraient paraître absurdes aux intellectuels comme au commun des mortels. Six ans avant la disparition d'Ambrose Small, on avait signalé la disparition d'un Ambrose Bierce au Texas. La presse internationale avait parlé en long, en large et en travers de cet événement mystérieux, mais quel lien pouvait-il exister entre la disparition d'un Ambrose au Canada et celle d'un autre Ambrose au Texas ? S'agissait-il d'un collectionneur d'Ambrose ? Il y avait une apparente naïveté à se poser cette question et c'est justement la raison pour laquelle je l'envisageai avec une attention infiniment respectueuse. »

Je posai le livre en hochant la tête. Que voulait dire ce Fort avec son « apparente naïveté » ? Il faut être un peu piqué pour trouver un rapport entre deux disparitions qui ont eu lieu à des milliers de kilomètres de distance, simplement à cause de la similitude des prénoms. Était-il vraiment piqué ou voulait-il faire de l'originalité à tout prix ? En réfléchissant, je me dis que je ne pouvais me permettre de juger si sévèrement l'auteur sur un court passage privé de son contexte, et en ignorant le style de cet écrivain et ses perspectives générales.

Sur ces entrefaites, l'apparition d'Estelle pieds nus et en peignoir de bain fit fuir toute autre considération. En souriant elle referma la porte, éteignit la lampe. Une seconde plus tard elle était dans mes bras et le peignoir gisait sur le sol quelque part entre la porte et le lit.

CHAPITRE VI

J'arrivai à l'agence vers sept heures et demie, en avance donc sur l'heure indiquée par le patron. Jane, le visage tiré et les yeux bouffis de sommeil, était en train de taper à la machine sur une formule jaune de télégramme. Elle appuya sur un bouton d'appel pour faire monter un préposé de la Western Union qui attendait au rez-de-chaussée. Elle vit mon regard posé avec intérêt sur le télégramme, adressé à l'agence Carson à Cleveland, demandant de télégraphier en retour un rapport rapide sur Richard Bergman.

— Rien à signaler ? demandai-je à Jane.

— Hélas non ! On s'est contenté de lancer quelques « hameçons », comme dit Mr. Starlock.

Celui-ci émergea de la pièce du fond, où il se reposait, en se frottant les yeux.

— Ah ! Tu es en avance, mon garçon, tu auras le temps de prendre un petit café avant que les autres n'arrivent. Vous vous êtes occupée de moi, Jane ?

— Oui. Mr. Starlock.

— Vous croyez que vous pourrez tenir le coup jusqu'à neuf heures ?

— Plus longtemps si vous avez besoin de mes services.

— Jusqu'à ce que le bureau de placement m'ait envoyé quelqu'un. Je ne pense pas que ça ouvre avant neuf heures mais si le cœur vous en dit, essayez d'en joindre un plus tôt ; qu'ils m'envoient quelqu'un de bien qui n'hésite pas à faire des heures supplémentaires. Il faut que nous ayons quelqu'un sous la main vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour recevoir et passer nos messages tant qu'Am ne sera pas retrouvé.

— Voulez-vous que je me charge du travail de nuit ?

— Volontiers, Jane, pouvez-vous assurer douze heures d'affilée ? Je ne sais pas combien de temps ça peut durer, pas trop j'espère.

— D'accord, Mr. Starlock.

— Je vous suis très reconnaissant. Quand l'autre fille sera là, allez vite vous reposer pendant douze heures et puis vous viendrez la relever. Ed, viens boire un café bien fort, il faut que nous soyons de retour à huit heures tapant.

Il y a un petit bar juste au coin de la rue ; c'est là que nous nous installâmes. Il me demanda si j'avais posé sa question à Karl Dell et je retransmis ce que celui-ci m'avait assuré : qu'il n'avait parlé à personne à Chicago – à l'exception d'Estelle – de cette histoire de collectionneur d'Ambrose.

— Je n'ai pas compris, ajoutai-je, pourquoi vous aviez besoin d'une secrétaire supplémentaire, Dane aurait très bien fait l'affaire pendant la journée.

Dane, c'est Dane Evans qu'on appelle le « chef comptable » bien qu'il soit le seul comptable chez nous. Il s'occupe évidemment de la tenue des livres de compte et des factures.

— J'ai l'intention de lui confier beaucoup de travaux supplémentaires : c'est lui qui s'expliquera avec les clients et qui fera le dispatching de ceux de nos garçons qui feront le boulot habituel. Comme ça, je pourrai me consacrer entièrement à la recherche d'Am. Tu vois qu'il aura amplement de quoi s'occuper. Il devra également mettre au courant la secrétaire intérimaire et elle pourra le seconder utilement. Rentrons, c'est bientôt l'heure.

Au bureau tout le monde nous attendait, enfin tous les détectives maison sauf Milt Fames qui travaillait sur une affaire au Minnesota. Il y avait Joe Streator, Emil Krazka, Art Wheeland, Bill Rogers, le frère de Jane, et votre serviteur. Le personnel de l'agence compte sept détectives (avec oncle Am) et le chef comptable, plus la secrétaire. Ben s'adressa à l'assistance qui braquait sur lui des yeux attentifs.

— Vous savez tous ce qui s'est passé, du moins en gros. Maintenant Ed va vous expliquer dans les moindres détails où nous en sommes. Pas question de vous faire travailler dans le noir. Allez avec lui dans la pièce du fond ; pendant ce temps je

vais avertir la police et mettre la grosse machine en marche.

Je conduisis ma petite troupe dans la pièce susdite et leur fis un compte rendu complet à partir du fameux coup de téléphone de quatre heures. Ben survint un peu avant la fin de mon briefing mais attendit pour prendre la parole à son tour.

— Bravo, Ed, tu t'en es parfaitement tiré. Maintenant, les gars, vous en savez autant que nous. L'un de vous a-t-il une idée ? Voyez-vous le moindre fait qui ait rapport avec ce qu'on vient de dire ?

Personne ne dit mot.

— Bien. Si par hasard une petite chose, même apparemment insignifiante, vous revient, surtout n'hésitez pas à venir le dire. Peut-être une parole d'Am, je ne sais pas, moi, n'importe quoi en relation avec sa disparition.

Nouveau silence que rompit au bout d'une minute Joe Streater.

— Vous avez déjà dû y penser, mais Am a-t-il été dernièrement sur une affaire qui aurait pu lui faire des ennemis ?

— Je me le suis demandé et j'ai cherché à me le rappeler sans rien trouver en fin de compte. Mais occupez-vous-en, Dane, dès que nous nous séparerons. Regardez nos précédents dossiers et notez les enquêtes qu'Am a pu faire, du moins celles qui ont une incidence criminelle, même un vol de voiture. Cherchez les fiches et mettez-les sur mon bureau.

Dane approuva du chef.

— J'ai téléphoné à la police pour signaler la disparition d'Am. Si on leur signale quoi que ce soit, nous serons avertis. Ensuite j'ai appelé l'inspecteur Andrews, j'ai énormément insisté pour qu'il mette le paquet. Ce n'est pas quelque chose qui regarde la Brigade des Homicides – du moins je me raccroche à cet espoir – mais je lui ai demandé de charger un de ses hommes, le capitaine Bassett, qui est un ami d'Am, de faire des recherches en collaboration avec nous. Il arrivera dans un moment. (Se tournant vers moi il demanda :) Ed, tu ne vois rien de plus à leur dire avant que ça démarre ?

— Ma question est peut-être sans intérêt mais je voudrais bien savoir si l'un de vous avait entendu parler, avant notre

réunion, du collectionneur d'Ambrose ou de Charles Fort ?

Dane Evans intervint :

— J'ai entendu parler de Charles Fort. *Le Livre des damnés*, c'est de lui, je crois ?

— Oui, c'est sa première œuvre et la plaisanterie – si c'en est une – à propos du collectionneur d'Ambrose se trouve dans le quatrième tome, le dernier, *Wild Talents*.

— J'ai lu *Le Livre des damnés* il y a quelques années mais j'ignorais l'histoire du collectionneur. Ben, je vais regarder dans les dossiers.

Starlock qui était planté dans l'embrasure de la porte s'effaça pour le laisser passer. Dane est très fluet mais le patron est si mastoc qu'il n'aurait même pas eu la place de se faufiler.

— Première démarche : Richard Bergman, le type du 418 au *Gresham*. Deux d'entre vous vont s'en occuper, l'un pour le filer, l'autre pour aller l'interroger. Joe, vous prenez la filature et Emil l'interrogatoire. Il y a à la réception un employé du nom d'Everest qui coopérera avec vous, je lui ai glissé vingt dollars cette nuit. Arrangez-vous avec lui pour qu'il vous désigne Bergman quand il viendra dans le hall ou bien, Emil, vous pouvez monter et ouvrir sa porte en prétextant que vous vous êtes trompé de chambre, et ensuite donner à Joe l'occasion de lui parler. Tâchez de soutirer le maximum d'informations, à Everest et à tous ceux qui le connaîtraien à l'hôtel, y compris la femme de chambre de l'étage.

Les deux hommes se levèrent.

— Demandez l'argent nécessaire à Dane ; comptez cent dollars par tête de pipe, il faut pouvoir refiler un pourboire parci par-là, pas question d'être radin, l'enjeu est bien trop important ; Emil, une fois que ce Bergman aura quitté sa chambre, fourrez-y votre nez si c'est possible ; en allongeant cinquante dollars à la femme de chambre, elle se risquera peut-être à faire le guet pour vous dans le couloir et en même temps elle se rendra compte que vous ne chipez rien au client.

— Et si le gars est déjà sorti quand nous arriverons ? demanda Joe.

— Je ne pense pas que ce sera le cas. Everest, le type de l'hôtel dont je vous ai déjà parlé, m'a appelé tout à l'heure

pendant que j'étais en communication avec la police sur la ligne dont le numéro n'est pas indiqué dans l'annuaire ; j'ai demandé à Jane de le faire patienter. Il m'a fourni les renseignements que je lui avais demandés concernant les communications éventuelles du 418 vers l'extérieur ; il n'y en a pas eu. Pendant que j'y étais, je lui ai demandé de contacter la femme de chambre de l'étage pour savoir s'il était encore dans sa chambre ; il m'a rappelé pour dire qu'il avait fait le nécessaire, que Bergman n'était pas encore sorti et qu'il quittait rarement sa chambre avant midi.

— Vous en avez eu pour votre argent, Ben, déclara Emil avec un large sourire : Si la réception a déjà demandé à cette fille des tuyaux sur Bergman, je vous fiche mon billet que je saurai goupiller mon affaire sans lui refiler cinquante dollars, elle en aura dix à tout casser à condition qu'elle soit bien balancée.

Joe et Emil partis, Ben me demanda si j'avais une idée, une suggestion à faire, à propos du travail à confier à Bill et à Art.

— Ben, questionna ce dernier, vous allez me trouver un peu cinglé, mais quelqu'un va-t-il être chargé de savoir si oui ou non ce collectionneur existe ?

— Dites ce que vous avez derrière la tête, Art.

— Eh bien, il peut y avoir un maniaque, un gars qui aurait lu votre Charles – je ne sais plus comment vous lappelez – et à qui ça aurait donné des idées. Est-ce qu'un bonhomme du nom d'Ambrose aurait disparu récemment ? Ben leva les yeux au plafond et s'écria :

— Il y a tellement de piqués de par le monde, rien ne m'étonne dans ce domaine. Vous vous êtes trouvé un boulot, mon vieux. Allez voir dans les principaux journaux et consultez leur fichier sur les disparitions en vous en tenant aux affaires en dehors de Chicago.

— D'accord, mais pourquoi ?

— Tout simplement parce que j'ai un moyen plus rapide de me renseigner sur les affaires locales. Je demanderai à Bassett de consulter les listes de disparitions à la police pour voir s'il y a un Ambrose. Ce sera l'affaire de quelques minutes, tandis que pour le reste du pays et même pour l'Illinois des listes pareilles n'existent pas.

Après le départ d'Art, Ben se tourna à nouveau vers moi.

— Je ne vois plus qu'une chose à faire et je pense que tu serais le mieux à même de t'en charger puisque tu connais le type. Pour Bill, as-tu une idée ?

— Pas la moindre.

— Dans ces conditions, Bill, continuez le travail que vous avez commencé hier ; parmi nos affaires en cours c'était la moins intéressante.

Au moins, me dis-je l'agence aurait ainsi un détective accroché à un job qui rapporterait de l'argent. Ben faisait vraiment tout ce qu'il pouvait pour retrouver mon oncle et je lui en étais fichtrement reconnaissant.

— Et moi, demandai-je, qu'est-ce que je fais dans tout ça ?

— Je ne suis pas sûr que ce soit payant, mais je crois que ça vaut tout de même le coup de contrôler d'un peu près l'identité de ce Karl Dell. Est-il vraiment au-dessus de tout soupçon ? Est-il vraiment employé par une compagnie d'assurances et jouait-il vraiment au poker toute la nuit d'hier ?

— C'est vrai que je ne sais rien de *sûr* à son sujet. Je ne lui ai jamais téléphoné à son bureau, je ne le vois pas en dehors de nos rapports de bon voisinage. Mais je me demande bien pourquoi il aurait ajouté l'oncle Am à sa collection...

— Évidemment, ça ne viendrait à l'esprit d'aucun homme *sain d'esprit*, mais Am n'a pas disparu d'un coup de baguette magique.

Que pouvais-je répondre à cela ? Nous nagions en pleine incohérence.

— D'accord, je commence tout de suite ou j'attends Bassett ?

— Comme tu veux. Il voudra certainement avoir un entretien avec toi mais rien ne presse. Je peux le mettre au courant de la situation telle qu'elle se présente pour l'instant. Je passerai le reste de la matinée à regarder les fiches que Dane est en train de mettre de côté. Dis-moi, je pense qu'Am et toi, vous devez vous parler mutuellement de vos travaux.

— Oh oui, très souvent.

— Et tu ne te souviens de rien qui ait pu mener Am dans un pareil guêpier ?

— J'ai pensé aux deux voyous qu'il a contribué à faire arrêter

l'an passé. Vous voyez qui je veux dire ? Mais ils sont toujours en taule ; l'un avait détourné des fonds et l'autre était un faussaire. Chacun travaillait pour soi, ils n'appartaient à aucun gang.

— Je vais m'assurer qu'aucun des deux n'a été libéré ou plutôt je vais en charger Bassett, il aura plus vite fait que moi.

J'appelai de la pièce du fond la Mutuelle Harrison et demandai à parler à Karl Dell. Il n'avait pas encore commencé sa tournée.

— Pouvons-nous nous voir ?

— Bien sûr, Ed. Tu m'appelles de l'agence Starlock ? C'est au centre-ville, n'est-ce pas ? C'est tout près, passe me voir, j'ai une réunion qui sera finie d'ici dix minutes, je t'attends. Pas de nouvelles de ton oncle ?

— Toujours rien. Bien, à tout de suite.

En sortant je croisai Bassett qui arrivait ; je serais volontiers resté mais à cause de Karl j'y renonçai.

La réunion n'était pas finie et je dus attendre dix minutes avant de voir apparaître Karl, chapeauté, l'attaché-case à la main.

— Viens, ici on ne pourra pas parler tranquillement, je ne dispose pas d'un bureau à moi. Un petit verre ne me ferait pas de mal, me confia-t-il dans l'ascenseur. Je n'ai pas dormi plus de deux heures cette nuit et j'ai absorbé une bonne quantité de bière pendant la partie. Il me faut un petit tonique, sans ça je ne tiendrai jamais le coup jusqu'à ce soir.

— Ça ne me fera pas de mal non plus.

Le bar choisi venait d'ouvrir, il n'y avait pas de clients ; le barman essuyait paisiblement des verres derrière son comptoir ; il nous apporta à chacun un whisky et un verre d'eau et reprit sa tâche. C'est moi qui réglai les consommations ; ça me paraissait la chose à faire, étant donné le genre d'entretien que j'allais avoir avec Karl, et je savais aussi qu'il n'avait plus un rond après son poker puisqu'il m'avait mendigoté cinq dollars.

Il vida son verre d'un trait, fit la grimace habituelle en disant la phrase également traditionnelle :

— Ça fait du bien par où ça passe. Alors, Ed, tu as une idée derrière la tête, tu t'es peut-être converti à l'astrologie et tu

viens consulter le grand spécialiste, c'est ça ? La date de naissance de ton oncle, ça ne doit pas être sorcier de la trouver dans les dossiers de ton agence sur sa feuille de candidature.

— Oui, sûrement mais ce n'est pas ça dont je voulais te parler. Heu...

Pour la première fois de ma vie je ne trouvais plus mes mots : ç'avait été une chose facile d'envisager avec Starlock un interrogatoire de mon voisin, mais une fois en sa présence ça devenait bigrement embarrassant ; en tout cas je savais, à présent, qu'il ne m'avait pas menti en me disant qu'il travaillait pour la Mutuelle Harrison. Voir un lien entre lui et la disparition d'oncle Am simplement parce qu'il avait cité le passage de Charles Fort à Estelle me paraissait totalement absurde ; je ne savais plus comment m'en sortir.

— Qu'est-ce qui se passe, Ed ?

— Voilà, dis-je bien décidé à rejeter la responsabilité de cet entretien sur Starlock, mon patron m'a demandé de contrôler ton identité, je sais que ça peut paraître stupide mais il pense qu'il y a peut-être plus qu'une coïncidence dans... Je veux dire que le type qui a kidnappé oncle Am doit primo le connaître personnellement et secundo connaître le passage du bouquin. Or il se trouve que tu remplis les deux conditions.

— Mais pour quelle raison... je veux dire *pourquoi* est-ce que j'en voudrais à ce pauvre Am ?

— Je n'en sais rien mais nous ne voyons personne qui puisse lui en vouloir de quoi que ce soit. J'ai trouvé l'idée de Starlock complètement dingue mais tu sais ce que c'est, avec un patron ce n'est pas toujours facile de discuter. J'ai pensé que le mieux c'était de venir tout bonnement te demander par amitié de me laisser te poser quelques questions.

Il gloussa, visiblement amusé de cette tournure bizarre que prenait la conversation.

— Bon sang, quelle drôle d'approche ! J'ai dévoré des tas de romans policiers mais c'est la première fois que je vois un détective s'y prendre comme toi pour interroger un suspect. Qu'attends-tu de moi ? Que je te fournisse un alibi ?

— Principalement, oui ; ça nous aiderait si tu pouvais dire ce que tu faisais hier entre quatre et cinq heures de l'après-midi et

si tu jouais bien au poker la nuit dernière ?

— Je te fais une proposition, Ed.

— Quel genre de proposition ?

— Ça ne te coûtera pas un rond et ça ne te demandera pas plus de deux minutes. Je tiens à *t'aider*, j'aime bien ton oncle et même si je ne l'aimais pas, j'ai de l'amitié pour toi. Te donner le renseignement que tu me demandes, à quoi ça pourrait bien vous servir tandis qu'avec l'astrologie, là c'est du sérieux. Donne-moi vite la date de naissance d'Am, que je puisse lui faire son horoscope. Ce n'est pas garanti que ça nous donne un tuyau utile mais ce n'est pas exclu : si tu pouvais me préciser l'heure et la minute, ce serait encore mieux mais déjà avec l'année et le jour on peut arriver à quelque chose. Je voudrais aussi la *tienne* et celles des suspects éventuels, en dehors de moi, d'accord ? J'attends les renseignements.

— Tout de suite ?

— Pourquoi pas ? plus vite on sera fixé, mieux ça sera.

Je me levai en soupirant.

— Tu m'as dit que ça ne me coûterait pas un sou, tu oublies le prix de la communication.

C'est Jane qui me répondit, la pauvre était encore de permanence ; je demandai à parler à Dane mais ce fut le patron qui vint au bout du fil.

— Il y a du nouveau, Ed ? Je bouillais d'impatience dans mon coin.

— Rien du tout, Ben. Je voulais juste demander à Dane de chercher la date de naissance d'Am dans son dossier. Il me l'a toujours cachée, je vous expliquerai plus tard pourquoi il me la faut, ça ne rime pas à grand-chose.

— Ah, je vois ! s'écria Ben en éclatant de rire ; je me rappelle que tu m'as dit que Karl Dell était un fana d'astrologie.

— Mais oui, et il ne me dira rien tant que je ne la lui aurai pas donnée, vous pouvez me donner le renseignement ?

— J'en ai pour une minute, attends...

Ce fut Dane qui vint à l'appareil me fournir le tuyau demandé, il en profita pour me dire :

— Ed, si ton copain est un grand spécialiste j'irais bien le voir un de ces jours, il serait peut-être fichu de m'indiquer le bon

numéro à jouer, en ce moment je bois la tasse sur toute la ligne.

Parlait-il sérieusement ou non, je n'allais pas m'éterniser au téléphone ; après un au revoir rapide je rejoignis mon « suspect » au bar.

— Je vois le jour, le mois, l'année mais l'heure, tu ne l'as pas demandée.

— Enfin, Karl, tu as déjà vu qu'on mette l'heure de sa naissance sur sa lettre de candidature ?

— On devrait.

Je n'avais aucune envie de discuter d'astrologie pendant des heures.

— Ça y est, maintenant que tu as ce que tu voulais, à moi de te questionner, où étais-tu entre quatre et cinq de l'après-midi hier ?

— À la maison avec une sale migraine ; ça m'a pris vers une heure et ça a tellement empiré que j'ai laissé tomber ma tournée et que je suis rentré me mettre au lit ; au bout d'un moment je me suis endormi et au réveil je me suis senti en pleine forme. Je suis sorti faire un petit repas sur le pouce et au retour mon copain m'a appelé pour m'inviter à leur poker, et c'est à ce moment que j'ai décidé de te demander si tu voulais venir.

— Pour l'instant tenons-nous-en à la période quatre-cinq heures. Quelqu'un peut-il témoigner que tu étais bien dans ta chambre ?

— Mrs. Brady pourra te dire qu'à quatre heures j'étais dans ma chambre ; je pensais que j'avais encore un tube d'aspirine mais il était vide et je suis allé lui emprunter deux cachets. Après, je me suis reposé dans ma chambre jusqu'à huit heures, comment te le prouver ?

— Si Mrs. Brady peut le confirmer il n'y aura plus de problème. Celui qui a kidnappé oncle Am a dû être occupé à son affaire avant quatre heures et bien après, donc si tu as dit vrai pour l'endroit où tu te trouvais à quatre heures, ça te disculpe entièrement. Et le poker ?

Il me donna l'adresse et le numéro de téléphone de Peewee Blain, le copain qui l'avait appelé, et le nom et l'adresse de celui chez qui ils avaient joué, ainsi que les noms des quatre autres joueurs et l'adresse de deux d'entre eux ; pour les deux autres il

ignorait où ils étaient domiciliés. J'inscrivis le tout bien soigneusement dans mon carnet pour le cas où Starlock jugerait utile de vérifier ce qui s'était passé au moment du poker. À mon avis Mrs. Brady était le seul témoin dont il fallait que je m'occupe... à condition qu'elle se souvînt de l'heure qu'il était quand Karl était descendu lui emprunter les cachets. Je demandai à Karl quelques renseignements supplémentaires, notamment depuis combien de temps il travaillait pour sa compagnie d'assurances, au cas où Starlock voudrait en savoir davantage. À mes yeux Karl Dell était au-dessus de tout soupçon. Il refusa la nouvelle consommation que je lui proposai, je n'en avais plus envie non plus. L'heure avançait et il fallait qu'il reprît sa tournée qui devait l'emmener dans le voisinage de Halsted Street.

— Si tu es chez toi ce soir j'aimerais te voir pour l'horoscope. Dès que tu rentres, frappe à ma porte ; même si j'ai déjà éteint, ça ne fait rien, me dit-il en me quittant. Je dînerai en chemin et je serai dans ma chambre à partir de six heures. Il me faudra environ deux heures de travail pour faire l'horoscope de ton oncle. Maintenant je file.

Il s'en alla à grandes enjambées du côté de Randolph Street attraper son bus. Moi, je me rendis en sens contraire à la banque retirer de l'argent. Mes fonds étaient au plus bas et je voulais m'approvisionner pour parer aux événements sans que ça retombe sur Starlock. Il dépensait déjà beaucoup pour retrouver mon oncle et je pensais que je devais prendre ma part de ces dépenses supplémentaires de l'agence. Il se chargerait des frais pour les autres détectives mais je réglerais les miens ; je retirai donc deux cents dollars, le maximum de ce que je pouvais sans descendre au-dessous du minimum requis. Si jamais il m'en fallait davantage, je vendrais quelques obligations, ça tombait bien que nous ayons un compte commun, Am et moi. C'est lui qui en avait eu l'idée et c'était surtout destiné à faciliter nos efforts d'économies en vue de notre future association. « Tu comprends, petit, m'avait-il confié, si j'ai un compte séparé l'argent me filera entre les doigts. Mais si je me rends compte que la moitié de ce que je

perdrai au zanzi⁴, ce sera de l'argent à toi, je n'aurai plus le cœur à jouer gros. »

Pour moi ça fonctionnait dans le même sens et nous pûmes constater, chacun, que nous dépensions moins en mettant ainsi notre argent en commun. Nous avions convenu de nous partager à égalité les fonds si jamais nos chemins venaient à se séparer ; ce qui était très généreux de la part d'oncle Am, car il gagnait plus que moi à l'agence, étant un homme d'expérience alors que j'étais toujours un novice dans le métier. Au point de vue dépense nous étions à égalité.

Je rentrai en taxi et avant d'aller frapper chez Mrs. Brady je montai voir si l'oncle n'était pas rentré ; je me doutais que non mais je tenais à le constater *de visu*. Mrs. Brady vint m'ouvrir en robe de chambre, la mine ensommeillée.

— Oh ! Mrs. Brady, j'espère que ce n'est pas moi qui vous ai réveillée.

— Ça ne fait rien, Ed, il est déjà neuf heures et demie, voilà une heure que je devrais être debout. Toujours rien de votre oncle ?

— Hélas... Je voulais vous demander à quelle heure Karl est rentré hier après-midi, vous en souvenez-vous ?

— Expliquez-moi quelque chose, Ed. Hier soir, vous guettiez le retour de Karl Dell, pourquoi ? Vous le soupçonnez d'avoir trempé dans la disparition de votre oncle ?

— Non, mais j'essaie de ne plus avoir le moindre doute sur la question. Vous rappelez-vous l'heure à laquelle il est rentré ?

— Non, pas exactement. Par contre, je me rappelle l'heure où il est venu me demander des cachets d'aspirine. Il était quatre heures.

— Vous en êtes absolument sûre ?

— Absolument. Il y a deux feuilletons que j'écoute à la radio, un à trois heures et demie et l'autre à quatre heures et Karl est venu entre les deux, juste au moment du bulletin publicitaire ; je me rappelle que j'ai couru lui chercher ses cachets pour ne pas manquer le début du second et je ne l'ai pas loupé.

— Dans ce cas, je peux répondre avec certitude à votre

⁴ Zanzi : jeu de dés.

question sur la culpabilité de Karl dans le kidnapping de mon oncle. On ne peut plus le suspecter. Le type qui l'a enlevé ne pouvait absolument pas être ici à quatre heures, il fallait qu'il fût ou bien à la porte de l'immeuble de l'agence ou à celle du *Gresham* ou entre les deux ; et la dernière hypothèse me paraît peu vraisemblable car il ne pouvait être tout à fait sûr du chemin qu'emprunterait mon oncle.

— Ça me rassure, Ed, je vous ai avoué que je n'ai pas une sympathie folle pour Karl mais je n'aimerais pas avoir un gangster sous mon toit.

Quand je pénétrai dans le bureau, je trouvai mon patron, la mine sombre, les mains crispées derrière la nuque. Je m'assis en face de lui.

Toujours rien d'intéressant ? me demanda-t-il.

— Rien. Dell n'est sûrement pas dans le coup ; il a un alibi solide. À quatre heures, il est descendu demander de l'aspirine à Mrs. Brady, notre logeuse.

— Parfait, Ed. À moins que nous n'imaginions une complicité entre lui et cette brave dame, nous pouvons être tranquilles de ce côté. Il est sûr qu'on ne peut pas la suspecter ?

— Absolument sûr.

— Je te fais confiance. Question poker, je ne pense pas que nous récoltions quoi que ce soit de ce côté. Il ne t'aurait pas donné les adresses et les numéros de téléphone si tout n'était pas normal. Donc, plus de Karl sur la liste noire. Bassett est passé.

— Oui, nous nous sommes croisés tout à l'heure. Je n'ai pas pu rester à cause de mon rendez-vous avec Karl mais vous n'aviez pas besoin de moi pour le mettre au courant.

Starlock fit non de la tête, les mains toujours croisées derrière la nuque. L'air pensif, il ajouta :

— Notre conversation m'a même fait penser à un petit quelque chose qui m'était sorti de la tête. Un début de piste...

Il s'interrompit, me laissant sur le gril.

— Et alors, Ben ?

— Voilà : Bassett a des tuyaux sur ce Richard Bergman, le type du 418 ; il a des accointances avec le racket des loteries clandestines. Tu es calé sur la question, Ed ? Il t'est déjà arrivé

de jouer ?

— Quelquefois, pour de toutes petites sommes, je sais bien qu'on a fort peu de chances de gagner mais c'est le suspense qui est diablement excitant.

— Presque tous les gens vous disent qu'ils ne parient que de toutes petites sommes et pourtant il y en a des masses qui y jouent un fric fou. De nos jours, c'est des billions de dollars qui se trouvent en jeu. Il y a même des types qui gagnent leur vie en vendant les feuilles de chou qui indiquent quels nombres il faut jouer.

— Oui, je sais, mais quelle piste ça nous donne ? Bergman est là-dedans et après ?

— C'est vaguement en rapport avec un incident qui est survenu ces derniers jours. Tu as entendu parler d'Augie Grane ?

— Le patron de la boîte de nuit de South State Street ?

— Oui, mais la boîte est plus ou moins une façade. Je veux dire qu'il ne tire de là qu'une infime partie de ses revenus. Il est actuellement à la tête d'une des cinq ou six grandes loteries clandestines à Chicago. Son adjoint s'appelle Toby Dagon, un dur de dur. Lundi, Augie Grane et Toby Dagon sont venus me proposer une affaire. À première vue je n'y ai rien trouvé à redire, j'étais prêt à accepter et à lancer Am dessus – ils me demandaient le meilleur de mes hommes et c'est Am –, je l'ai fait venir pour qu'il assiste à la conversation. Ensuite, réflexion faite, je me suis dit qu'il valait mieux refuser, ils n'ont pas apprécié.

— Mais Am n'est pas intervenu pour vous faire refuser l'affaire ?

— Pas du tout ; en fait il a à peine ouvert la bouche. Je voulais simplement qu'il assistât à la conversation pour être fin prêt le moment venu.

» Je sais qu'ils ont vu d'un mauvais œil mon revirement, mais je ne vois pas pourquoi ils s'en seraient pris à Am puisque j'étais le seul responsable. J'aurais dû du premier coup flairer que ce n'était pas le genre de boulot que j'accepte ; il aurait bien mieux valu refuser avant qu'ils soient entrés dans les détails.

— De quoi s'agissait-il ?

— Il se trouve que quelqu'un a filouté leur système mais ils ne savent pas exactement comment. Augie Grane a expliqué que le pourcentage de gagnants avait été plus élevé que d'habitude ; que ce n'est pas grave au point de bousiller l'affaire ou même de leur faire perdre de l'argent, mais simplement ils font moins de bénéfices que prévu. Ils se demandent si on n'a pas soudoyé un de leurs types, s'il n'y a pas une bande qui les truande d'une façon ou d'une autre. C'est justement ce qu'ils voudraient savoir et ce pour quoi ils me demandaient de mettre un ou deux de nos gars là-dessus et surtout de faire filer leurs revendeurs de billets.

— C'est bizarre qu'ils n'en chargent pas leurs propres bonshommes...

— Non, ils m'ont dit qu'à leur idée une agence de détectives saurait mieux s'en tirer. Ils ont même convenu que nous étions plus dignes de confiance que leurs types à eux. Ce n'est pas moi qui aurais pu dire le contraire.

» À notre point de vue, il ne s'agissait pas de quelque chose de malhonnête, une simple petite entorse à la légalité mais pas pire que ce que fait la police en ce domaine ; ils offraient de nous payer au tarif normal même si nous ne trouvions pas et, en plus, nous recevrions un sérieux bonus au cas où nous mettrions le doigt sur le pot aux roses. Tout d'abord, comme je te l'ai déjà dit, j'ai été tenté et c'est seulement au cours de la conversation que j'ai réalisé où ça pouvait nous mener.

— Vous vous êtes rendu compte qu'au fond vous leur auriez tiré les marrons du feu : une fois qu'ils seraient fixés sur le ou les coupables, ils se chargerait eux-mêmes de la sanction, ça vous rabaisait au rôle d'indicateur.

— Hé oui ! Ed, tu es bien plus malin que moi : en deux temps trois mouvements tu as pigé alors que moi il m'a fallu un bon moment ; pendant ce temps ils ont pu croire que j'acceptais – quoique je ne leur aie pas dit vraiment oui –, je ne vois tout de même pas clairement en quoi cette histoire a pu se retourner contre Am. À moins que...

— À moins que ?

— À moins qu'ils ne l'aient contacté séparément pour le persuader de s'en occuper mais je doute fort qu'il ait marché

dans la combine.

— Bien sûr que non. Si votre hypothèse est la bonne, il a refusé tout sec ; jamais il n'accepterait un job derrière votre dos, même un job parfaitement honnête.

— C'est ce que j'ai expliqué à Bassett et il a renchéri, on n'a jamais vu dans tout Chicago un type plus loyal que ton oncle. J'ai pensé à cette histoire uniquement quand il m'a demandé, à cause de Bergman, si nous n'avions jamais eu affaire à ces organisations des loteries clandestines. Il sait en effet que Bergman travaille là-dedans.

— Si, Emil m'a appelé pour dire qu'il était encore dans sa chambre. Emil y est entré avec un passe-partout en faisant semblant d'être ivre et de s'être trompé de chambre. Il était encore au lit. Maintenant Emil fait le guet dans un coin du hall ; dès qu'il le verra descendre, il le désignera à Joe qui pourra le filer. Emil nous appellera à ce moment-là.

— Loteries clandestines ou pas, je ne crois pas que ce gars ait quelque chose à voir avec notre problème. S'il ne faisait qu'un avec celui qui vous a téléphoné, ce serait le dernier des imbéciles de vous donner un faux nom et un numéro de chambre exact, surtout s'il n'y avait aucune chance qu'Am allât le demander à la réception.

— Mais oui, Ed, fit Starlock la mine de plus en plus lugubre, à mon avis il n'y a qu'une chance sur mille pour qu'il soit le coupable et si j'avais la moindre piste, je me garderais bien de lui mettre deux de mes gars aux trousses.

— Et Bassett, qu'est-ce qu'il compte faire ?

— Il va chercher du côté d'Augie Grane et de Toby Dagon, enquêter un peu plus sur Bergman et s'occuper de la mise en route de l'enquête policière, les trucs de routine. Il tient à te parler et comme je ne savais pas quand tu serais là, il doit rappeler régulièrement jusqu'à ce qu'il t'ait au bout du fil.

— Et moi dans tout ça ?

— Mon pauvre garçon, dit-il en hochant tristement la tête, je donnerais bigrement cher pour savoir dans quelle direction t'expédier...

CHAPITRE VII

Il bondit de son fauteuil et alla se planter devant la fenêtre d'où il me dit sans tourner la tête vers moi :

— C'est atroce aussi pour moi, Ed ; me voilà avec six détectives à ma disposition (en comptant toi et moi), des gens sûrs qui connaissent leur métier. J'en ai lancé trois à peu près certainement dans un cul-de-sac, dont deux aux trousses d'un gars sans doute innocent comme l'agneau qui vient de naître ; un qui doit consulter des journaux à la recherche d'éventuelles disparitions d'Ambrose et enfin toi pour interroger le seul type qu'on pouvait suspecter et qui est finalement tout à fait hors de cause. J'ai l'impression d'être dans une auto dont le moteur s'emballe à mort mais qui n'avance pas parce que ses roues sont totalement bloquées. Il y a de quoi vous rendre dingue.

— Je ressens exactement la même chose, ma cervelle tourne en rond sans accoucher d'aucune idée valable.

— Conclusion : il n'y a pour toi qu'une chose à faire, la nuit dernière tu as à peine fermé l'œil ?

— Deux petites heures.

— Eh bien, suis mon conseil, va dormir. On ne sait jamais ; d'un moment à l'autre quelque chose va se déclencher, l'occasion attendue de foncer et il faudra peut-être passer quarante-huit heures d'affilée sur le pied de guerre, tandis qu'à présent il n'y a rien de *mieux* à faire que de recharger ses accus ; force-toi à dormir par n'importe quel moyen. Si j'avais le cœur à plaisanter, je te proposerais de te flanquer un bon coup de trique sur le crâne pour te faciliter les choses.

J'avais autant envie de dormir que d'aller me faire pendre mais son conseil était la sagesse même.

— Il y a un lit de camp dans la pièce du fond, je l'ai fait

installer pendant que tu étais allé voir Karl Dell. Je ne pensais pas que ce serait toi qui l'utiliserais tout de suite mais ça vaudrait mieux que de perdre du temps à retourner chez toi.

— O.K.

— Voilà à quoi j'avais pensé en mettant ce lit : nous allons nous répartir les vingt-quatre heures de garde. Il faut tout le temps quelqu'un qui puisse répondre au téléphone et quelqu'un, toi ou moi, dans la pièce du fond, prêt à parer à toute éventualité ; par exemple, si tu réussis à dormir pendant cette journée, tu pourras prendre la permanence de nuit après et ainsi de suite.

Un instant plus tard je m'allongeai sur le lit de camp en bras de chemise et chaussettes. Soudain une inspiration me fit jaillir hors de ma retraite et j'entrai en trombe dans le bureau où je trouvai mon patron dans la même posture méditative que tout à l'heure, les mains croisées derrière la nuque.

— Je viens d'avoir une idée, m'écriai-je. Supposons que... (ma voix s'étrangla, j'avalai péniblement ma salive et repris), supposons qu'oncle Am ait été tué hier dans la nuit, ils auraient pu jeter son corps en dehors de Chicago, peut-être à quelques kilomètres mais ça pourrait être dans les journaux du matin, j'ai envie de descendre les acheter et de regarder si je trouve quelque chose de signalé dans les localités voisines.

— C'est du ressort de la police, ces opérations de routine dont je te parlais tout à l'heure. Bassett s'en charge ; à la police ils n'ont pas besoin de consulter les journaux, ils ont les nouvelles qui leur sont directement retransmises par télétype. Ce serait du temps perdu.

Convaincu que le bon sens parlait par sa bouche, je n'insistai pas et me recouchai en essayant de ne pas faire carburer ma cervelle mais cet effort suffisait à me tenir éveillé, j'y renonçai et la tension s'apaisa, me permettant enfin de perdre conscience.

Je me réveillai vers deux heures, l'estomac dans les talons ; je n'avais rien avalé depuis le petit déjeuner fort léger – un simple beignet – que j'avais pris avant huit heures en compagnie de mon patron. J'allai le rejoindre dans son bureau.

— Alors, Ed, te sens-tu dispos après ce bon petit somme ?

— Reposé mais affamé. Rien de neuf ?

— Rien de constructif. Bassett a appelé. Pour le moment il s'occupe surtout de mettre de l'huile dans les rouages au commissariat central, de persuader le Service des recherches dans l'intérêt des familles de se pencher sérieusement sur la question, des choses de cet acabit qui ne vont pas bien loin. Ah ! il a vu aussi Toby Dagon. Augie Grane était, paraît-il, inaccessible, apparemment il fait la grasse matinée.

— Il n'a rien su de Toby ?

— Il a un alibi... enfin si on l'en croit, mais Bassett n'a pas encore eu le temps de vérifier. Il pense que c'est du solide, que ça n'a pas été inventé pour les besoins de la cause. Il a dans l'idée que nous ne trouverons rien de suspect du côté de ces deux-là.

— Et toujours rien au sujet de Richard Bergman ?

— Si, Emil m'a fait son rapport : quand il a quitté le *Gresham* à midi, Emil l'a désigné à Joe qui l'a pris en filature. Nous n'aurons rien de Joe à moins qu'il ne perde sa trace ou que Bergman ne rentre à l'hôtel.

— Vous croyez qu'il y retournera ? Il n'a pas réglé sa note ?

— Non. Après son départ, Emil a jeté un œil dans sa chambre, il n'a rien trouvé d'intéressant. S'il a des papiers il les a gardés sur lui. Il n'a laissé que des vêtements dans un grand sac de voyage. Emil n'a récolté aucun renseignement à l'hôtel, en tout cas rien de plus que ce qu'Everest m'avait confié. Il est allé ensuite au commissariat central voir les autres.

— Décidément, on est bredouille sur toute la ligne. Je ne vois pas d'ailleurs ce que Richard viendrait faire là-dedans.

— Je pense comme toi, déclara Starlock, l'œil éteint. Bon sang, quand aurons-nous le plus petit *indice* qui puisse nous mettre en branle, c'est désespérant. J'allais oublier, Ed, ton amie est passée, Estelle Beck.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Elle aurait aimé pouvoir se rendre utile. Elle a plaqué son job hier et elle voulait savoir si je n'avais pas une idée pour elle.

— Ah !... On pourrait peut-être essayer... Je veux dire que, même dans l'hypothèse où on est presque sûr de ne rien trouver chez Augie et compagnie, ce ne serait pas si bête qu'elle tente d'entrer comme serveuse dans une de ses boîtes de nuit. On n'a

rien à y perdre... et des tuyaux inédits, ce n'est jamais à dédaigner.

— Les grands esprits se rencontrent, j'ai eu la même idée.

— Elle est allée se proposer ?

— Non, c'est trop tôt, il faut attendre le début de la soirée quand ils ouvrent, haussant les épaules il conclut : Je pense qu'elle se cassera le nez, mais au point où nous en sommes on ne peut rien négliger ; elle a un physique qui peut leur taper dans l'œil et puisqu'elle n'a rien d'autre en ce moment, ça lui rendrait service aussi à elle.

— Bassett n'a pas dit quand je pourrai le voir ?

— Il doit rappeler. Si tu es là je te le passerai ; sans ça, je prendrai rendez-vous à ta place.

— Qu'est-ce que j'irais faire dehors ?

— Quelle question ! Te sustenter, mon garçon ; si je ne me trompe pas, tu n'as pas encore déjeuné et il est deux heures passées.

Je dus convenir que j'avais une faim de loup. À mon retour du petit restaurant le plus proche, un télégraphiste sortait de chez nous.

— C'est de Cleveland, me dit Starlock, et je vins lire par-dessus son épaule.

« Individu en question habite la ville. Voyage la plupart du temps. Entretient rapports avec loteries clandestines. Supposé être agent de liaison entre les grands syndicats. Casier judiciaire : fraudes dans maisons de jeu, plusieurs inculpations remontant à dix ou quinze ans. Deux condamnations à peines pécuniaires, pas de prison. Pas d'arrestation depuis dix ans. Train de vie correspondant à revenu annuel dix à vingt mille dollars. Si demandez enquête plus approfondie, indiquer sous quel angle. Carson. »

— Qu'est-ce qu'on fait, Ed ? me demanda Starlock, on leur demande de continuer leurs recherches, mais de quel côté ?

— Je ne sais pas. Même si Bergman a son rôle dans la disparition d'oncle Am, je ne vois pas ce qu'on peut trouver de plus sur lui à Cleveland.

— Moi non plus mais ça m'intéresserait de savoir ce que Carson entend par « agent de liaison ». Je vais l'appeler, il nous

en dira plus par téléphone que dans une dépêche. Maude ?

Je tournai la tête et aperçus une nouvelle jeune personne à la place de Jane.

— Maude, voici Ed Hunter. Ed, je te présente Maude Devers. Maude, voulez-vous avoir l'amabilité d'appeler l'agence Carson à Cleveland, Ohio. Demandez à parler à Claude Carson en personne.

Pendant qu'elle s'affairait au téléphone, Starlock me prévint que Bassett avait appelé en mon absence.

— Il m'a expliqué qu'il serait plongé tout l'après-midi dans sa paperasserie et qu'il aurait aimé te rencontrer ce soir. J'ai fixé un rendez-vous pour dîner, six heures dans le hall du *Blackstone*. Offre-lui deux bons apéritifs et un excellent dîner au compte de l'agence.

— D'accord.

— Vous avez Cleveland, Mr. Starlock, annonça Maude.

— Ed, décroche l'autre appareil et écoute la conversation, ça m'évitera d'avoir à te la retransmettre. Allô, Claude ? Merci pour le télégramme. Ça nous suffit comme informations mais vous pouvez peut-être me préciser un détail ou deux. Que signifie « agent de liaison » ? C'est un nouveau job ou quoi ?

— D'après ce que j'ai entendu dire, c'est un rôle qu'il s'est trouvé tout seul. Il ne travaille pas au compte d'une des grandes organisations mais il loue ses services au plus offrant ; mon informateur dit qu'il se fait dans les cinquante par mois avec chacun des gros pontes qui sont sur sa liste, un peu moins avec les petits ; il a pour fonction de les empêcher de marcher sur leurs plates-bandes respectives.

— Comment s'y prend-il, il a des tueurs à sa disposition ?

— Pas du tout, il use de persuasion ; si l'un essaie de filouter le concurrent ou s'il propose de plus gros rapports, Bergman l'en dissuade et ce qu'il dit a du poids, pas à cause d'éventuelles dispositions qu'il pourrait prendre de lui-même mais parce qu'il a tout le... euh...

— Tout le sang, intervint mon patron.

— Toute l'industrie derrière lui. Tout le monde s'alignerait contre le type qui dévierait de la ligne prévue. Disons qu'il s'agit d'une pression économique, plus efficace à long terme que des

tueurs.

— Expliquez-vous, Claude, supposez que je sois un gars pas très futé ; je crois vous comprendre mais soyons clairs. Admettons que je dirige une loterie ici à Chicago et que je me risque à offrir de plus grosses sommes aux heureux gagnants, que m'arriverait-il si je reste sourd aux arguments de l'intermédiaire et que je l'envoie dinguer ?

— Vous payez des gars pour vous protéger, naturellement ; les autres à Chicago en font autant et à eux tous ça fait plus de fric et ça pèse plus lourd ; ils font pression grâce à tout cet argent et vous tout seul vous ne faites pas le poids. Vos revendeurs de billets se font pincer plus souvent, vous commencez à perdre des sommes plus ou moins importantes. Et s'il vous reste un grain de bon sens vous faites machine arrière.

— Je vois, je vois. Notre gars m'a l'air rudement astucieux.

— Et comment ! Assez astucieux pour ne pas s'aventurer trop loin.

— Comme agent de liaison, je dirais plutôt comme spécialiste des relations publiques ou des relations inter-industries, il m'a l'air doué ! Vous ne pensez pas qu'il irait jusqu'à faire un coup... dur ?

— Fichtre non ! Ce serait scier la branche sur laquelle il est perché ; il est justement à cette place pour empêcher que les choses tournent mal. Ces types des loteries sont des agneaux à côté des bootleggers du temps jadis. Sûrement, s'il y avait eu un type comme lui autrefois pour négocier entre eux, il y aurait eu bien des vies sauvées.

— Moi, j'ai l'impression que ses revenus doivent dépasser le chiffre que vous m'avez indiqué.

— Je le pense aussi. C'est lui qui a fourni le renseignement. Il se fait peut-être dans les cinquante ou cent mille en ayant la sagesse de ne pas en jeter plein la vue. S'il donnait des signes trop évidents de richesse, ses clients pourraient peut-être flairer la fraude. Il doit être au-dessus de tout soupçon... et éviter avant tout les procédés violents, même accessoirement. Je vous le répète : s'il perd le contrôle, il tue la poule aux œufs d'or. Il a intérêt à faire régner la paix.

Bon, maintenant grâce à vous, Claude, les choses sont

claires. J'attends votre note mais n'y allez pas trop fort, je ne travaille pas pour un client, cette fois c'est aux frais de la maison.

Après avoir raccroché, Ben me lança un regard éploré.

— Ça te dit quelque chose, Ed ?

— Encore moins qu'avant, je ne vois pas quel motif il aurait eu de mettre la main sur oncle Am et au cas très improbable où il l'aurait fait, pourquoi diable aurait-il été vous donner son vrai numéro de chambre ? Je crois que nous pouvons en toute tranquillité le rayer de la liste des suspects – quand je dis la liste, c'est risible, c'est une page blanche pour le moment –, il faudrait que Joe Streator et Emil Krazka nous apportent de vrais indices pour qu'on le remette en cause.

— Mon pauvre Ed, comme tu le dis, nous n'avons aucun suspect sur notre liste, peut-être Grane et Dagon et encore... qu'est-ce qu'on peut retenir contre eux sauf qu'ils ont *rencontré* Am dans mon bureau ? J'ajoute qu'il est resté bouche cousue pendant toute la séance, c'est moi qui ai tenu le crachoir. Il reste l'hypothèse qu'ils aient abordé Am derrière mon dos.

— Si oui, je suis convaincu qu'il les aura envoyé promener et ce ne serait pas un motif suffisant pour le kidnapper.

— Gardons tout de même à l'esprit cette possibilité. Quant à ce que nous venons d'apprendre sur Bergman, réfléchis-y, je voudrais voir si tu as la même idée que moi.

Au bout de quelques minutes de réflexion je lançai :

— Il est sûr et certain qu'Augie et Toby connaissent Bergman. Admettons qu'ils aient un motif pour s'en prendre à mon oncle, ils auraient pu vouloir aussi pour une raison ou une autre se venger de Bergman en le mouillant, c'est-à-dire en indiquant son numéro de chambre au *Gresham* ; je sais que mon hypothèse pèche à la base...

— Comment ça ?

— Parce qu'ils se mouillent eux-mêmes par la même occasion : en donnant Bergman, ils font remonter les soupçons jusqu'aux loteries et à leur rencontre avec oncle Am. Si Bergman est innocent et eux coupables, ils prennent un risque encore plus grand.

Starlock laissa échapper un petit rire sans gaieté.

— Cela signifie, mon pauvre ami, que nous nous creusons la cervelle pour relier des faits et des personnes qui n'ont rien à faire dans notre recherche, mais comme nous n'avons rien à nous mettre sous la dent, nous persistons avec une obstination méritoire.

— Et si j'allais fourrer mon nez dans les affaires de Grane et Dagon ?

— Il faut d'abord en parler à Bassett. Ce soir, si tu as envie d'aller faire le tour des boîtes de nuit, pourquoi pas, si rien de plus sérieux ne se présente.

— Et pour le moment vous n'avez aucun travail à me donner ?

— Rien de rien, Ed, mais comme je ne veux pas te voir devenir dingue, prends donc les fiches des enquêtes dont Am s'est occupé récemment. J'ai déjà jeté un coup d'œil dessus sans rien trouver d'intéressant mais tu peux toujours passer après moi. Installe-toi dans la pièce du fond, comme ça tu ne seras pas dans mes jambes. À propos, tu ne t'es pas déshabillé de toute la journée et de toute la nuit ?

— Oui, je suis plutôt fripé, pourquoi ?

— Pars d'ici vers quatre heures pour avoir le temps de rentrer te changer avant ton rendez-vous avec Bassett. Pour dîner au *Blackstone* et si tu vas dans des boîtes de nuit ensuite, il faut que tu sois un peu élégant.

— Bon sang ! S'il faut que je me mette sur mon trente et un... Ma nouvelle robe du soir en crêpe de Chine fera-t-elle l'affaire ?

— Allez ouste, file !

Je me plongeai jusqu'à quatre heures dans les fiches sans rien trouver d'intéressant. Je rapportai le tout à Starlock qui avait encore son air de Bouddha méditatif.

— Vous avez eu d'autres coups de fil ? demandai-je avant de m'éclipser comme j'en avais reçu l'ordre.

— Non. Emil est venu me faire son rapport. Un ami flic lui a donné des renseignements sur Bergman qui concordent avec ceux de Carson, en moins abondants.

— On aurait pu économiser et se passer de Carson.

— Je ne suis pas de ton avis ; il vaut toujours mieux disposer de deux sources de renseignements.

Voici le programme des activités pour la nuit : Emil rentre chez lui et doit être de retour ici à neuf heures. Il dormira dans la pièce du fond pour être prêt à tout moment. Jane a pu dormir toute la journée et je compte sur elle dès neuf heures, elle répondra au téléphone.

— Vous êtes sûr qu'Emil pourra dormir s'il sent la douce présence de notre Jane nationale ?

— Je me fiche de ce qui peut se passer entre eux du moment que ça les tient éveillés. Quant à mon emploi du temps personnel, le voici : je les attends ici jusqu'à neuf heures, ensuite je file chez moi, me déshabille illico presto, m'offre un bon bain et dors à côté du téléphone pour pouvoir décrocher dans la seconde qui suit la sonnerie.

— Et moi, quel est mon rôle ?

— Fais à ton idée ; si la conversation avec Bassett ne te suggère rien de nouveau, rentre chez toi et vois ce que Karl Dell a sorti comme horoscope pour ton pauvre oncle. Dans le pétrin où nous sommes, nous ne pouvons nous offrir le luxe de tourner en ridicule son dada. Qui sait ? L'horoscope nous fera peut-être démarrer sur les chapeaux de roues.

— D'accord, et ensuite j'irai faire la tournée des boîtes. Vous ne voyez rien d'autre à me dire ?

— Si, décampe et plus vite que ça !

Je rentrai me baigner, me raser, enfiler un complet presque neuf, tout ceci en moins de deux, si bien que je fus prêt à cinq heures ; je grimpai en vitesse jusqu'au second avec l'espoir de voir Estelle ; hélas, elle n'était pas dans sa chambre. J'avais une envie folle de bavarder, je frappai à la porte de Karl Dell, puis à celle de Chester Hamlin sans plus de succès ; mais au moment où je descendais les dernières marches, Karl Dell entrait dans le vestibule. Il me cria :

— Alors Ed, quoi de neuf ?

Je hochai la tête tristement. Pour me remonter il déclara :

— Tu vas voir, je suis presque certain de pouvoir t'aider, mais je n'ai pas encore eu le temps de m'y mettre. Je me suis dépêché de dîner exprès pour me mettre vite au travail sur son horoscope, ça ne va pas traîner. Tu restes dans les parages.

— Pas longtemps, j'ai rendez-vous.

Pendant ce temps nous étions montés dans sa chambre. Il débarrassa sa table et tout ce qui l'encombrait et prit sur l'étagère ses bouquins d'astrologie.

— Tiens, Ed, que je te dise avant de commencer : à midi, en regardant une éphéméride de poche que je trimballe toujours dans mon attaché-case, j'ai découvert que ton oncle a un train, un grand train.

— Ah, fis-je sans savoir ce que ça voulait dire, et c'est bon ?

— Fantastique, je suis sûr et certain qu'il se porte comme un charme. Les gens qui ont un grand train, il ne leur arrive jamais de coup vraiment dur.

— Bref, ils sont immortels ?

— Tu recommences à faire ta tête de bois, tant pis, j'ai l'habitude. Assieds-toi et lis pendant que je m'y mets sérieusement.

Je n'avais pas la moindre envie de lire et je m'éclipsai pour aller me balader à pas lents dans le Loop, ce qui me permit d'arriver au *Blackstone* avec dix petites minutes d'avance. Bassett arriva également en avance, une minute ou deux après moi. Il jurait un peu dans le décor du *Blackstone*, non qu'il eût l'air d'un flic, je dirais plutôt qu'il ressemblait à un caissier un peu minable ou à un buraliste. Taille moyenne, aussi freluquet que moi, cheveux d'un roux pâle, taches de rousseur également pâles, regard las, prunelles d'une couleur indéfinissable derrière des lunettes à monture d'écaille. Le regard d'un type qui n'a pas dormi depuis un bon bout de temps, mais je lui ai toujours vu ce regard en toutes circonstances.

— Rien de nouveau, Ed, me dit-il tout de suite, sachant que ce serait ma première question. Nous allons dîner maintenant ou prenons-nous un verre ?

— Allons d'abord au bar, c'est prévu par les autorités, tout est au compte de l'agence, ne nous privons de rien.

J'aimais mieux le lui dire tout de suite sinon il aurait ergoté sans fin pour l'addition, de peur que ce soit moi qui paye.

En entrant nous aperçûmes Estelle perchée sur un tabouret, un verre à pied en main. Je m'apprêtai à aller lui dire bonjour quand elle me vit dans la glace et me fit un tout petit signe avant de se tourner vers un homme assis à côté d'elle. Je fis comme si

de rien n'était et escortai mon compagnon jusqu'à l'autre extrémité du bar. J'entendis Bassett dire « Salut, Augie ! » en passant à côté du cavalier d'Estelle. Heureusement, il ne s'arrêta pas pour lui parler.

CHAPITRE VIII

Je préférais que nous nous installions un peu à l'écart pour pouvoir parler tranquillement.

— Vous avez vu Augie Grane, Ed ? Ben m'a dit que vous vous demandez s'il n'est pas pour quelque chose dans la disparition de votre oncle. Voulez-vous que je vous le présente ?

— Pas maintenant.

— À mon avis je ne crois pas qu'il y ait lieu de le suspecter. En tout cas il s'est choisi une bien jolie poupée. Il faut avoir du fric pour s'offrir une fille aussi chouette.

Je ne savais plus si j'avais envie de rire aux éclats ou de m'exclamer d'un air mélancolique :

« Gare ! Vous êtes en train de parler de celle que j'aime » mais ce n'était pas si comique que ça d'une certaine façon, même si je n'étais pas sûr d'aimer vraiment Estelle. Je me contentai de dire :

— Je la connais, c'est Estelle Beck, c'est la raison pour laquelle je ne veux pas parler maintenant à Augie.

Mon interlocuteur siffla doucement.

— Ah ! la fille dont m'a parlé Starlock, celle qui loge avec vous et Am ?

— Pas dans la même chambre, ce serait un cas de polyandrie, c'est comme ça que ça s'appelle quand une fille a plusieurs maris ?

— Allons, Ed, je voulais dire dans la même maison.

À vrai dire je ne prêtai pas grande attention à notre dialogue car j'étais en train de me demander si c'était une pure coïncidence, cette rencontre avec Augie et Estelle, ou si Estelle avait appris de Starlock mon rendez-vous au *Blackstone* avec Bassett et y était venue exprès pour que je la voie en compagnie

d'Augie. Il faudrait en parler à Ben, par simple curiosité.

Le barman vint nous demander ce que nous désirions ; comme Bassett commanda un cognac, j'en fis autant. Quand nous fûmes à nouveau seuls devant nos verres pleins, je dis à mon compagnon :

— Bien choisi, Frank, ça se boit vite et comme ça nous pourrons aller nous mettre à table.

— Mais, Ed, vous aviez dit qu'on pourrait s'offrir une seconde tournée, on n'a pas besoin de se bousculer.

— On prendra quelque chose ailleurs, je préfère que nous ne dînions pas ici ; Stelle et Augie ont sans doute l'intention d'aller dans la salle à manger en quittant le bar, je ne veux pas risquer de les rencontrer.

— Mais pourquoi, je ne comprends pas ce que vous vous êtes mis dans la tête à propos d'Augie, qu'est-ce que ça fait qu'il vous voie ou non ? Vous n'avez pas besoin de vous parler, la fille et vous, si elle profite de ce repas pour le cuisiner.

— Je ne veux surtout pas qu'il fasse le rapprochement entre nous, ça pourrait avoir des conséquences dangereuses pour Estelle. Qui sait, c'est peut-être elle qui lui a suggéré de venir prendre un verre au *Blackstone* et s'il vous voit ici, sachant que vous êtes chargé des recherches concernant l'oncle Am...

— Oui, mais...

— Il peut se dire qu'elle l'a amené ici parce que vous, vous y seriez. De plus s'il me remarque dînant avec vous — pour l'instant il me semble qu'il n'y a pas fait attention — ça peut par la suite lui donner des soupçons...

— Bien, bien, il n'y a qu'à aller dans un petit bistrot, pas question de jeûner, j'ai l'estomac dans les talons, on va s'offrir un bon dîner. On aurait mieux fait d'aller tout de suite dans la salle à manger sans s'arrêter au bar, ça nous aurait évité de fâcheuses rencontres.

Sur ce, il vida son cognac d'un trait.

— En fait de petit bistrot, Frank, je connais un restaurant où l'on mange de la cuisine française, tout près d'ici, et où on aura plus de choix que dans cet hôtel ; on y trouve tous les alcools possibles. Je n'y suis jamais allé, mais oncle Am y a été invité un jour par un client et il m'en a dit monts et merveilles.

— J'adore le filet mignon, vous croyez qu'ils m'en serviront ?

— Bien sûr et avec une sauce à la crème, je ne vous dis que ça ; sortons d'ici mais séparément. Grane ne nous a pas vus ensemble à l'entrée car j'étais passé devant vous quand vous l'avez salué. Quittez le bar le premier, je vous rejoindrai dans le hall au bout de quelques minutes. Ne vous arrêtez pas pour lui parler, à moins qu'il ne vous adresse la parole spontanément.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le compagnon d'Estelle ne tourna même pas la tête. Le temps d'empocher ma monnaie et je sortis à mon tour, non sans avoir jeté un regard dans le miroir pour avoir une petite idée du physique de Grane. Très différent de ce que j'avais imaginé, il était un peu enveloppé sans être vraiment gras, les cheveux légèrement clairsemés sans être vraiment chauve, dans les quarante ans comme oncle Am, avec le même type de visage rond et jovial. Plutôt sympathique, pas du tout le genre gangster ou patron de boîtes de nuit.

J'allais franchir sans encombre le seuil du bar quand Estelle, m'ayant aperçu, se tourna vers moi.

— Ah ! Eddie, s'écria-t-elle, viens que je te présente à mon nouveau patron.

À ce moment précis, j'aurais eu grand plaisir à la secouer comme un prunier, mais il me fallait faire bonne figure, je revins sur mes pas et elle procéda aux présentations :

— Eddie, Mr. Grane m'a embauchée ; je vais vendre les cigarettes au *Blue Croco*, dont Mr. Grane est le propriétaire.

Augie se retourna pour me tendre la main.

— Enchanté de vous connaître, je n'ai pas saisi votre nom de famille.

Pas étonnant puisque personne ne l'avait prononcé. Estelle s'était peut-être dit que je préférerais ne pas donner ma véritable identité, mais je ne voulais pas risquer de donner un faux nom et qu'il s'aperçût plus tard de la supercherie, cela pourrait entraîner pour Estelle de fâcheuses conséquences. Je déclinai franchement mon identité et il ne sourcilla pas au nom de Hunter. Il faut dire que c'est un nom assez commun, et même si Bassett lui avait posé des questions à propos d'un Ambrose Hunter, il pouvait ne pas faire le rapprochement.

Je pris congé rapidement, prétextant un rendez-vous urgent,

et Estelle me cria de passer au *Blue Croco*, si je pouvais, au cours de la soirée.

Je racontai à Bassett qui m'attendait dans le hall ce qui s'était passé ; devant mon air contrarié il voulut me rassurer.

— Ça n'a vraiment pas d'importance.

— Pour moi, non. Mais Estelle aurait pu apprendre des choses intéressantes au *Croco* et à présent, dès que Grane aura réalisé qui je suis, c'est cuit.

— Mais oui, Ed, seulement je doute fort qu'on puisse récolter quoi que ce soit d'intéressant au *Blue Croco*, je vous expliquerai pendant le repas. On pourrait peut-être tout aussi bien dîner ici à moins que votre restaurant soit vraiment extra.

— Je n'en sais rien mais je n'ai qu'une envie : filer le plus loin possible. S'il nous voit manger ensemble, il se doutera que j'ai voulu l'éviter et je me sentirai un parfait imbécile.

Un instant après, nous étions installés dans le charmant restaurant, si cher au cœur de mon oncle. Après avoir commandé nos apéritifs nous pûmes parler en paix.

— Ed, j'ai plein de questions à vous poser, c'est le but de notre rencontre, mais d'abord il faut que je vous mette au courant du peu que je sais et il faut bien reconnaître qu'en additionnant petit bout par petit bout, nous n'arrivons à aucun indice véritable.

» En ce qui concerne Augie Grane : je lui ai parlé, je le crois en dehors du coup ; il n'a pas vraiment d'alibi pour hier à quatre heures mais ça ne fait rien. Il n'a rien d'un tueur et pour le genre d'affaires qu'il fait, c'est un gars plutôt sympa : ça l'a contrarié que Ben mette tant de temps à discuter pour finalement refuser ce qu'il lui demandait, ce qui est compréhensible. Il se souvient vaguement de votre oncle, d'un détective qui assistait à la conversation parce qu'éventuellement il se chargerait du travail, mais il ne se rappelait même pas le nom d'Am avant que je le mentionne. Il m'a dit que jamais il n'aurait eu l'idée de le contacter derrière le dos de son patron et que ce n'était pas une besogne pour un homme seul, je le crois aisément.

— Je suis aussi de cet avis. Soit ! Rayons Augie de nos tablettes. Mais je voudrais être sûr qu'Estelle ne courra aucun risque si jamais il s'aperçoit qu'elle « travaille » pour nous.

— Bien sûr, Ed ; la seule chose qu'il pourrait faire, c'est de la flanquer dehors et encore, s'il a la conscience tout à fait tranquille en ce qui concerne notre affaire, il n'a aucune raison de la mettre à la porte. (Il ajouta avec un sourire finaud :) Je serais rudement content qu'une aussi jolie fille cherche à me tirer les vers du nez, je me ferais un plaisir de faire durer l'opération.

— Chapitre clos, dis-je un peu sèchement. C'est d'Augie qu'il s'agit et de la sécurité d'Estelle.

Vous êtes sûr qu'elle ne risque rien avec lui ?

— Tout dépend de son attitude à elle, il ne va pas la violer ni la descendre. Je ne dis pas qu'il ne lui fera pas des avances, d'ailleurs tout le monde en ferait autant.

— O.K., dis-je tout en ne pouvant m'empêcher de me poser des questions : jusqu'où serait-elle disposée à aller pour être dans ses petits papiers ? « Allez, mon garçon, ne te fais pas des idées, ce n'est pas le moment », pensai-je.

— Maintenant, poursuivit Bassett, passons au second de ces messieurs, Toby Dagon ; ça, c'est une autre paire de manches, il ne m'inspire aucune confiance. Jamais on n'a pu trouver quelque chose de précis contre lui. Mais je suis convaincu que c'est un tueur, en tout cas il en a l'allure ; seulement il travaille sous les ordres d'Augie qui le tient ferme ; jamais il ne le laisserait descendre qui que ce soit. Je veux dire qu'il ne tentera rien contre Am sur instruction d'Augie, mais s'il a personnellement une dent contre lui...

— Vous lui avez parlé ?

— Ouais, il a un assez bon alibi que j'ai pu contrôler et qui tient le coup ; et puis je ne vois pas ce qu'il pourrait avoir comme grief contre Am, en tout cas il n'a sûrement pas l'imagination nécessaire pour monter un gag comme celui du collectionneur d'Ambrose. Il irait droit au but, si vous voyez ce que je veux dire.

— Alors, il faut se résigner à laisser ces gars de côté, fis-je en soupirant, croyez-vous que pour Richard Bergman, on ait quelque chose à retenir ?

— Mon pauvre Ed, ça me semble encore plus problématique, il n'a aucun mobile. Je sais bien que le collectionneur

d'Ambrose a donné son numéro de chambre, et après ? Étant donné qu'Am n'y est jamais allé, il aurait pu donner au hasard n'importe quel numéro. Pourquoi aurait-il indiqué le bon ?

Je hochai la tête, ça ne servait à rien de lui demander quelles chances ça nous laissait pour nos futures recherches, je connaissais d'avance la réponse... suprêmement décourageante. Pour nous remonter le moral, nous nous commandâmes un nouvel apéritif et en l'attendant je m'écriai soudain :

— Il vaudrait mieux que j'appelle l'agence, ils ne savent pas que nous dînons ici et ils cherchent peut-être à nous avoir en téléphonant au *Blackstone*.

J'appelai donc d'une cabine téléphonique, étonné de ne pas reconnaître la voix de Jane au bout du fil et me rappelant soudain que c'était la nouvelle qui me répondait.

— Mr. Starlock est en conversation sur l'autre ligne, pouvez-vous patienter une minute ?

J'attendis un instant et Starlock vint me dire que Karl Dell venait d'appeler en me demandant, et qu'il tenait à me parler personnellement.

— Il est chez lui sans doute. Ben, en ce cas, pouvez-vous lui dire que je le rappelle dès que ma communication avec vous est terminée. Qu'il reste près du téléphone.

— O.K., Ed, dit Starlock qui revint me dire au bout d'une minute, appelle-le vite, il a l'air bigrement excité.

— C'est à cause de l'horoscope, il a dû ajouter la date de naissance d'oncle Am au passage de Mercure et il a obtenu la longitude et la latitude de l'endroit où nous pourrons le trouver, dis-je agacé, mais je vais l'appeler. Ben, moi, je voulais vous dire que nous sommes chez *Julliard* et non au *Blackstone* ; c'est le restaurant français de Madison Street.

— Bien, surtout ne regarde pas à l'addition ! Rien de neuf ?

— Une seule chose : Estelle a été engagée au *Blue Crocodile* pour vendre les cigarettes, et apparemment c'est Augie Grane qui l'a embauchée personnellement ; en tout cas je les ai vus au bar du *Blackstone* en train de boire un verre en tête à tête.

— Ah bon ! Je comprends maintenant pourquoi tu as transporté tes pénates ailleurs. Estelle est une brave fille, je la prendrais volontiers comme détective à plein temps.

S'il savait la gaffe qu'elle venait de faire en me présentant à Augie, il ne serait pas aussi enthousiaste, me dis-je, mais je n'allais pas raconter ça au téléphone, je n'en parlerais que si l'occasion s'en présentait. Je raccrochai promptement en expliquant qu'il me fallait joindre Karl au plus vite, ce que je fis aussitôt.

— Ed, j'ai quelque chose de diablement important à te dire, mais de vive voix et tout de suite. Ton patron m'a dit que tu étais en train de dîner avec un officier de police, est-ce que je peux venir vous retrouver en vitesse en taxi ?

Il avait l'air très excité.

— Écoute, ça peut sans doute attendre un moment, Karl ; dès que nous avons fini le repas, je passe te voir ou alors explique-moi tout de suite de quoi il retourne.

— Pas par téléphone, mais c'est *important* ou ça peut l'être et ça n'a pas vraiment de rapport avec l'astrologie.

— Je ne sais pas.

— Je suis tombé sur un bon nombre et ça m'a rappelé quelque chose. Je veux dire que c'est un bon nombre à *cause de* ce souvenir qui m'est revenu.

Je conclus de ce discours passablement embrouillé que j'avais sans doute intérêt à savoir ce dont il se souvenait, que ça ait rapport ou non avec sa chère astrologie. Si cela ne nous apportait rien d'intéressant, je lui offrirais un verre et prendrais mes cliques et mes claques.

— Viens nous retrouver chez *Julliard*, Madison Street.

— D'accord, j'en ai pour un quart d'heure en taxi.

— Tu auras droit à un drink. Que préfères-tu ?

— N'importe quoi, je m'en fiche, me lança-t-il avant de raccrocher en vitesse.

Je retournai à notre table et racontai notre conversation à Bassett.

— Espérons que ce Karl va nous apporter un tuyau sérieux ; au point où nous en sommes ça ne sera pas du luxe, déclara l'officier de police, Ben m'a dit que vous avez pu constater qu'il n'était pour rien dans la disparition d'Am. Mettez-moi vite au courant avant son arrivée.

Je lui expliquai donc comment j'avais pu vérifier la justesse

de son alibi grâce à la contribution de Mrs. Brady, qui était absolument sûre de l'avoir vu à quatre heures tapant.

— Évidemment ça le blanchit, notre astrologue ? Le collectionneur, lui, devait être bigrement occupé dès avant quatre heures et un long moment après, si je ne m'abuse.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Eh bien, puisqu'il s'est arrangé pour téléphoner tout de suite après l'arrivée d'Am à l'agence, il a fallu qu'il l'ait suivi ou qu'il ait surveillé l'entrée de l'immeuble.

— Oui, je regardai ma montre et repris : Vous allez faire la connaissance de Karl d'une minute à l'autre, il est six heures et demie passées d'une seconde. Vous reprendrez bien un petit verre, j'ai promis qu'il trouverait le sien en arrivant.

Je hélai le garçon et lui commandai cette fois trois alcools ; pour Karl je choisis un cognac, ce qui, naturellement, ne nécessite pas de glaçons qui auraient risqué de fondre au cas où notre ami serait en retard.

— Maintenant, il faut l'attendre pour faire notre choix sur la carte... J'ai une faim de loup, grommela Bassett, pourvu qu'il n'y ait rien... (Il se reprit :) Non, j'ai beau avoir l'estomac dans les talons, j'espère qu'il va nous apporter un *bon* indice qui nous obligera à nous mettre tout de suite en route. S'il a l'air très excité, c'est que ça doit être *intéressant*.

— Espérons... Mais vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez plein de questions à me poser, c'est peut-être le moment, avant son arrivée.

— Vous avez raison, Ed. Eh bien, allez-y !

Parlez-moi du passé de votre oncle et je vous interromprai quand je le jugerai nécessaire.

Je doutais qu'il pût en tirer quelque chose, mais je me mis à raconter le peu que je connaissais de sa vie avant que la mort de mon père ne nous rapprochât, nos années de tournées foraines, notre arrivée à Chicago, quel genre de relations nous y avions trouvées, la façon dont nous occupions nos loisirs ; je parlai un peu aussi de notre travail professionnel. Il m'interrompait parfois pour me poser des questions auxquelles je répondis du mieux que je pus. Finalement, il hocha la tête.

— Ma foi, mon pauvre Ed, déclara-t-il, je ne vois rien dans

tout ça qui puisse nous donner la moindre indication. Et votre gars, qu'est-ce qu'il fabrique, il devrait être déjà là.

— Il est sept heures un quart. Il a peut-être été retenu au dernier moment ou il n'est pas parti tout de suite. Pourtant, il avait l'air bien décidé à venir le plus vite possible en taxi. Vous voulez encore boire quelque chose ?

— Non, pas avec l'estomac vide, tout cet alcool commence à me taper sur le ciboulot. Vous êtes sûr qu'il connaît cette boîte française ?

— Oui, oui, je lui ai précisé l'adresse et il avait déjà l'air de la connaître.

— Vous devriez appeler chez vous pour voir s'il est bien parti.

J'appelai Mrs. Brady malgré ma conviction que Karl avait déjà quitté la maison. Elle ne l'avait pas aperçu mais elle l'appela pour me faire plaisir, d'ailleurs en vain. Elle me demanda si nous avions des nouvelles d'oncle Am et je raccrochai.

La cabine téléphonique étant proche de l'entrée du restaurant, je fis un tour par là pour voir s'il arrivait et je revins bredouille à notre table.

— Il n'est pas dans sa chambre et notre logeuse ne l'ayant pas vu, je ne sais pas à quelle heure il est parti.

— Oh ! il va arriver d'une minute à l'autre. Diable, j'ai une faim...

— On va commander, si Karl nous apprend quelque chose qui nous mette en vitesse sur une piste, tant pis ! Après tout, dans notre situation, le prix d'un dîner, on s'en fiche. Vous avez encore des questions à me poser ?

— Non, je ne vois plus rien, dites-moi quelle heure il est.

— Sept heures vingt-six.

Cela faisait une heure que nous nous étions parlé et il ne faut pas plus d'une demi-heure pour venir à pied de chez nous jusqu'ici.

Bassett se leva en poussant un énorme soupir.

— Je vais contrôler au commissariat, s'il y a eu un accident on le saura ; vous êtes sûr qu'il n'a pas eu une autre idée en tête au dernier moment, est-ce qu'on peut compter sur lui ?

— Je ne le connais pas très bien mais je crois pouvoir être

affirmatif, Frank. Il avait l'air très excité, je pense qu'il avait vraiment quelque chose d'important à nous transmettre.

Bassett entra dans la cabine et sa communication me sembla bien longue. Il finit par émerger l'appareil à la main. Je bondis :

— Il y a des nouvelles de mon oncle ?

— Non, mais peut-être est-il arrivé quelque chose à votre ami, décrivez-le-moi.

— Dans les 1,70 m, à peine la trentaine, mince, cheveux bruns légèrement ondulés, yeux marron. Il avait à cinq heures un complet en tweed beige, je ne pense pas qu'il ait pris le temps de se changer, chemise bleu clair, cravate bleu marine...

— Ça suffit, dit Bassett qui réintégra la cabine sans fermer la porte. (Je l'entendis dire :) Ouais, c'est ça. Karl Dell, avec un K. (Il donna l'adresse et ajouta :) Je suis avec un type qui pourra l'identifier. Où est le corps ? Bon, on y va mais on passera d'abord à son domicile pour examiner les lieux. On s'y retrouvera.

Il raccrocha.

— Il a eu un accident ?

Il fit non de la tête.

CHAPITRE IX

J'ai attendu d'avoir réglé notre série d'apéritifs et d'avoir pris place avec Bassett dans un taxi avant de lui demander des précisions.

— J'ai d'abord voulu voir aux accidents de la circulation s'ils n'avaient rien qui correspondait à votre Karl. Ensuite j'ai appelé mon propre service, j'ai eu Andrews au bout du fil et on venait de transmettre qu'on avait trouvé un type tué et dévalisé dans une auto garée du côté de Howard Avenue.

— Howard Avenue ! m'écriai-je stupéfait.

En effet cette avenue se trouve à une demi-heure en auto de notre logement et dans la direction opposée au centre-ville.

— Il m'a dit qu'on l'avait découvert assis sur la banquette arrière, le crâne défoncé ; on a dû le frapper avec le canon d'un revolver ou un marteau, la manivelle d'un cric, allez savoir... en tout cas avec un objet lourd et dur ; il n'avait plus son portefeuille sur lui. La description que vous avez faite correspond et il y a l'initiale D gravée sur sa boucle de ceinture. Il paraît que le klaxon marchait à toute force.

— Est-ce que c'est *forcément* Karl ? Je suppose qu'il y a des quantités d'habitants de Chicago qui correspondent aussi à ce signalement.

— Affirmatif en ce qui concerne le poids, la taille et l'âge mais l'habillement est également conforme, tweed beige clair, chemise bleu clair et cravate bleu marine, et par-dessus le marché Karl Dell s'est volatilisé. Ne vous faites pas d'illusions, Ed. C'est bien lui.

Au fond j'en étais persuadé mais je voulais me ménager une porte ouverte, je me rappelai tout à coup ce qu'avait dit Bassett en dernier.

— Vous disiez que le klaxon faisait un bruit dingue ?

— Oui, le bouton était coincé, ce qui peut vouloir dire deux choses : ou bien le tueur fonçait pour sortir de l'agglomération au plus vite avec son macchabée et il a klaxonné à un virage ou pour doubler et c'est resté coincé ; comme il ne pouvait pas continuer à circuler en faisant tout ce tintamarre, étant donné son passager, il s'est garé n'importe où et a fichu le camp ; ou bien il a garé l'auto avec le cadavre et pour qu'on le découvre, il l'a coincé avant de détalier.

— Ça me paraît risqué, votre deuxième hypothèse, quelqu'un aurait pu avoir l'attention attirée par le bruit et le voir sortir.

— Descendre un type, c'est toujours risqué. S'il a coincé exprès le klaxon, il devait avoir une bonne raison. Je crois plutôt que c'est un incident qui est survenu quand il cherchait à quitter la ville et ça l'a obligé à laisser l'auto en plan.

— Ils ont repéré le propriétaire grâce au numéro d'immatriculation ?

— Pas encore, ils sont en train mais ça peut très bien être une voiture volée. Si elle lui appartenait, il n'aurait jamais laissé en plan véhicule et cadavre, il aurait essayé de bricoler son engin avant qu'un curieux mette le nez à l'arrière de la bagnole.

— Qu'est-ce qui va s'occuper de l'enquête ?

— Votre serviteur. Quand j'ai dit à Andrews que Dell était mêlé à l'affaire dont je m'occupais, il a dit « d'accord, capitaine, je ne veux pas empiéter sur vos plates-bandes ». Je dois vous signaler, Ed, que j'enquête sur la disparition de votre oncle officieusement, pour le moment.

— Officieusement, pourquoi ?

— Parce que je suis aux Homicides et Am a simplement « disparu » tant qu'on n'a pas...

Il laissa sa phrase en suspens mais j'étais fixé : il voulait dire *tant qu'on n'a pas retrouvé son corps* et non pas : à moins qu'il finisse par rentrer. Notre taxi nous emmena à vive allure jusqu'à mon logis, la police n'était pas encore sur les lieux. Nous grimpâmes immédiatement au premier avant de prévenir Mrs. Brady. La porte de Karl était close et fermée à clé. Bassett s'apprêtait à l'enfoncer d'un coup d'épaule mais je le prévins que nous trouverions le double chez ma logeuse. J'allai faire un

tour dans ma chambre, je ne sais pour quelle raison car je n'avais plus le moindre espoir à présent de trouver oncle Am couché paisiblement ou en train de lire son journal dans son fauteuil favori. La chambre était exactement dans l'état où je l'avais laissée. Je criai à Bassett qui m'appelait dans l'escalier :

— Une minute, Frank ! Je vais voir si Chester est chez lui, il pourra peut-être nous donner des renseignements.

Je frappai sans obtenir de réponse ; la porte n'étant pas fermée à clé, je l'entrouvris pour y passer la tête. Il n'était pas là mais son chapeau et son manteau étaient restés sur le lit, il devait être dans la salle de bains au fond du couloir mais ça pouvait attendre ; mieux valait aller demander à Mrs. Brady son passe-partout.

Je rejoignis Bassett devant la porte de notre brave logeuse. Quand elle nous ouvrit, je n'y allai pas par quatre chemins et lui annonçai tout de go la mauvaise nouvelle de la mort de Karl Dell.

Elle pâlit un peu mais tint bien le coup.

— Ça veut dire qu'il a été...

Elle laissa sa phrase en suspens mais elle avait deviné qu'il ne s'agissait pas d'une mort naturelle et que je savais à quoi m'en tenir.

— Voici l'officier de police, le capitaine Bassett. Pouvez-vous me prêter votre passe-partout ou le double de sa clé ? (Elle la décrocha et me la tendit.) Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Comme je vous l'ai dit, Ed, hier après-midi à quatre heures quand il est venu m'emprunter de l'aspirine. Aujourd'hui je ne l'ai même pas aperçu.

— Moi, je l'ai vu à cinq heures ; au moment où je partais, il était dans sa chambre en train d'étudier un horoscope et à six heures et demie il y était encore, je le sais parce que je lui ai téléphoné à ce moment-là.

— Je ne l'ai pas aperçu de la journée, il faut dire que j'ai passé la plupart de mon temps dans ma cuisine. Vous dites que vous lui avez téléphoné, ce n'est pas moi qui ai répondu.

— Il était resté tout près du téléphone parce qu'il m'avait appelé en mon absence à l'agence, et je lui avais fait dire que

j'allais le rappeler tout de suite. Il a décroché à la première sonnerie, ce qui explique que vous n'ayez rien entendu.

— C'est probable, mais vous devriez demander à Chester, il est chez moi, nous avons dîné ensemble et il est en train de faire la vaisselle. Je vais l'appeler.

— Oui, je voulais justement lui parler de Karl, mais dites-moi d'abord depuis quand il est chez vous.

— Une heure environ ; un de ses clients lui a offert deux belles perches, comme il ne sait pas comment les préparer il est venu me demander.

— À quelle heure, s'il vous plaît ?

— Il y a une heure. Il m'a demandé si ça me ferait plaisir de les manger, je n'avais pas commencé à faire mon dîner, je lui ai proposé de venir les partager avec moi.

Ma montre marquait sept heures quarante-cinq. Si Chester était ici depuis une heure, il pouvait très bien être le conducteur de la voiture où l'on avait découvert le corps de Karl. Je n'avais certes aucune raison de le suspecter, mais sa chambre se trouve entre la mienne et celle de Karl, ça m'intéressait de savoir s'il avait un alibi, comme ça je n'aurais plus la moindre arrière-pensée.

— Vous êtes sûre que ça fait une heure entière ?

— Je n'ai pas pensé à regarder l'heure quand il est arrivé ou bien je ne m'en souviens plus. Tout ce que je sais, c'est qu'il a fallu le temps de faire cuire le dîner, de boire notre café et de faire la vaisselle presque entièrement. Ça doit faire pas loin d'une heure.

— Bien, Mrs. Brady. Ça ne vous dérange pas trop que nous entrions l'interroger chez vous ?

— Bien sûr que non, Ed ; entrez donc.

Elle s'effaça pour nous laisser passer et nous trouvâmes Chester dans la cuisine, les hanches ceintes d'un coquet tablier et un torchon à la main.

— Salut, Ed, j'ai développé les photos, elles sont très chouettes, je te les montrerai tout à l'heure. As-tu des nouvelles de ton oncle ?

— Non, mais je voulais te demander si tu as vu Karl.

— Seigneur, il n'est pas encore rentré à cette heure-ci ! Tu

l'attendais déjà la nuit passée ?

— Je l'ai vu quand il est rentré dans la nuit, mais aujourd'hui tu l'as aperçu ?

— Non, pourquoi ?

— À quelle heure es-tu rentré à la maison ?

— Il y a une heure, je ne sais plus exactement. Pourquoi ? il est arrivé quelque chose ?

— Oui, Karl est mort. Voici le capitaine Bassett, des Homicides. Nous essayons de comprendre ce qui lui est arrivé. Es-tu monté tout de suite à ton retour ou bien es-tu venu chez Mrs. Brady ?

— Eh bien, je me suis d'abord arrêté chez elle pour lui offrir le poisson qu'on m'avait donné. Elle m'a demandé si je voulais bien le manger avec elle. J'ai accepté, je suis monté enlever mon chapeau et mon manteau et puis je suis redescendu.

— Tu n'as pas fermé ta porte ?

— Non, je me suis dit que ce n'était pas la peine puisque je ne sortais pas de la maison.

— Et depuis, tu es resté ici tout le temps ?

— Oui.

On frappa à la porte ; c'était deux policiers du service de Bassett, il me les présenta : Jerry Dix et Tom Keyes.

— Il faut d'abord aller identifier le corps. Jerry, tu vas emmener Ed et pendant ce temps, avec Tom, je vais examiner sa chambre, expliqua Bassett.

Nous passâmes donc à la morgue où le corps de Karl avait été déposé, c'était bien lui sans aucun doute ; je signai la feuille et Dix me reconduisit à la maison. Nous trouvâmes Bassett en train d'examiner les livres un par un ; il était seul.

— Avez-vous la moindre idée de qui a pu le descendre, Ed ?

— Non, ma cervelle ne peut pas fonctionner à jeun.

La visite à la morgue m'avait coupé l'appétit mais il revenait à toute allure.

— J'avais le pressentiment, quand nous avons renoncé à dîner au *Blackstone*, que nous finirions par bouffer des hamburgers, vous devriez aller nous en chercher tout de suite.

Quand je revins avec mes provisions il était encore attelé à sa besogne : une fouille méticuleuse de la bibliothèque. Il puisa

dans le sac et se laissa tomber sur le lit. Il me dit la bouche pleine :

— J'ai envoyé Keyes interviewer votre logeuse, il a charge de lui tirer tout ce qu'elle sait de Dell. Il a parlé également à ce Chester Hamlin sans obtenir grand-chose. Il paraît n'avoir rencontré Dell qu'occasionnellement.

— Je suis dans le même cas. Je n'aurais pas grand-chose à raconter sur lui.

— On verra ça tout à l'heure. Jerry fait le tour des autres chambres pour tâcher de glaner des informations sur Dell ou sur ses déplacements aujourd'hui.

— Je pense qu'il n'y a aucune incertitude sur ce qu'il a pu faire jusqu'à six heures et demie, au moment où je l'ai eu au bout du fil. Ce matin, j'étais avec lui vers neuf heures et ensuite il est parti faire sa tournée habituelle, on pourra le vérifier et vous pourrez sans doute contrôler les coups de téléphone qu'il a donnés. (Bassett fit oui de la tête, il enfourna un second hamburger qu'il dévora à belles dents tout en m'écouter attentivement. Je poursuivis :) Il est rentré à la maison à cinq heures, je le sais parce que j'étais là. Il m'a dit qu'il avait déjà dîné et qu'il allait se mettre immédiatement au travail sur l'horoscope d'oncle Am. Je suppose qu'il était encore en train d'étudier, vers six heures vingt-cinq, quand il a appelé l'agence au moment où j'appelais, sur une autre ligne, Ben Starlock de chez *Julliard*. Il a dû se mettre en route tout de suite puisque son corps a été découvert à sept heures vingt, à une bonne demi-heure d'ici. En comptant le temps qu'il a fallu pour le trouver et le tuer, j'estime que ça a dû se passer pas longtemps après la fin de notre conversation téléphonique.

— J'ai reçu une nouvelle information concernant la voiture volée, c'est une voiture qui se trouvait à une centaine de mètres d'ici. Quand a-t-elle été volée, on ne le sait pas exactement. Le propriétaire l'a garée à cinq heures et ne s'est aperçu de sa disparition qu'à huit heures. Dites-moi maintenant ce que vous savez sur Chester Hamlin.

— Très peu de chose, de son métier il est dans le commerce, mais je ne sais lequel, et son violon d'Ingres est la photo. Pour Karl il est hors du coup puisqu'il dînait chez Mrs. Brady au

moment où le tueur a abandonné la voiture et le cadavre dans Howard Avenue à près de quatorze kilomètres d'ici. Un alibi qui a l'air impeccable, quelle que soit sa vraie valeur.

— Eh bien, à défaut de filet mignon dont il a bien fallu faire son deuil, ces hamburgers m'ont ragaillardi. J'ai bien examiné toute la chambre, y compris les inscriptions sur le mur et cela ne nous conduit pas plus loin que ce que vous m'aviez déjà dit : Karl Dell était courtier en assurances et son violon d'Ingres était l'astrologie. D'après les lettres que nous avons trouvées, sa plus proche parente est une tante célibataire qui habite Détroit et ça correspond avec ce que la Mutuelle Harrison a pu nous fournir comme renseignements sur lui ; nous avons envoyé un de nos agents interroger le directeur de la succursale où Dell était employé.

— Vous n'avez rien appris de plus ?

— Rien d'important, vous l'avez rajeuni, en fait il avait trente-quatre ans, vieux garçon, un joli pécule consistant en assurances à capital différé, dix, vingt ans. C'est la tante de Détroit qui en bénéficiera, donc c'est la seule apparemment qui avait intérêt à ce qu'il mourût. Je doute fort qu'elle soit la coupable.

— Moi aussi.

— Surtout pour la bonne raison qu'elle se trouve là-bas, il a fallu un appel à longue distance pour la joindre. À propos, elle va arriver pour s'occuper de l'enterrement. Quelle heure est-il, Ed ?

— Neuf heures un quart.

Ça me rappela tout à coup que Starlock avait décidé de rester au bureau jusqu'à neuf heures, j'avais totalement oublié de l'appeler, il ne savait même pas que Karl Dell venait d'être descendu. J'allai sur-le-champ réparer mon oubli. Jane me répondit qu'il devait être chez lui, car elle était venue à l'agence avec une demi-heure d'avance et il en avait profité pour rentrer plus tôt à la maison.

En effet je le trouvai au bout du fil.

— Ah, Ed, j'allais justement me déshabiller et prendre mon bain. S'il n'y a rien de spécialement urgent, j'aimerais bien faire mes ablutions avant de...

— Mais vous n'avez pas besoin de venir, Ben. Il n'y a rien de spécial à faire en dehors de ce que la police fait déjà, Bassett mène les recherches avec ses hommes.

— Et toi ?

— Je fais la mouche du coche, un point c'est tout.

— Dans ce cas, prends un taxi et viens me rejoindre. Je voudrais que tu me racontes tout en détail, on en parlera ensemble et si nous n'avons pas d'idées tout de suite, elles nous viendront peut-être en dormant.

— D'accord, je préviens Bassett et j'arrive.

— Profites-en pour dire à Frank qu'il y a du nouveau, négativement si je puis dire : Richard Bergman n'est pas dans le coup, en ce qui concerne la disparition de ton oncle.

— Qu'est-ce qui vous permet d'en être sûr ?

— Le juge Haberman. Bergman était au Palais de Justice hier après-midi pour négocier la caution de deux revendeurs de billets qui se sont fait pincer. On l'utilise pour ce genre d'affaires, et d'ailleurs ça lui sert en partie de gagne-pain.

— Comment avez-vous découvert ça ?

— C'est Joe Streator qui l'a filé aujourd'hui depuis midi, heure où il a quitté l'hôtel, jusqu'à trois heures et demie où il est entré dans le Palais de Justice et où Joe l'a perdu de vue, bien qu'il connaisse parfaitement les lieux. Bergman est entré dans une pièce par une porte et est sorti par une autre. Joe s'est dit qu'il n'avait pas dû s'apercevoir qu'il était suivi et qu'il n'avait pas par conséquent cherché à le semer, donc qu'il avait vraiment à faire au Palais. Comme Joe a des accointances dans la maison, il a interrogé des gens et c'est comme ça qu'il a su que Bergman était déjà venu la veille, à peu près à l'heure où Am a disparu. Conclusion, Bergman n'y est pour rien.

— Je vais prévenir Bassett mais il était déjà convaincu de son innocence. À tout à l'heure ; si je trouve un taxi je serai chez vous dans une demi-heure.

Bassett, prévenu, s'écria :

— C'est une bonne chose, comme ça je n'aurai pas à perdre de temps là-dessus. Dans cette histoire, l'embêtant c'est que tous les gars ont des alibis en or, ça ne nous facilite pas la besogne. Je ne crois pas que la piste des loteries clandestines

soit la bonne. Il n'y a pas de *mobile*, Ed. Tant qu'on ne trouvera pas un type qui ait une *vraie* raison d'en vouloir à Am, nous tournerons en rond.

— À moins qu'on ait à faire à un psychopathe.

— Les psychopathes n'ont pas des idées pareilles, je veux dire qu'ils n'auraient pas imaginé cette absurdité de collectionneur d'Ambrose. Sapristi ! est-ce que ça voudrait dire que quelqu'un a pioché cette idée dans votre Charles Fort et qu'il s'est mis à en faire autant ? C'est fichrement vrai que c'est la seule raison qui nous vienne à l'esprit pour l'instant.

— Ben Starlock a envie que je vienne parler de tout ça avec lui, vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Aucun, je ne vois pas ce que vous pourriez faire d'autre. Avez-vous l'intention d'aller au *Blue Crocodile* dans la soirée ?

— Probablement, à moins qu'il n'y ait du nouveau. Si j'y vais, je partirai directement de chez Starlock et je resterai en contact avec l'agence où il y aura quelqu'un en permanence toute la nuit. Si vous avez un tuyau intéressant, téléphonez là-bas.

Je trouvai un taxi dans State Street et arrivai chez Ben quelques minutes avant dix heures. Il venait de prendre son bain et était prêt à se mettre au lit, il était en robe de chambre et en pantoufles, l'air épuisé.

— Un petit verre pour se remettre d'aplomb ?

— Ce ne serait pas de refus, mais si je passe au *Blue Crocodile* je serai obligé de boire, il vaut mieux que je m'abstienne pour le moment.

— Je comprends, mais moi, il n'y a pas de raison que je me prive. À propos, tu as bien dîné chez *Julliard* ?

J'éclatai de rire :

— Le pauvre Bassett qui se léchait les babines à l'idée de s'offrir un bon filet mignon à la crème, il a dû se contenter de hamburgers achetés au magasin du coin ; il y a fait honneur, il en a engouffré quatre à la file.

Ben rit à son tour de la déconvenue du policier et alla s'asseoir, son verre à la main, dans un fauteuil, les jambes allongées sur le bras de son siège. Dans son élégant pyjama de soie noire il avait plus que jamais l'allure d'un bienveillant Bouddha. Voyant mon regard posé sur sa tenue, il sourit.

— Ce n'est pas moi qui ai choisi ce pyjama, Ed. On me l'a offert mais trêve de bavardage inutile, mets-moi au courant depuis le moment où tu as quitté l'agence.

Il écouta, les yeux au plafond, et quand j'en eus fini il me lança un regard sombre.

— Tout ça ne me plaît pas, Ed, tu comprends pourquoi.

Bien sûr que je comprenais son pessimisme, il se disait – et moi aussi – qu'il y avait une chance sur cent de voir réapparaître oncle Am ; le fait que Karl Dell ait été tué montrait que dans les coulisses quelqu'un tirait les ficelles pour de bon.

— Voilà maintenant trente heures qu'il a disparu et nous n'avons pas un seul indice, pas une seule piste. Nous avons juste réussi à éliminer successivement tous les types que nous avions des raisons de suspecter. Nous repartons de zéro sans savoir dans quelle direction.

— Ce qui est nouveau, dis-je, c'est que les flics travaillent officiellement pour nous. Il y a eu meurtre et s'ils découvrent le fil conducteur, ça nous mènera, je pense, à oncle Am : Karl a dû être descendu par celui qui a kidnappé oncle Am.

— Il faut voir les choses en face, mon petit, dit Ben d'une voix sourde, il n'a pas été kidnappé de même que Karl ne l'a pas été. (Il avala à la hâte une gorgée de son alcool.) Il vaut mieux ne pas te faire d'illusions, le choc serait trop rude quand on le retrouvera.

— J'admets cette possibilité mais s'il a été tué, on n'a pas retrouvé son corps, donc on l'a soigneusement caché. Alors, si le tueur a réussi pour le premier cadavre, pourquoi n'en a-t-il pas fait autant pour le second ? On aurait pu croire également à une nouvelle disparition.

— Rappelle-toi le klaxon ; je pense que sans cet incident il aurait flanqué le cadavre dans la même mystérieuse cachette ; il a dû être obligé de détalier en quatrième vitesse.

Je n'avais pas envie d'en convenir mais au fond son raisonnement tenait debout.

— Et au bureau, rien de nouveau non plus ?

— Rien d'intéressant. Art Wheeland a fouillé dans les archives des journaux toute la journée. Le seul Ambrose qui ait disparu, à ce qu'il m'a dit, est un Ambrose Guerry

d'Indianapolis, il y a six mois. J'ai téléphoné à la police de là-bas, le type a été retrouvé, une simple fugue. Et la fille qui tenait le standard au *Gresham* hier après-midi est revenue de Racine, j'ai pu lui parler ; elle ne se souvient d'aucune communication téléphonique de Bergman, ce qui n'a pas d'importance puisque nous savons qu'il était au Palais de Justice à quatre heures. J'ai contacté les autres agences de détectives privés pour savoir si Grane et Dagon leur avaient demandé de se charger du travail que je leur avais refusé ; ils étaient allés trouver une première agence avant de venir chez nous et n'avaient pas eu plus de succès ; je pense que devant ces échecs répétés, ils ont dû abandonner le projet, mais cela nous prouve que ce n'était pas un subterfuge pour attirer Am dans un guet-apens. Je suis persuadé à présent que Grane et Dagon n'ont aucun lien avec sa disparition.

— C'est bien mon avis et celui de Bassett ; je préfère tout de même aller faire un tour au *Blue Crocodile*, à moins que vous n'ayez une autre suggestion.

Il fit signe que non, ses yeux papillotaient de sommeil et je me décidai à le laisser aller se coucher. Il vida son verre et me demanda :

— Tu es armé, Ed ? C'est plus prudent.

Il alla chercher dans un petit meuble un pistolet automatique dans un étui en bandoulière.

— Mets ça, Ed.

— Mais je ne...

— Si, si, prends-le ; je pense que Karl Dell aurait donné cher pour en avoir un sur lui. Ça te donnera peut-être une inspiration.

J'enlevai ma veste et me le passai à l'épaule.

CHAPITRE X

Le *Blue Crocodile* était une boîte de nuit de taille moyenne et de prix moyen. Pas la boîte la plus chic de Chicago ni de loin la plus minable. C'était un jeudi soir, il n'y avait pas foule mais suffisamment d'animation pour qu'on ne s'apitoie pas sur le sort d'Augie Grane. Soixante à quatre-vingts personnes évoluaient dans une salle qui pouvait en contenir aisément une centaine, et même moitié plus, les nuits du grand gala ; un orchestre de cinq musiciens conduit par Harry Hart (je possédais certains de ses disques) jouait avec entrain, tandis qu'une douzaine de couples se démenaient sur la piste de danse.

Quand le maître d'hôtel s'avança vers moi, je demandai une table pour deux, en précisant que mon amie arriverait en retard. S'il me voyait seul à ma table par la suite il se dirait qu'on m'avait posé un lapin, mais ça valait mieux que d'attirer l'attention en ayant l'air de faire cavalier seul. Il me guida vers la table la moins bien placée, loin de la piste derrière un pilier qui me masquait l'orchestre mais peu m'importait, je n'étais pas venu pour me régaler l'oreille. À bien y réfléchir, pourquoi étais-je venu... sans doute pour apercevoir Estelle.

Elle avait dû me voir entrer, car dès que le maître d'hôtel se fut éclipsé elle vint vers moi, une vraie splendeur dans une robe du soir dont l'ample jupe avait dû nécessiter une douzaine de mètres carrés d'étoffe et le haut, un mouchoir de poche. Une tenue fort coûteuse en tout cas. Je me demandai si elle appartenait à sa garde-robe personnelle, si c'était la maison qui la fournissait avec le job ou si c'était un somptueux cadeau d'Augie... Cette dernière hypothèse étant peu vraisemblable puisque leur rencontre ne datait que de l'après-midi ; ils ne seraient tout de même pas allés si vite en besogne. Je captai son

regard et eus des remords de ma jalousie mesquine.

Arrivée près de ma table, elle me proposa des cigarettes avec son sourire le plus impersonnel. J'étais sur le point de refuser, ayant un paquet intact en poche, quand je remarquai qu'elle en avait un dans la main et qu'une petite feuille de papier était glissée en dessous, sur sa paume. Elle posa le tout promptement sur la table, l'un cachant l'autre. Je lui glissai un billet d'un dollar et elle partit sans même me rendre la monnaie. J'enfouis le paquet dans la poche de ma veste mais l'arrivée du garçon m'empêcha de prendre connaissance du billet. Je commandai un whisky-soda et un sandwich club ; je n'avais mangé qu'un hamburger tandis que Bassett en engouffrait quatre et mon appétit, momentanément coupé par la visite à la morgue, renaissait de plus belle. Je lui demandai également de m'indiquer où on pouvait téléphoner, mieux valait prévenir l'agence pour que le cas échéant on sût où me joindre.

Dans la cabine je dépliai immédiatement le papier d'Estelle, il n'y avait que deux mots : « Salut Eddie ! » J'eus envie en même temps de pester et de rire. J'appelai le bureau et recommandai à Jane de ne me téléphoner que pour une chose vraiment importante et de demander Estelle qui me préviendrait. Puis je téléphonai à la maison, Bassett était encore dans la chambre de Karl. Il vint à l'appareil. Je le questionnai :

— Alors, votre travail de fourmi, ça donne quelque chose ?

— Pas la moindre bille de quoi que ce soit, mon pauvre Ed ; ça fait deux fois que je fouille tout de fond en comble, un boulot de dingue, apparemment pour rien. Quelle soirée ! D'où m'appelez-vous, de chez Starlock ?

— Non, je suis au *Croco*, venez donc me rejoindre, ça compensera notre dîner raté. Je vous offrirai un verre ou deux, vous regarderez les gens danser, etc.

— Ma foi, Ed, je ne dirais pas non si j'étais dans mon état normal, mais il est près d'une heure du matin et je suis vraiment éreinté ; demain je voudrais me lever tôt et ne pas être trop abruti.

— Vous avez établi votre programme pour demain ?

— Je commencerai par aller au bureau de Karl voir quelles personnes il devait contacter dans la journée et vérifier s'il a été

exact aux rendez-vous. Je voudrais savoir ce qu'il a fait jusqu'au moment où vous l'avez vu, c'est-à-dire jusqu'à cinq heures. Vous m'avez signalé qu'il avait diné, sauriez-vous où par hasard ?

— Il y a un restaurant spécialisé dans les grillades et les barbecues sandwichs presque au coin de Clark Street et d'Ohio Street. C'est là qu'Estelle travaillait, il y allait assez souvent, peut-être à cause d'elle, je n'en sais rien, c'est la seule suggestion que je peux vous faire.

— C'est possible, je vais toujours y passer ; s'il a dîné tôt il y a des chances pour qu'il n'ait pas fait un gros repas, un simple barbecue sandwich. Comment ça se passe au *Blue Crocodile* ?

Je lui racontai la blague que m'avait faite Estelle et ajoutai qu'elle m'avait donné des émotions pour rien. Cela le fit rire.

— J'allais oublier de vous demander si le nombre 420 vous disait quelque chose, Ed.

— Non, je ne vois pas. Pourquoi ?

— C'est la dernière chose que Karl ait écrite sur la feuille où il a fait son travail d'astrologie. En haut de la feuille il y a une carte, toutes sortes de commentaires, surtout en symboles qui finissent par ce nombre 420. Que vous a-t-il dit exactement au téléphone ?

— Il m'a dit qu'il avait une chose importante à me signaler, que ce n'était pas précisément de l'astrologie. Et quand je lui ai demandé d'être plus clair, il m'a dit qu'il était tombé sur un bon nombre et il m'a expliqué que c'était pour lui un bon nombre parce que cela lui rappelait quelque chose. Après, il a voulu que je lui donne notre adresse de restaurant pour pouvoir venir tout de suite nous rejoindre.

Bien, 420, ce doit être ce « bon » nombre dont il vous a parlé. À quoi ça vous fait penser, à un numéro de chambre d'hôtel ?

— Comment voulez-vous que je sache ? Ça peut tout aussi bien être un nombre pour jouer à la loterie mais ça doit avoir également une signification particulière puisque ça lui rappelait quelque chose.

— Eh bien, conclut Bassett non sans un certain cynisme, on ne peut pas dire que ça lui ait porté *chance*. J'ai l'intention aussi de contacter un expert en astrologie pour qu'il me déchiffre le

travail de Karl ; pour moi c'est du chinois. Cela pourrait peut-être nous donner une piste bien que je ne me fasse guère d'illusions.

— Il faut essayer par tous les bouts, dis-je en soupirant. J'y pense, Frank, quand je suis allé à la morgue on attendait d'un moment à l'autre le médecin légiste. Avez-vous su ce qu'il a dit ?

— Oh ! nous le savions déjà, sauf que Dell a été frappé deux fois exactement au même endroit. Le premier coup a probablement suffi à le tuer mais le tueur a jugé plus sûr de remettre ça. D'après la dimension et le contour de la blessure, il doit s'agir du canon d'un revolver, qui est ovale alors que celui d'un pistolet est étroit et rectangulaire et qu'avec un marteau la plaie serait ronde. Pas trace d'autres contusions ailleurs.

— Bon, je vous remercie. C'est sûr que vous n'avez pas envie de boire un pot en ma compagnie ?

— Pas maintenant mais je compte bien que vous maintiendrez votre invitation pour un jour prochain, ce n'est que partie remise. Il faut que je sois frais et dispos dès neuf heures du matin demain et si je viens, j'en aurai jusqu'à des trois heures ou quatre heures. Mes amitiés à Estelle... éventuellement à Augie. Est-il là ou est-ce Toby qui supervise ce soir ?

— Je n'ai pas encore aperçu Augie mais je viens juste d'arriver. Quant à Toby Dagon, je n'en sais rien.

— Prenez garde si vous faites sa connaissance, c'est un dur. À demain, Ed, bonne soirée !

Je retournai à ma table où m'attendait le verre sans le sandwich commandé. Dans toutes les boîtes de nuit ils ont la même tactique : vous faire attendre une heure la nourriture pour vous obliger à boire pour passer le temps. Les attractions allaient débuter ; je me tordis le cou pour en entrevoir quelques bribes derrière mon malencontreux pilier. À vrai dire je voulais avoir l'air de m'intéresser au spectacle, mais pendant ce temps je me creusais la cervelle pour saisir la signification de ce 420... autant chercher une aiguille dans une meule de foin, cela pouvait dire des tas de choses mais comment faire le tri ?

Estelle vint s'adosser au pilier, je la fixai au lieu de regarder la piste, elle en valait la peine. Jusqu'à quand travaille-t-elle

cette nuit, me demandai-je, et pourquoi fait-elle semblant de ne pas me connaître après m'avoir présenté à Augie Grane tout à l'heure ? C'était d'autant moins compréhensible que nous ne suspections plus ni Augie ni Toby. Est-ce un effet de télépathie, mais au moment précis où je raisonnais ainsi elle s'approcha de moi, déposa son plateau par terre à côté de la chaise qui me faisait vis-à-vis et elle s'assit.

— Salut, Eddie.

— Tu te répètes, j'ai lu avec intérêt ton billet doux. Dois-je répondre par la même voie ou directement ?

— En tout cas, pas sur ce ton. Tu es fâché, Eddie ?

— Pas vraiment. Disons que je suis peut-être un peu amoureux de toi et que je n'apprécie pas beaucoup ce genre de correspondance. Explique-moi ce qui t'a pris de me présenter à Augie au *Blackstone* ?

— Parce que c'était sans conséquence, c'était une façon de te le faire comprendre, c'est un gentil type, très sympa et il n'a rien à voir avec la disparition de ton oncle.

— Tu en as de bonnes, toi, qu'est-ce qui te donne une telle assurance ? Il te l'a dit entre quat'z'yeux ?

— Mais oui, figure-toi, et, se penchant vers moi, elle ajouta : Crois-moi, Eddie, il n'y est absolument pas mêlé.

— Je le crois aussi, et c'est l'opinion de Bassett qui l'estime assez et en qui j'ai confiance. Mais ce qui m'intéresse, c'est de savoir *pourquoi* tu lui en as parlé. Tu en attendais quoi exactement ?

— Au début je n'y ai même pas fait allusion, c'est seulement après que nous t'avons rencontré au *Blackstone*. J'étais venue ici dans l'après-midi pour voir s'il y avait du travail pour moi, et Mr. Dagon n'étant pas là, on m'a envoyée chez Augie ; il n'y a qu'eux deux qui peuvent embaucher.

— Tu veux dire Mr. Grane ? Tu es bien familière avec lui, à ce qu'il me semble.

— Mais oui, Eddie, mais sans rien de louche ; il est très sympathique, je l'aime bien et lui aussi, je crois qu'il m'aime bien. Enfin on a des atomes crochus, ça se sent tout de suite. Il m'a dit que j'étais trop belle pour être serveuse – le travail que je demandais – et qu'ils avaient justement besoin d'une

vendeuse de cigarettes car la leur venait de partir pour se marier. Il m'a expliqué que j'avais intérêt à accepter sa proposition parce que je me ferais deux fois plus d'argent, les gens ayant l'habitude de payer leurs cigarettes avec un billet d'un dollar sans réclamer la monnaie.

— Surtout quand tu ne proposes pas de la rendre !

Ma pointe un peu acerbe la fit rire d'un rire bon enfant.

— Je suis censée la rendre. Mais j'avais envie de te faire monter à l'échelle, tu vois, j'ai réussi.

— Passons sur ces blagues pas très spirituelles et revenons-en à nos moutons, alias le sieur Grane.

— Oh ! Eddie, ne le prends pas sur ce ton-là. Bon, j'ai accepté, il m'a dit qu'il me faudrait une robe du soir ou même deux. Il m'a demandé si j'en avais et j'ai dit que non, j'en ai bien une vieille, très moche, que je ne peux pas mettre dans une boîte aussi chic. Il a proposé de m'avancer la somme nécessaire que je lui rembourserais petit à petit sur mes gains ; il m'a emmenée chez Saks et m'a aidée à choisir. Celle que j'ai sur le dos a coûté cent vingt-cinq dollars et l'autre cent. Elle te plaît ?

— Je la trouve somptueuse mais dis-moi, tu vas en mettre un temps pour le rembourser.

— Non, Eddie. Je ne reçois pas de salaire mais je me ferai une centaine de dollars par semaine uniquement en pourboires : ce soir j'ai déjà récolté quinze dollars et la soirée est loin d'être finie, et nous ne sommes qu'un jeudi. Je pense que je me ferai en moyenne vingt dollars par soirée, en comptant six soirées par semaine ; je lui rembourserai cinquante par semaine, il m'en restera soixante-dix à mon compte, si bien qu'en un mois les deux robes seront payées. Je pourrai sans doute m'offrir une robe neuve une fois par mois sans m'endetter.

— Parce que tu envisages de garder la place ?

— Évidemment, Eddie, je gagne bien plus qu'avant. Ça n'empêche pas que je puisse décider, le printemps prochain, de recommencer à travailler avec les forains mais ce n'est pas possible maintenant, au mois de septembre, c'est trop tard dans la saison. En continuant ici j'aurai une belle petite cagnotte et je préfère ça au métier de mannequin, c'est plus facile et bien

moins fatigant.

À sa place j'en aurais fait autant mais, pour être franc, ça ne me plaisait pas outre mesure de la savoir ici. Comme je n'y pouvais rien, je me résignai à relancer la conversation sur son entretien avec Augie dont elle ne m'avait pas encore donné les raisons.

— Après nos achats il m'a invitée à boire un verre au *Blackstone*. Nous y étions depuis une demi-heure quand tu as fait ton apparition, et j'avais assez échangé avec lui pour être sûre que ce n'était pas un type à descendre qui que ce soit. Pendant que tu buvais en compagnie de ton ami...

— C'était Frank Bassett, capitaine de police aux Homicides.

— Pendant que tu buvais avec ce Bassett, j'ai bien tourné et retourné la chose dans ma tête et quand j'ai vu que tu te levais, je me suis dit que j'allais te présenter à Augie.

— Je pense qu'il n'y avait pas de risque à ça, mais ça ne m'explique pas pourquoi tu t'y es décidée.

— Ce n'est pas compliqué. Ça me faisait plaisir que tu le connaisses parce que je le trouve sympathique. Après ton départ, il a répété ce nom de Hunter comme si ça lui rappelait quelque chose et il a dit : « Ah ! oui, j'y suis, la police m'a interrogé sur un type qui avait ce nom-là », et il m'a rapporté toute l'histoire exactement comme tu l'avais fait. Il n'aurait pas parlé ainsi s'il était le moins du monde impliqué dedans. Donc, je le considère comme totalement innocent et dans ces conditions je ne vois pas pourquoi je ne lui aurais pas tout confié, y compris la raison de ma présence au *Blue Croco*. Il a bien ri et m'a dit que la seule chose qui comptait pour lui, c'est que je fasse bien mon boulot. Il a voulu savoir aussi si j'étais décidée à rester. « Oui, lui ai-je répondu, à condition que vous ne m'ayez pas raconté trop de bobards au sujet des pourboires. » Ce soir, j'ai pu voir par moi-même qu'il n'avait pas exagéré. Il m'a fait entrevoir que je gagnerais environ cent dollars par semaine, je crois que j'irai jusqu'à cent vingt.

— Et Toby Dagon, tu l'as vu ?

— À peine, et lui ne me plaît pas ; tu sais, on n'aimerait pas le rencontrer le soir au fond d'un bois, il me fiche les jetons. D'ailleurs Augie ne l'aime pas non plus, mais il paraît que c'est

un bon gestionnaire question loterie. Je crois même que c'est Dagon qui dirige et qu'Augie ne fait que soutenir financièrement.

— Décidément tout le monde aime Grane et déteste Dagon, ça doit correspondre à quelque chose.

— Pendant que nous dînions, poursuivit Estelle, car il m'a offert le repas après nos consommations, je lui ai demandé si Dagon avait pu tremper dans l'affaire de la disparition de ton oncle. Il m'a dit « non ». La police lui aurait demandé paraît-il ce qu'il faisait à quatre heures, et justement Augie a pu assurer que Dagon était à Gary hier après-midi et qu'il y était encore à quatre heures et demie puisqu'il lui avait téléphoné là-bas (un appel à longue distance). Il ne voyait pas non plus quelle *raison* il aurait de se venger de ton oncle qu'il n'a rencontré qu'une fois en passant dans le bureau de l'agence.

J'eus l'idée soudaine que je pouvais profiter de cet instant pour m'assurer d'un alibi de plus, alibi qui, fourni par Estelle, ne pourrait être mis en doute.

— Dis donc, Estelle, combien de temps avez-vous passé ensemble une fois que je vous ai quittés vers six heures ?

— Environ deux heures, une demi-heure jusqu'au dîner, une heure pour le repas et ensuite nous sommes venus ici pour nous assurer que les robes avaient bien été livrées.

C'était plus que suffisant comme alibi pour le meurtre de Karl Dell. Tiens, me dis-je, mais Estelle n'est même pas au courant de la mort de ce pauvre type. Je lui en fis part et je me rendis compte que cette nouvelle la bouleversait. Elle devint pâle comme un linge, incapable d'articuler le moindre son.

— Pardonne-moi, Stelle, je te l'ai annoncée trop brutalement, c'est stupide de ma part. Je ne me doutais pas que tu l'aimais bien.

— Non, Ed, ce n'est pas ça, je veux dire, il ne m'était pas antipathique, je suis sortie deux ou trois fois avec lui, pour danser ou aller voir un spectacle, nous étions simplement de bons copains mais...

— Mais quoi, Stelle ?

— C'est à cause de ton oncle que ça me donne un coup. J'avais espéré jusqu'à maintenant que sa disparition ne cachait

rien de grave, que c'était peut-être une bonne blague, qu'il allait revenir et tout nous expliquer tandis qu'à présent...

Je lui tapotai amicalement la main, souhaitant de tout mon cœur pouvoir trouver un moyen de la rassurer mais incapable de le faire. À nouveau l'angoisse me rongeait, je réalisai que mon désir d'élucider le meurtre de Karl correspondait en fait au besoin de m'occuper l'esprit pour échapper à cette affreuse réalité de la disparition d'oncle Am... et de sa mort probable.

— Ed, il me faut une bonne dose d'alcool pour tenir le coup, tu m'offres quelque chose ?

Nous bûmes de concert et Estelle reprit des couleurs.

— Merci, Eddie, ah ! j'allais oublier de te dire qu'Augie désire te parler.

— Me parler à *moi* ? Bon sang ! À quoi ça sert puisqu'il semble ne rien savoir.

— Il ne m'a pas dit ce qu'il te voulait mais il m'a demandé si tu passerais ce soir, j'ai dit que j'y comptais bien et il m'a priée de te faire la commission. Tu le trouveras dans son bureau, je vais te montrer où c'est.

Ce fut le moment que choisit le garçon pour m'apporter le fameux sandwich club. Je décidai de le manger avant d'aller voir Augie, et comme Estelle jugea plus prudent de ne pas rester trop longtemps assise à ma table, nous décidâmes d'un commun accord de nous retrouver plus tard. Un moment après elle me guida en effet jusqu'au second étage, au bout d'un long couloir jusqu'à une porte portant l'inscription « Privé ». Elle frappa et ouvrit la porte quand Augie cria « Entrez. »

— Augie, c'est Ed Hunter. À tout à l'heure, Eddie, passe me voir avant de partir, je redescends.

Et c'est ainsi que je pénétrai dans le bureau d'Augie Grane.

CHAPITRE XI

Augie trônait derrière son bureau et je devinai que le bonhomme assis, les jambes ballantes sur un coin dudit bureau, devait être ce Toby Dagon, que personne ne pouvait souffrir et dont la tête me déplut vivement dès le premier abord. Il était plus jeune qu'Augie Grane, dans les trente-cinq ans, bien habillé, assez bien de sa personne. Qu'est-ce qui en lui inspirait cette immédiate antipathie, je n'aurais su le dire ; ses yeux n'étaient pas trop rapprochés, le sourire était agréable, il n'avait ni crocs ni cornes mais sa présence dans la pièce me rendait mal à l'aise. Même si Bassett ne m'avait rien dit, je me serais douté que c'était un tueur, n'allez surtout pas me réclamer des explications rationnelles.

— Salut, Ed, s'écria Augie, je vous présente Toby Dagon.

Il me tendit la main, je la serrai, elle n'était ni moite ni glacée et la poignée de main semblait cordiale mais je ne tenais pas à la prolonger.

Augie me désigna un siège ; Toby déclara :

— Tu perds ton temps, Augie, mais je n'ai rien à dire contre.

Tu n'as pas besoin d'écouter, tu sais d'avance ce que je vais dire à Ed. De toute façon, qu'avons-nous à perdre ?

Son associé haussa les épaules et dit d'un ton bourru :

Rien bien sûr, sinon un temps qui est toujours précieux, et en plus quel besoin d'aller raconter aux gens ton genre de travail.

— Tout le monde sait ce que je fais, Toby.

Celui-ci se leva.

— Bon, lança-t-il, je vous laisse ; il y a à mon avis une petite chance sur mille que ça aboutisse, mais nous sommes payés pour savoir que c'est souvent ce qui est le plus aléatoire qui rapporte le plus. Pendant ce temps, je vais tâcher de joindre ce

nouvel indicateur. Si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver. Heureux d'avoir fait votre connaissance, Hunter, et il sortit.

Augie Grane fit pivoter son siège pour se trouver juste en face de moi et il poussa vers moi une boîte de cigares.

— Un cigare ou quelque chose à boire ?

— Non merci pour le cigare, quant au verre ce sera pour tout à l'heure si l'offre tient encore.

Ce disant, je me creusais la tête pour deviner ce qu'il avait à me demander.

Il entra rapidement dans le vif du sujet.

— Si je comprends bien, Ed, vous êtes en train par tous les moyens de découvrir ce qui est arrivé à votre oncle ? (je fis un signe de tête affirmatif) et moi je cherche qui me torpille mon affaire de loterie. Je pense que nous pourrions nous épauler.

— Oui, mais comment ? D'après ce que vous avez dit à Bassett il ne peut y avoir aucun lien entre les deux. À moins que vous n'ayez menti à Bassett ?

— Bassett est loin de m'avoir tout dit. Il m'a indiqué qu'il m'interrogeait uniquement à cause de cette conversation que nous avons eue, Toby et moi, avec Starlock et votre oncle à l'agence. Cet après-midi, votre amie Estelle a été plus ouverte avec moi et c'est ainsi que j'ai su que le type qui a kidnappé votre oncle avait donné un certain numéro de chambre au *Gresham*. Je ne crois pas dans ce cas à une simple coïncidence et vous ?

— Ni moi, en général, mais en l'occurrence je ne vois pas où il y a coïncidence, j'ai besoin que vous me l'expliquiez, pardonnez-moi si je suis borné.

— Eh bien, dit Augie en se penchant vers moi, ce Richard Bergman est ici à Chicago parce que je l'ai fait venir pour se charger de l'enquête que je voulais confier à Starlock et à son détective, votre oncle à ce qu'on m'a dit. Quand Estelle m'a mis au courant j'ai vu l'affaire d'un tout autre œil.

Je sifflai doucement entre mes dents. Il poursuivit :

— Je suis prêt à tout vous dire mais d'abord je voudrais savoir ce que vous, vous savez. Quelles informations avez-vous eues sur Bergman ?

Je les lui rapportai et il déclara :

— C'est assez exact, j'ai versé à Bergman une centaine de dollars par mois pendant presque deux ans ; je ne sais fichrement pas pourquoi je n'ai pas tout de suite pensé à lui quand ça a commencé à se détériorer. Je n'ai été qu'un imbécile et sans doute était-ce une idée stupide, puisque les loteries sont une affaire clandestine, illégale, de contacter une agence de détectives privés mais j'ai enfin réalisé la chose quand je me suis fait répondre non par deux fois. Je me suis souvenu de Bergman à ce moment-là, il est venu tout de suite... et il occupe la chambre dont l'individu au téléphone a donné le numéro à Starlock.

— Depuis combien de temps dure ce « truandage » auquel vous avez fait allusion ?

— Un mois environ, peut-être un peu plus. En tout cas ça m'a fait perdre trente mille dollars déjà. Ce n'est pas énorme mais ça ne me plaît pas.

— Pour vous, c'est peut-être une broutille mais pour moi ça fait une grosse somme.

— Il en faudrait dix fois plus pour me mettre sur la paille, mon pauvre Ed, mais ce n'est pas la question. Si vous mettez la main sur l'individu ou la bande qui me filoute, je vous allonge cinq mille dollars, et ça en vaudrait davantage.

— Vous aviez proposé cette somme à mon oncle ?

— Non, Ed ; je n'ai pas vu votre oncle en dehors de l'entrevue avec Starlock à l'agence, entrevue à laquelle il a assisté.

— Désolé, mais je ne peux pas accepter, je travaille pour Starlock qui a refusé de se charger de ce travail, je ne peux décentement pas le prendre sur mes propres épaules.

— Je ne vous charge d'aucun travail et je ne vous fais aucune offre, mettez-vous bien ça dans la tête ; je dis simplement qu'au cas où vous découvririez quelque chose, je vous donnerais cinq mille dollars, une gratification, disons un petit cadeau de Noël. Ça vous choque ?

À vrai dire je n'y voyais aucun inconvénient, bien au contraire ça m'ouvrait de magnifiques perspectives : avec ce capital et nos économies en plus, nous pourrions, oncle Am et moi, réaliser notre rêve, avoir notre agence à nous, c'était trop beau pour être vrai... Encore faudrait-il que mon oncle fût

vivant.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je suis le type qu'il vous faut, vous ne me connaissez même pas ?

— Frank Bassett, expliqua-t-il avec le sourire, m'a affirmé que vous étiez un gars astucieux. Estelle va plus loin, à ses yeux vous êtes un garçon très brillant. J'ai confiance en vous, je pense que vous parviendrez à retrouver votre oncle ou à découvrir ce qui lui est arrivé et, comme je vous l'ai dit, je ne crois pas aux coïncidences ; à cause du coup de téléphone où a été cité le numéro de chambre de Bergman, je suis persuadé, quand vous aurez dégotté l'individu qui a kidnappé votre oncle, que vous tomberez du même coup sur celui – ou sur le syndicat – qui me refait de mille dollars par jour.

— C'est un homme, pas un syndicat.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

— Estelle vous a-t-elle mis au courant de l'histoire du collectionneur d'Ambrose ? (Il fit oui de la tête et je continuai :) Il faut quelqu'un doué d'un sens de l'humour – plutôt macabre –, je ne vois pas un syndicat doué de ce genre d'esprit. Cela dit, il peut y avoir d'autres organisations de loteries qui le soutiennent *par-derrière*, qui lui donnent les fonds nécessaires pour faire ce « travail ».

— Bien raisonné. Alors tope là ?

Je n'avais pas envie de m'engager à fond, j'avais assez à faire avec la recherche de mon oncle, il n'était pas question que je m'en laisse distraire, fût-ce une seule seconde ; je le lui dis franchement, en ajoutant que si par un heureux hasard je faisais d'une pierre deux coups, j'accepterais sa « prime ».

— Parfait ; nous allons boire à la réussite de votre entreprise. Un whisky ?

Et sur mon signe de tête affirmatif, il prit son téléphone qui devait être relié directement avec le rez-de-chaussée car il passa la commande sans l'intervention du standard.

— Puisque vous comptez sur moi pour trouver la clé de l'énigme, je pense que vous voudrez bien répondre à quelques questions. Primo : connaissez-vous un certain Karl Dell ?

— Non. Je devrais ? Il est aussi dans les loteries ?

— Il travaille pour une compagnie d'assurances, dis-je sans

vouloir lui donner d'autres précisions. Le nombre 420 vous dit-il quelque chose ?

— Ma foi, je ne vois pas... sauf que c'est un nombre proche du fameux 418 où crèche notre Bergman.

Tiens, me dis-je, comment ne pas y avoir pensé plus tôt ? Le 420 devait se trouver dans le même couloir et un client du *Gresham* habitant le 420 pourrait intercepter aisément quelqu'un qui se rendrait au 418. Oui, mais oncle Am ne serait pas monté sans demander d'abord à la réception si l'occupant du 418 était bien là... à supposer que le réceptionniste ait dit la vérité. Et si le collectionneur projetait de le kidnapper à cet endroit, il aurait dit à Starlock d'indiquer à son détective qu'il fallait monter directement à la chambre. Cela n'aurait en rien paru suspect, sinon on passe toujours par la réception avant de prendre l'ascenseur. Oncle Am, j'en étais sûr, aurait procédé ainsi.

Je repoussai à plus tard l'étude de cette possibilité et poursuivis mon interrogatoire.

— Vous avez dit à Estelle que Dagon avait un alibi, qu'il se trouvait à Gary au moment de la disparition de mon oncle, trouvez-vous à redire si je vérifie ?

— Pas du tout, fit-il en haussant les épaules, je sais que Dagon ne paie pas de mine et qu'en général il fait mauvaise impression, mais il se trouve que je lui ai sauvé la vie une fois et que je l'ai tiré d'un sale pétrin une autre fois ; avec moi il est d'une loyauté à toute épreuve ; il ne ferait rien derrière mon dos ou pour des motifs personnels.

— Soit ! Son alibi, quel est-il ?

— J'ai eu avec lui une communication à longue distance à quatre heures trente. À ce que j'ai appris de mes conversations avec Frank Bassett et Estelle Beck le meurtr... je veux dire le kidnappeur a dû être fort occupé pendant un certain temps aux alentours de cette heure-là... et dans l'impossibilité de se trouver à Gary à quatre heures trente.

— D'accord, mais comment pouvez-vous être sûr qu'il a vraiment appelé de Gary ? Même si une voix de tontine a dit : « On vous appelle de Gary », ce n'est pas une preuve suffisante. Il suffisait pour Dagon de mettre une amie dans le coup et de

vous appeler tout simplement du centre-ville.

— Oui, ça aurait très bien pu se passer comme ça, sauf qu'il avait absolument besoin d'un renseignement que seul, je pouvais lui fournir et qu'il m'a demandé de le rappeler, ce que j'ai fait dix minutes plus tard.

— Où vous a-t-il demandé de le rappeler ?

— Au *Melton Hôtel* à Gary. Il n'y séjournait pas ; il y est allé tôt dans l'après-midi et est revenu dans la soirée. Il m'a téléphoné de la cabine dans le hall de l'hôtel et c'est là que j'ai rappelé, en demandant qu'on le fasse chercher.

Si Augie disait vrai, l'alibi était impeccable. Je ne le soupçonnais pas de me raconter des craques mais je résolus de demander à Frank Bassett, pour plus de sûreté, de vérifier si un groom du *Melton* se rappelait avoir cherché un certain Mr. Dagon pour répondre au téléphone vers cette heure-là.

Sur ces entrefaites, un garçon nous apporta une bouteille de whisky et des amuse-gueule. Augie le congédia rapidement, nous versa généreusement à boire et me demanda si j'étais monté le voir directement en arrivant ou si j'avais consommé en bas.

— J'ai pris deux verres et un sandwich.

— À quelle table ?

Je le lui indiquai et il déclara :

— Vous aurez une bien meilleure table quand vous redescendrez, je préviendrai Georges, prenez tout ce que vous voulez, ce sera au compte de la maison.

— Je n'avais pas prévu de prolonger la soirée mais c'est tentant.

Il me tendit un verre en me faisant un grand sourire et je décrétai finalement qu'il m'était très sympathique, mais pas parce qu'il m'offrait des consommations gratis ni parce qu'il me faisait entrevoir un éventuel gain de cinq mille dollars – qui sonneraient gaiement dans mon escarcelle de miteux détective – non, en toute impartialité il me plaisait et je comprenais pourquoi Estelle lui avait si vite fait confiance. Moi aussi, je lui aurais volontiers fait des confidences et avouez que dans ce milieu des loteries clandestines, c'est tout de même rare de découvrir un type de cet acabit-là ! Je me dis que c'était peut-

être grâce à la collaboration de Toby Dagon que ça pouvait marcher. Pour affronter les durs qui font ce drôle de métier, il faut être soi-même sans scrupules et c'est Toby – à qui il avait sauvé la vie – qui se chargeait de cette besogne. Peut-être qu'il manigançait, sans le dire à Augie, des coups pas très catholiques comme un kidnapping, celui d'oncle Am en particulier.

Je jouai quelques minutes avec cette idée mais c'était peu vraisemblable. Toby avait eu besoin de l'aide d'Augie pour établir son alibi ; celui-ci avait dû le rappeler et seul, il pouvait reconnaître la voix de Toby au bout du fil.

— Alors on boit à la santé de celui qui découvrira le tueur. Non, buvons à votre santé, que vous puissiez retrouver votre oncle sain et sauf.

Après ce toast il me demanda si je n'avais rien d'autre à lui demander.

— Eh bien, si sa disparition est liée à votre histoire de loteries, il faut que je sache comment fonctionne votre système ; comment une autre organisation peut-elle s'arranger pour vous faire perdre de l'argent ? Je ne vois qu'un moyen : bousiller votre dispositif de protection, mais ce n'est sûrement pas ça.

— Non, il ne s'agit pas de ça. Nous n'avons pas plus d'arrestations que d'habitude ; c'est l'énigme, Ed, je ne sais pas par quel bout la prendre. Ce n'est pas le mécanisme habituel de fraude qui est en cause. Vous ne savez pas comment ça marche ou plutôt comment ça marchait ?

— Non, pas très bien.

— Eh bien, Ed, voilà comment ça se passe : tous les versements qu'opèrent les grandes organisations de loteries clandestines se font sur la base de chiffres qui paraissent dans la presse quotidienne ; elles utilisent ceux fournis par la Chambre de compensation, ou ceux que donne le ministère des Finances, éventuellement ceux du Pari mutuel. Nous, nous prenons le cours de la clôture de la Bourse en tenant compte du nombre de valeurs en hausse, en baisse, des inchangées, et en choisissant le dernier chiffre.

» Disons, par exemple, que sur la colonne du marché des valeurs il y en ait quarante en hausse, soixante-douze en baisse et huit cent six inchangées, le nombre gagnant sera, ce jour-là :

026. Les joueurs seront fixés en lisant leur journal, ils verront s'ils ont gagné ou perdu.

— Et vous versez cinq cents contre un s'ils ont joué le bon numéro ?

— Oui, le chiffre actuel est mille contre un mais il ne faut pas oublier la commission du revendeur, les frais généraux et tout ce que nous coûte notre système de protection. Moi, je dirige une organisation tout ce qu'il y a de plus honnête et je ne fais que 10 % de bénéfice, enfin c'est ce que je faisais jusqu'à maintenant.

— Vous vouliez m'expliquer comment on s'y prenait pour frauder ?

— Ah ! oui, c'est vrai. Autrefois, quand les loteries n'étaient pas encore très au point comme organisation, une équipe qui voulait démolir une équipe rivale s'y prenait ainsi : elle payait un type qui s'introduisait dans la salle de rédaction ou dans l'imprimerie du journal local pour falsifier de temps en temps les nombres sur la base desquels la bande concurrente aurait à rembourser les joueurs. À cinq cents contre un, il suffisait de se livrer seulement de temps en temps à ce petit jeu. Les joueurs savaient d'avance le nombre qui allait sortir et ce jour-là, il fallait verser une somme coquette à la foule des gagnants, ce qui évidemment mettait les finances en difficulté. Ça marche dans un patelin où il n'y a qu'une feuille de chou ou même deux, mais pas dans une grande ville comme New York ou Chicago parce que, si les journaux ne sont pas d'accord, ça s'ébruite vite. De toute façon, je sais comment parer à ce danger-là, on me télégraphie immédiatement les chiffres de New York pour que je puisse vérifier si ça concorde avec ce que publient les journaux d'ici. Et puis il y a trop de contrôles et de vérifications pour qu'on puisse tricher au départ.

— À quoi se monte le pourcentage de vos pertes par rapport au total des enjeux, ça ne pourrait pas être dû simplement à une série de malchances ?

— Oh ! non, pas sur une telle durée. Nous sommes comparativement à bien d'autres une petite organisation. Notre territoire ne couvre que le sud du Loop et ses environs immédiats. Notre recette brute est en moyenne de dix mille

dollars par jour, donc, normalement, nous devrions verser cinq mille. Depuis plus d'un mois ça fait six mille à cracher. Je vous ai dit que le bénéfice net est de dix pour cent généralement, mais dans ces nouvelles conditions je m'en tire à peu près juste, sans rien gagner ni perdre... pour le mois dernier, s'entend et, d'après le calcul de probabilités qui est, comme vous le savez, la loi et les prophètes pour les joueurs, je compte trente mille dollars de manque à gagner.

— Et si vous tombez sur un jour de poisse, disons par exemple que vous ayez à verser à plein de gens qui ont eu la veine de jouer le bon numéro dans les cent mille dollars d'un coup, comment faites-vous ?

— Quelle question ! Je débourse la somme, même astronomique, mais je ferme boutique jusqu'à ce que je découvre qui m'a eu et comment.

— Je suppose que vous ne m'avez pas attendu pour contrôler d'un peu près Toby Dagon, mais vous avez une petite idée de la façon dont il pourrait s'y prendre pour vous filouter.

— Je ne suis pas un enfant de chœur, Ed, vous vous en doutez bien. Je ne pense pas qu'il me ferait ça ; ça ne m'empêche pas d'envisager la chose mais je ne vois pas ce qu'il pourrait trafiquer. À la façon dont notre organisation marche, il faudrait qu'il soit de mèche avec un revendeur de billets et un client. Nous avons fait des statistiques des remboursements et on a pu constater que quel que soit le revendeur il y avait à peu près la même quantité de billets gagnants ; ça veut dire qu'ils devraient *tous* être de mèche avec Toby, et non seulement avec lui mais avec tous les gagnants. Ça n'existe pas, une conspiration où tant de gens entrent en jeu sans qu'il y ait des fuites. Un des revendeurs serait venu me trouver pour tout me raconter, se figurant que je payerais grassement son rapport, ce que j'aurais fait illico. Non, ça ne peut pas revenir de l'intérieur mais du diable si je vois comment c'est possible de l'extérieur. D'ailleurs je n'offrirais pas cinq mille de récompense si c'était enfantin à trouver. Un autre whisky, Ed ?

— Avec plaisir mais j'ai encore besoin d'explications, je ne connais rien à votre système. Il faut me dire comment fonctionne le placement des billets et le versement aux

gagnants.

— Toby vous expliquerait les choses bien mieux que moi. Je peux évidemment vous mettre au courant, toutefois je préférerais que vous vous adressiez à lui ; mais je vous demande une chose, pour éviter une discussion orageuse – entre Toby et moi bien sûr –, ne parlez pas de la somme que je vous ai proposée si vous découvrez le pot aux roses. Il était furax que j'offre la même à Bergman. Vous savez, ajouta Augie en souriant, Toby c'est un peu le molosse qui montre les dents quand on approche trop près du coffre-fort. J'ai l'impression de temps en temps qu'il veille plus jalousement sur mon argent que moi. Mes accès de générosité le mettent hors de lui.

— Quand il n'en est pas le bénéficiaire ? lançai-je, satisfait de ma perspicacité.

— Oh non ! Il n'est pas question de cadeaux entre nous. Nous ne sommes pas sur ce pied-là. Il touche un bon pourcentage de mon bénéfice net. Je vous ai indiqué ce que nous avions fait le mois dernier. C'est pourquoi Toby se fait encore plus de mouron que moi. Moi j'ai, en plus, ce que je gagne avec le *Blue Croco* ; lui, il vit sur son capital et je ne pense pas qu'il ait des mille et des cents à sa disposition ; mais il ne me demande jamais rien et refuse quand je lui en propose. Venez avec moi, dit-il en se levant, je vais vous emmener voir Toby et vous lui demanderez tout ce que vous voudrez, à moins qu'il ne se soit déjà envolé.

Nous descendîmes dans la salle et sur le seuil de la porte voûtée nous restâmes côté à côté à jeter un regard circulaire sur la clientèle avec l'espoir de localiser Toby. Le maître d'hôtel s'approcha et Augie demanda si Toby était parti.

— Oui, monsieur, il n'a pris qu'un verre quand il est redescendu de chez vous et il a dit de vous prévenir au cas où vous voudriez le joindre, qu'il rentrait directement chez lui.

— Bon. George, voici mon ami Ed Hunter, choisis-lui une bonne table pendant que je téléphone à Toby et mets ce qu'il prendra au compte de la maison.

George s'inclina et me conduisit à une table au bord de la piste, héra avec autorité un garçon qui était en train de servir des clients à une table voisine. Je ne pouvais décentement dire que je ne boirais rien et je commandai deux whiskys de la même

marque que celui dont m'avait déjà abreuvé Augie. En moins de deux minutes je fus servi et sur ces entrefaites revint le patron qui s'assit en face de moi, et il leva son verre :

— Skoal, Ed ! Toby est éreinté, il était en train de se mettre au lit. J'ai pris rendez-vous pour demain dix heures du matin ici. Ça vous va ?

— Parfait ; de toute façon je n'aurais rien pu faire avant demain, même si je lui avais soutiré des tas d'éclaircissements.

— Il a bien dit que si vous teniez absolument à le voir tout de suite, il viendrait, je dois le rappeler si vous le désirez. Évidemment il n'en serait pas particulièrement enchanté.

— Je le comprends, une heure et demie du matin, ce n'est pas une heure pour arracher de son lit un honnête citoyen.

— Toby n'est jamais ici si tard. Il doit se lever de bonne heure le matin, vers dix heures.

Je me fis la réflexion que dix heures, ce n'était pas une heure très matinale, mais Toby devait travailler le soir bien plus tard que moi en général.

— Il faut que je remonte, Ed, je suis très content d'avoir fait votre connaissance, restez ici aussi longtemps que le cœur vous en dit.

Je le vis s'arrêter près d'Estelle, qui se tenait près de la porte avec son éventaire à cigarettes, et lui dire quelque mots.

— Cigarettes, monsieur, vint-elle me proposer.

— Je n'ai pas entamé le paquet que vous m'avez forcé à prendre tout à l'heure... et vous y aviez glissé un billet doux d'une importance historique.

— Vraiment historique, Eddie ? fit-elle avec un sourire plutôt enjôleur.

— Figurez-vous que je préfère un « salut Eddie » venant de vous que de longues conversations avec des raseurs.

Nouveau sourire un peu tendre, cette fois, et elle s'assit sans façon à ma table en déposant le plateau par terre.

— Trêve de plaisanteries. Augie m'a dit de te tenir compagnie un moment. Tu sais, il te trouve très sympa, m'assura-t-elle en revenant avec plaisir à notre tutoiement habituel.

— J'en suis ravi. M'accorderas-tu cette danse ? (En effet l'orchestre recommençait à jouer sur un rythme endiablé.) Ça

peut être une façon de me tenir compagnie.

— Oui, bien sûr, mais je n'aime pas bavarder en dansant, alors commence par me dire si Augie t'a confié des choses importantes... enfin des choses qui peuvent t'aider dans tes recherches ?

C'est la question que je me posais, m'avait-il vraiment dit quelque chose d'important ?

— Écoute, je n'en sais trop rien. Il m'a dit qu'à son avis il y a un lien entre la disparition d'oncle Am et l'organisation des loteries clandestines.

— Ah ? Pourquoi donc ?

Je le lui expliquai et, en les exposant, ses arguments ne me parurent plus très convaincants. Qu'on se soit servi du numéro de chambre de Bergman, c'était un petit quelque chose en faveur du rapprochement des deux affaires, sans plus. Si ce n'était pas une coïncidence, ça voudrait dire que mon oncle était lui-même impliqué dans ce racket, plus que par le seul fait d'avoir assisté à la conversation dans le bureau de Starlock. Or s'il y était mêlé si peu que ce fût, il ne me l'aurait pas caché.

Estelle se rembrunit.

— Je suis un peu déçue, Eddie, j'espérais qu'il aurait eu des choses plus intéressantes à te dire, il avait l'air si désireux de te voir. Je te voyais déjà sur une bonne piste grâce à lui. Quand je lui ai tout raconté, surtout après que j'ai mentionné le nom de Richard Bergman, il a eu l'air vraiment intéressé. Crois-tu que ce pourrait être Bergman le kidnappeur ?

Je lui exposai pourquoi ce ne pouvait pas être lui. Nous finîmes notre conversation juste à temps pour pouvoir profiter du début du troisième morceau en nous élançant sur la piste. À présent l'orchestre jouait une valse lente, mélancolique et langoureuse ; entre parenthèses, l'ensemble Harry Hart est fameux pour ces valses-là. J'aurais goûté davantage la mélodie si Estelle ne s'était pressée si doucement contre moi dans sa belle robe très décolletée.

— À quelle heure as-tu fini ton travail ? demandai-je quand nous fûmes de retour à notre table.

— Je reste sans doute jusqu'à la fermeture mais j'ai complètement oublié de demander quand on ferme. Ne

m'attends pas, tu as dû en faire des allées et venues aujourd'hui, sans compter que tu ne t'es pas couché de la nuit !

— J'ai fait un somme de deux heures à l'agence.

Tu ferais mieux d'aller te coucher, peut-être que je passerai te voir en rentrant.

— Peut-être ?

— Peut-être.

Je n'insistai pas. Elle avait raison de me conseiller le repos, il était déjà plus de deux heures du matin. Je rentrai au logis à pied, cela me donnerait le temps de réfléchir à ce que m'avait dit Augie Grane. Y avait-il connexion entre le racket des loteries et la disparition d'oncle Am ? Plus j'y pensais, moins cela me paraissait évident. Cela n'avait de sens que si le kidnapping d'oncle Am avait été un moyen parmi d'autres de discréditer Bergman ou de le faire arrêter afin qu'il ne risquât pas de découvrir qui truandait Augie. Si *elle* était l'explication – peu plausible – le moment avait été bizarrement choisi puisque Bergman avait un très bon alibi ce fameux après-midi. Je fonçai en direction de l'agence, ce qui ne me faisait faire qu'un très petit détour car je voulais immédiatement enregistrer les paroles d'Augie. Il fallait mettre ça noir sur blanc quand c'était encore bien présent dans ma tête ; plus tard cela me paraîtrait peut-être plus important qu'à présent. Et je me rappelai ce qui était arrivé à Karl Dell avant qu'il eût pu me confier ce qui lui paraissait si intéressant. Je n'avais pas l'intention de réveiller Bassett ni Starlock, ça ne valait pas le coup.

Jane, plongée dans un roman-photo pour midinettes en mal d'amour, leva brusquement la tête à mon arrivée et me lança un regard interrogateur.

— Rien, ma pauvre Jane, pas de quoi fouetter un chat mais je préfère faire mon rapport tout de suite, au cas où... où je me lèverais tard demain matin, dis-je par crainte de paraître mélodramatique. En fait j'avais voulu dire : au cas où il m'arriverait malheur.

— Voulez-vous que je prenne en sténo ?

— Volontiers, si ce n'est pas trop vous demander.

Je lui dictai le récit intégral de tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ du bureau. J'avais déjà dit à Starlock tout ce

que je savais sur le meurtre de Karl Dell, à l'exception du nombre 420 dont Bassett m'avait parlé par la suite au téléphone. Il fallait le mettre au courant de ce nouveau détail. J'étais en train d'achever le rapport de ma conversation avec Augie quand Emil entra en se frottant les yeux. Il venait de dormir dans la pièce du fond.

— Il m'a semblé que j'entendais des voix ; quoi de neuf, Ed ?

Je me rappelai qu'il ignorait le meurtre de Karl Dell, je lui résumai ce que je savais en peu de mots, il pourrait prendre connaissance du compte rendu détaillé une fois que Jane l'aurait mis au propre.

Je pris un taxi, bien décidé à ne plus me creuser la cervelle jusqu'au lendemain. J'étais épuisé et commençais à sentir le pernicieux effet de tous les alcools ingurgités pendant la soirée. Ma montre marquait trois heures et quart quand je rentrai au logis. En grimpant lourdement les marches, j'entendis des pas à l'étage ; un policier inconnu de moi m'attendait en haut de l'escalier. La porte de Karl était ouverte et l'électricité allumée dans sa chambre. Il avait dû s'y installer et guetter tous les pensionnaires au fur et à mesure de leur retour dans leurs chambres respectives. Je me présentai.

— Le capitaine m'a prévenu que vous travailliez avec nous. Y a-t-il du nouveau ? questionna-t-il.

Jugeant qu'il ne devait pas être suffisamment familiarisé avec l'affaire pour profiter des éléments apportés par ma conversation avec Augie Grane, je fis non de la tête et lui demandai simplement si Bassett lui avait parlé d'Estelle Beck.

— J'ai son nom sur la liste des pensionnaires, elle est la seule à ne pas être rentrée et je suis censé interroger tout le monde.

— Elle travaille très tard parce qu'elle est employée dans un night-club ; je me porte garant d'elle, il ne faut pas l'attendre de sitôt.

— O. K., on va lui fiche la paix ; c'est rudement long de poireauter comme ça tout seul, vous ne voulez pas venir causer un peu ?

— Ce ne serait pas de refus mais je suis claqué et je dois me lever tôt demain matin, je file me mettre au lit.

— Je serais bien content d'en faire autant, bonne nuit ! me

lança-t-il en réintégrant la chambre de Karl dont il laissa la porte entrebâillée.

Cela m'ennuyait pour Estelle car je ne savais comment interpréter son « peut-être que je passerai te voir »... J'eus un instant la tentation de lui téléphoner pour la prévenir qu'il y avait un policier en faction mais finalement j'y renonçai.

Une fois couché je m'endormis comme une masse. Pourtant le bruit des voix sur le palier suffit à m'éveiller. Il était près de cinq heures.

La lumière grisâtre du petit matin pénétrait dans ma chambre par les deux grandes fenêtres. J'entendis qu'on passait quelque chose sous la porte, je me levai vite, vite, pour ramasser le petit billet et j'entendis le pas léger d'Estelle qui regagnait l'étage supérieur. Je m'approchai de la fenêtre pour déchiffrer son écriture : « Salut Eddie, Augie m'a demandée en mariage, faut-il que je dise oui ? »

J'enfilai à la hâte ma robe de chambre et sortis dans le couloir ; le détective surgit de chez Karl, comme un diable de sa boîte, dès qu'il entendit le grincement des gonds, mais voyant que c'était moi il m'adressa un clin d'œil complice.

— Ça doit être vachement important pour votre enquête ce qu'elle vous a griffonné, ça vaut le coup d'aller voir.

— Je crois que oui, est-ce que ça figurera dans votre rapport si je monte ?

— Vous en faites pas pour ça, mais je croyais que vous étiez trop éreinté pour venir bavarder avec moi ?

— Oh ! oui, question bavardage, je ne suis pas d'attaque, répondis-je avec un sourire qui en disait long.

Il gloussa, referma sa porte tandis que je montais à l'étage au-dessus mais j'entendis qu'il la rouvrait dès que je fus à pied d'œuvre.

CHAPITRE XII

Starlock m'avait dit de ne pas arriver au bureau avant huit heures. Je m'y rendis quelques minutes avant l'heure, le patron m'avait devancé et il avait même eu le temps de lire mon rapport.

— Bravo, Ed, c'est du bon travail.

— Mais ça ne nous mène nulle part... un vrai maquis, plus j'y pense, plus je tourne en rond, pas la moindre issue en vue.

— Ne nous décourageons pas, mon garçon, je vais étudier notre affaire sous ce nouvel angle, ça débouchera peut-être sur quelque chose et je vais interroger Bergman.

J'avais noté dans mon rapport la proposition que m'avait faite Augie Grane, les cinq mille dollars de prime au cas où je découvrirais l'origine de la filouterie qu'il subissait, et je demandai à Starlock son avis sur la question.

— Il ne faudrait pas que tu te disperses entre deux enquêtes différentes, mais si Augie a vu juste et que les deux affaires sont liées, en enquêtant sur cette histoire tu découvriras sans doute pourquoi notre pauvre Am a disparu ; mais je dois dire que je ne vois pas très bien le lien entre les deux.

— Moi non plus, je trouve que ça ne tient pas debout... Voulez-vous que j'annule mon rendez-vous avec Dagon, je dois le voir à dix heures ?

— Écoute, Ed, si nous avions des pistes sérieuses, je dirais « décommande-toi tout de suite », mais avoue que ce n'est malheureusement pas le cas. Vois-tu quelque chose de mieux à faire ?

Je haussai tristement les épaules.

— À mon avis il n'y a aucun inconvénient à ce que tu bénéficies de cette somme, si en enquêtant sur le kidnapping de

ton oncle tu tombes sur le truand ou le gang qui s'en prend à Augie Grane, mais ne sois pas obnubilé par cette question de fric.

— Soyez sans crainte, ce qui m'intéresse avant tout, c'est ce qui a pu arriver à oncle Am, le reste c'est le cadet de mes soucis. Dites, si je contrôlais l'alibi de Dagon, ce ne serait peut-être pas totalement inutile ?

— Oh ! oui, pourquoi pas. Je vais expédier Emil, il a dormi comme un loir dans la pièce du fond, c'est ton arrivée qui lui a fait ouvrir l'œil. Je lui ai dit d'aller s'offrir un bon petit déjeuner ; à son retour tu pourras lui décrire Toby.

— D'accord mais ce serait mieux si on avait sa photo. Bassett pourrait nous en dégotter une.

— Ça m'étonnerait. Frank m'a dit qu'il n'a jamais été inculpé, il y a eu plusieurs occasions mais jamais de preuves suffisantes, alors la police n'a rien sur lui.

— Vous avez besoin de moi avant dix heures ?

— Reste ici, Bassett va venir d'un moment à l'autre ; il devait passer d'abord au commissariat central.

Bassett arriva peu après, il lut attentivement la deuxième partie de mon rapport, celle qui avait trait à ce qui s'était passé au *Blue Croco*. Sur ces entrefaites Emil Krazka réapparut. Starlock expliqua à l'officier de police la mission que nous voulions confier à notre collègue.

— ... À moins que vous n'ayez d'autres suggestions, conclut-il.

— Hier après-midi j'ai appelé cet hôtel à Gary, expliqua Bassett ; sur leur registre un certain Mr. « Dragon » était inscrit comme occupant la chambre 425, j'ai demandé qu'on me fasse venir le groom au bout du fil, il se rappelait le nom Dragon, il se souvenait du coup de téléphone, mais sa description du personnage a été des plus vagues, un type entre vingt et soixante ans, il n'a pu me dire s'il avait un mètre cinquante-cinq ou un mètre quatre-vingt-cinq... « entre les deux », m'a-t-il ajouté complaisamment ; en tout cas il se déplaçait sans béquilles ni canne. Il est évident que vous pourriez vous procurer des renseignements plus précis en allant y regarder de plus près.

— C'est-à-dire ?

— Il a eu des embêtements, il y a quelques années et un des journaux du soir — je ne me rappelle plus lequel — a publié une photo de lui, pas une photo posée, un instantané plutôt. Comme je vous l'ai dit la police n'a rien retenu contre lui... manque de mobiles ; mais vous pourriez demander à un de vos gars de rechercher dans les archives de ces journaux ; il n'y aurait plus qu'à montrer la photo au gosse, qui serait capable à ce moment-là de le reconnaître ou non.

— Emil, dit Starlock, vous avez pris connaissance du rapport de Ed, ça vous suffit comme informations pour ce boulot ?

— Bien sûr.

— Alors en route !

Bassett, lui, avait l'intention de passer à la Mutuelle pour se renseigner sur les clients habituels de Karl et essayer de retrouver son itinéraire, ainsi que les gens qu'il avait pu contacter entre l'heure à laquelle il m'avait quitté la veille et celle de son retour à la maison, c'est-à-dire cinq heures. Il ne se faisait guère d'illusions sur l'utilité de cette démarche car les événements qui avaient provoqué sa mort avaient dû se passer après cette heure. Mais cela faisait partie des enquêtes de routine, il s'y pliait.

— Alors, patron, vous n'avez rien à me confier d'ici mon rendez-vous avec le sieur Dagon, alias Dragon ? demandai-je.

— Je n'ai pas d'idées... à moins que tu ne recommences à examiner les dossiers des affaires dont Am s'est occupé. Je les ai déjà passés au peigne fin, et toi aussi d'ailleurs. Tiens, à propos, Bassett a cherché où en étaient les deux gars que ton oncle avait contribué à faire mettre en taule, ils y sont toujours.

— Bien ; au lieu de me tourner les pouces je vais jeter un œil sur ces papiers, et après Toby ?

Je veux dire au cas où ce qu'il va me dire ne me conduit sur aucune piste valable ?

— Ma foi, Ed, voilà ce que nous pourrions faire : je vais partir en même temps que toi pour aller au *Gresham* interroger Richard Bergman. Pour l'instant il est un peu trop tôt, mais s'il est encore couché à dix heures je me charge de le réveiller ; après, nous pourrions nous retrouver ici, déjeuner ensemble, et s'il n'y a rien de nouveau aller au tribunal vérifier à cent pour

cent l'alibi de Bergman pour mercredi quatre heures, d'accord ?

Je m'enfermai studieusement dans la pièce du fond avec mes dossiers que j'épluchai sans être récompensé de ma peine. Puis je me rendis comme prévu au *Blue Croco*, où je trouvai naturellement porte close, mais je sonnai à la porte de service et le concierge vint m'ouvrir. Je dis que j'avais rendez-vous avec Toby Dagon et déclinai mon nom.

— Entrez, Mr. Dagon vous attend. Vous savez où se trouve son bureau ?

— Je connais celui de Mr. Augie Grane, est-ce le même ?

— C'est le bureau à côté, la porte après celle de Mr. Grane.

Il me laissa monter seul et je frappai à l'endroit indiqué.

La pièce était d'un luxe plus tapageur que le bureau d'Augie. Il était assis derrière un imposant bureau en acajou. Deux hommes se tenaient devant lui, je devinai qu'il s'agissait de deux revendeurs de billets qui étaient venus faire leur rapport et verser l'argent.

— Salut, Hunter ! je suis à vous dans une minute, me lança-t-il, puis se tournant vers ses subordonnés il déclara : Joe, ça règle ton problème, hein ? Slim, si tu veux que je t'accompagne pour le versement, tu n'as qu'à m'attendre dans le couloir ou va dans le bureau d'Augie, comme ça tu pourras t'asseoir.

Les deux hommes sortirent du bureau sans me jeter le moindre regard, l'un par la porte donnant sur le couloir, l'autre par celle de communication avec le bureau d'Augie.

— Alors, Hunter ? Je ne sais pas exactement ce que vous attendez de moi mais prenez un siège.

— C'est une idée qui vient de Grane, pas de moi. Il s'imagine qu'il y a un lien entre vos pertes récentes et la disparition de mon oncle Ambrose, Am Hunter.

— Vous aussi, vous le pensez ?

— Franchement... non.

— Dans ce cas ne croyez-vous pas que vous perdez votre temps ici ?

— C'est bien possible, mais comme je n'ai rien de mieux à faire, j'ai suivi le conseil de Grane.

— Je ne vois fichrement pas ce que votre oncle a à faire dans le tableau, dit Dagon d'un ton catégorique, mais comme je ne

suis pas fichu de piger pourquoi nous perdons du fric... Ça pourrait être une série de coups de guigne, une guigne noire, mais si longtemps de suite c'est contraire à la loi de probabilité, j'avoue que je me fais une sacrée bile.

— N'empêche que vous n'êtes pas de l'avis de Grane ?

Il se passa la main dans les cheveux puis se frotta les yeux d'un air soucieux.

— Non, je trouve que c'était une idée absurde de s'adresser à une agence de police privée, je trouve débile de donner des détails circonstanciés sur notre business à un gars qui est détective mais Augie est le patron, je ne discute pas, il a dit de répondre à vos questions, allez-y, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Juste le fonctionnement de votre organisation, comment on place les billets, comment on effectue les versements aux gagnants, comment sont les billets ; par exemple si j'en voulais un, comment faudrait-il que je m'y prenne ? Vous les vendez au détail ?

— Oui et non. Ce n'est pas moi qui les place mais il y a un tas de clients de notre boîte, le *Blue Croco*, qui me connaissent et s'adressent à moi pour en avoir. Cela dit, en général ça ne se passe pas comme ça et évidemment je ne prends pas, dans ce cas, la commission que prennent les revendeurs habituels, simplement ma part du bénéfice net. Vous voulez un billet pour voir comment ça marche ?

— Je crois que je comprendrais mieux.

— Slim est dans la pièce à côté, je vais lui dire de vous en vendre un.

Il appela Slim qui sortit du bureau de Grane et qui me demanda, après avoir écouté les explications de Toby :

— Pour combien vous en voulez ?

— De quel montant sont ceux que vous vendez le plus couramment ?

— Ça peut aller de vingt-cinq cents à vingt dollars, dit Slim après avoir jeté un coup d'œil à son patron. Ceux qu'on place le plus facilement sont à cinquante cents ou à un dollar ; quelques-uns à deux dollars ou à cinq, pas beaucoup au-dessus de cinq dollars.

Sur ce, je tirai de mon portefeuille un billet de cinq dollars.

— Passez-m'en un, que je puisse gagner deux mille cinq cents avec un peu de chance, c'est bien ça ?

— Oui, oui, cinq cents contre un, c'est le rapport.

Il prit dans une liasse qu'il sortit de sa poche un billet attaché à un duplicata ; il portait imprimés la mention Cinq Dollars et un numéro de série, plus la date, celle de ce jour. La partie supérieure était doublée d'un papier carbone. Il empocha mes cinq dollars et me tendit le papier.

— Inscrivez le nombre que vous désirez, à partir de 000 jusqu'à 999. Si vous voulez, je peux le faire pour vous.

— Oui, j'aime mieux ça, attendez que je réfléchisse...

Je voulais donner le fameux « bon » nombre indiqué par Karl Dell, à la suite de ses recherches astrologiques afin d'observer la réaction de Toby ; puisque Karl avait été trucidé sans doute à cause de ça, mieux valait mettre discrètement la main sur mon revolver si je ne voulais pas suivre ce pauvre gars dans la tombe. Je fis semblant d'hésiter, pris un air méditatif puis, sous le regard attentif de Toby, énonçai d'une voix claire :

— Quatre cents... quatre cent vingt.

Aucune espèce de réaction sur le visage de Toby, pas le moindre tressaillement, pas le moindre éclair dans la prunelle. Si ce nombre avait évoqué quoi que ce fût dans son esprit, je ne pense pas qu'il eût pu faire comme si de rien n'était. Conclusion, ce nombre n'avait aucune signification pour lui. Slim détacha la partie en pointillé, me la tendit et garda le duplicata. Chacun de nous avait en sa possession un papier dûment imprimé où figuraient date, montant du pari, numéro de la série et, écrit à la main, le nombre choisi par moi.

— Slim, tu peux retourner dans le bureau d'Augie, je viens te voir dans un instant.

— Une bonne chose de faite, déclarai-je, après la sortie de Slim, et maintenant qu'est-ce qui se passe ?

— Eh bien, il me donne les billets avant une heure limite, avec une bonne marge de sécurité, c'est-à-dire largement avant l'heure de fermeture de la Bourse de New York ; il me rend les invendus ainsi que les duplicatas de ceux qu'il a pu placer ; je lui fournis la provision pour le lendemain, qu'il me règle, moins sa

commission du jour.

— Et moi, qu'est-ce que je dois faire si le 420 sort ?

— Si vous avez pris votre billet selon la voie normale, vous allez voir Slim ; vous savez où le trouver du moment que vous êtes un de ses clients, et il s'occupe du règlement.

— C'est lui qui paye ?

— Pas quand il s'agit d'un pari qui dépasse cinquante cents. La plupart de nos gars ont suffisamment de fric sur eux pour rembourser les billets à vingt-cinq cents (qui rapportent cent vingt-cinq dollars) ou ceux à cinquante. Pour les billets à un dollar et au-dessus (ce qui rapporte cinq cents dollars et plus), il fixe un rendez-vous. J'accompagne le revendeur pour voir la tête du type et veiller au règlement de ce qu'on lui doit, je contrôle, avant, ce qui est écrit sur son billet et ce qui figure sur le duplicata que mon revendeur a conservé : ça doit coïncider ; il faut également que le numéro de la série corresponde bien à la série distribuée ce même jour. Si tout est O.K., j'allonge l'oseille.

Je conclus de cette explication que l'organisation me paraissait méticuleusement mise au point... qu'il faudrait être drôlement astucieux pour les arnaquer et s'y mettre à trois, le client, le revendeur et Toby, par exemple ; c'était peut-être faisable une fois ou deux sur de gros enjeux mais une fraude continue sur de petites sommes, ça me semblait infaisable. Disons qu'en prenant des billets à vingt dollars il suffirait de trois numéros gagnants (selon la loi de probabilité) pour arriver aux trente mille dollars dont Augie accusait la perte. Je l'interrogeai donc sur les billets de dix et vingt dollars.

— Le mois dernier, me répondit-il, il n'y a pas eu de billets gagnants à vingt dollars, il faut dire qu'on n'a pas souvent de gens qui sont prêts à allonger cette somme, ça fait beaucoup à cinq cents contre un. Nous avons eu trois billets gagnants à dix dollars en un mois, mais c'est une proportion normale puisque nous avons vendu près de quinze cents billets de cette valeur. Le mois prochain, peut-être qu'aucun parieur à dix dollars ne décrochera le gros lot !

— Vous auriez tendance à penser que vos pertes ou vos manques à gagner sont dus à ce que trop de petits parieurs ont tapé dans les bons numéros ?

— Oui, principalement ceux à un, deux ou cinq dollars ; Augie vous a sans doute précisé que ce n'était pas le fait d'un seul revendeur, tous sont concernés.

— Vous accompagne-t-il pour les versements, lui arrive-t-il de s'en occuper directement ?

— Avant, il ne s'en occupait pas, mais depuis que ça ne tourne pas rond, je suis arrivé à le convaincre qu'il ferait bien d'y aller de temps en temps, de contrôler lui-même, de choisir les revendeurs avec qui il irait ou de se charger lui-même de payer au lieu de me le faire faire.

Tiens, tiens, me dis-je, voilà qui signifie qu'Augie n'a pas une entière confiance en Toby, il n'y avait pas fait allusion. Y avait-il d'autres questions à lui poser, j'eus beau me creuser la cervelle, je ne trouvai rien, du moins aucune interrogation à laquelle Toby eût pu répondre sans réticence.

Je pris congé, mon billet en poche. Jusqu'à ce que les cours soient établis à la Bourse de New York, j'avais l'équivalent de deux dollars et demi ; avec un coup de veine ça pourrait faire tomber deux mille cinq cents dollars dans mon escarcelle. Il était trop tôt pour aller retrouver Starlock, j'attendis quelques instants, un peu plus bas sur le trottoir d'en face, ce qui me permit de voir Dagon et Slim sortir du *Blue Croco* par la porte de service. J'aurais pu les suivre s'ils étaient partis à pied mais ils montèrent dans une auto, un vieux tacot qui devait appartenir à Slim car c'est lui qui se mit au volant ; d'ailleurs j'aurais juré que Dagon devait posséder une somptueuse limousine, ce n'était pas le genre de type à se contenter d'une modeste bagnole.

J'avais peu à marcher pour atteindre notre immeuble ; il était à peine plus de onze heures et Starlock n'était pas encore de retour. Je me renseignai auprès de Maude, notre nouvelle secrétaire, pour savoir s'il n'y avait pas eu d'appel téléphonique. Il n'y avait rien de nouveau, statu quo sur toute la ligne. Mais juste au moment où je pénétrais dans la pièce du fond, la sonnerie du téléphone retentit ; c'était Emil Krazka qui appelait de Gary. C'est moi qui pris la communication en l'absence du patron.

— Ed, l'alibi tient bon, le groom a reconnu le type sur la

photo, donc c'est sûrement Toby Dagon, et il était là-bas à l'heure où on a kidnappé Am.

— Très bien, Emil, tu peux rentrer. Alors le gosse est vraiment sûr de ce qu'il dit ?

— Absolument, il y avait au moins six photos et il a choisi la bonne ; j'avais emprunté exprès plusieurs photos d'autres personnes. Dis, pendant que j'y suis, tu ne veux pas que je cherche à savoir ce que Dagon fricotait ici ?

— Je ne crois pas que ça vaille la peine, du moment qu'on est sûr qu'il était à Gary.

— D'accord, je vais rapporter les photos au journal ; avant de repasser au bureau, je pourrais peut-être prendre quelque chose sur le pouce, comme ça je serai à l'agence vers une heure, une heure et demie. Préviens le patron.

Dans la pièce du fond je trouvai Joe Streator qui se livrait au petit jeu dont nous avions tâté sans succès, Starlock et moi, je veux dire qu'il piochait les dossiers des enquêtes dont Am s'était occupé.

— Salut, Ed. Sais-tu qu'il y a un dossier qui manque, il devrait y en avoir au moins une partie. Am n'a pas pu avoir le temps de rédiger son rapport puisqu'il n'est rentré qu'à quatre heures ce jour-là et que Ben l'a expédié au *Gresham* quelques minutes après son retour.

— Starlock m'a dit qu'il avait fait son rapport oralement et que ce n'était pas important, mais je dois déjeuner avec lui tout à l'heure, je pourrai lui demander des précisions, je ne pense pas qu'on puisse en tirer quoi que ce soit d'utille.

— Ça dépend... qu'est-ce qui te permet d'en être si sûr ?

— Je fais confiance au patron, il n'est pas né de la dernière pluie. Il est au courant de ce que faisait Am et s'il avait eu la moindre crainte, il serait le premier à y penser maintenant. Mais je lui en parlerai, merci du tuyau.

Laissant Joe plongé dans ses dossiers, je réintégrai le bureau principal et interviewai Dane Evans, le comptable, sur ses billets de loterie, comment et où il se les procurait, comment ça fonctionnait dans l'ensemble, etc. Ce n'était ni tout à fait pareil ni très différent de ce qui se faisait chez Grane-Dagon. Il jouait tous les jours mais sans dépasser la somme de vingt-cinq ou

cinquante cents ; une fois, par hasard, s'il flairait un bon nombre, il allait jusqu'à un dollar. Apparemment son « flair » n'était pas infaillible, la seule fois où il avait tapé dans le mille, c'était avec un billet à vingt-cinq cents. Pour me rendre service il fit calculs sur calculs et finit par me dire que les deux dernières années, il avait dépensé deux cent cinquante dollars pour finalement n'empocher que cent vingt-cinq. Il convint avec le sourire que ce n'était guère brillant mais qu'il fallait tenir compte du suspense excitant, du plaisir qu'il avait eu à parier tout ce temps-là. Il ajouta :

— Après tout ça valait bien les cent vingt-cinq dollars que ça m'a coûtés.

Je brandis sous son nez mon billet à cinq dollars où figurait le nombre choisi : 420.

— Sapristi, Ed, pour un début c'est un début ! Ce n'est pas moi qui te ferai la morale, j'en ai pris un à deux dollars alors que je ne dépasse jamais habituellement un dollar.

Mon bel enthousiasme fut douché quand je me souvins que le nombre « porte-bonheur » indiqué par Karl Dell figurait dans le rapport que j'avais dicté à Jane la nuit dernière, Dane en avait sûrement eu connaissance. Je ne pouvais tout de même pas lui en vouloir d'avoir parié deux dollars alors que moi j'en avais engagé cinq, mais moi, j'avais l'excuse d'avoir acheté un billet uniquement pour mieux comprendre le fonctionnement. D'accord, me dis-je, mais tu aurais aussi bien pu ne risquer que vingt-cinq cents.

Starlock revint vers midi, je le mis au courant de ce que Krazka m'avait relaté par téléphone ; il dit à Streator de rester à l'agence jusqu'au retour de Krazka et ensuite d'aller déjeuner.

— Ed, nous allons nous offrir un bon petit repas, j'ai le cafard et ça me remettra d'aplomb, du moins je l'espère. Est-ce que ton entretien avec Dagon a donné quelque chose ?

— Rien d'extra...

— Idem pour moi. Grane avait dû donner des instructions à Bergman pour qu'il me parle franchement. En tout cas je n'ai pas eu l'impression qu'il me menait en bateau. Ce qu'il m'a dit cadre tout à fait avec ce que nous savons de leur organisation. À tous ces gars-ci on donnerait le Bon Dieu sans confession ; si

seulement on pouvait les prendre en flagrant délit de contradiction, on aurait quelque chose à se mettre sous la dent. À propos, de quoi as-tu envie ? D'un bon steak ?

Sur ce, nous débarquâmes chez *Julliard*, le fameux restaurant où Bassett et moi étions restés sur notre faim... pour des raisons professionnelles. Cette fois tout se passa normalement ; rien ne vint nous empêcher de faire honneur à la bonne chère.

— Bassett doit passer à l'agence vers cinq heures. On devrait l'emmener dîner ici après le travail. As-tu pensé à faire ta note de frais pour les hamburgers et la soirée au *Blue Croco* !

— Au *Croco* j'étais invité par la maison. Quant aux hamburgers, je pense que ça me sera remboursé largement si je gagne avec ça, déclarai-je en lui montrant mon billet.

Il éclata de rire.

— Figure-toi, mon pauvre Ed, que j'y ai été de mes deux dollars moi aussi, j'ai fait acheter mon billet par Dane qui en a pris également un de deux dollars pour lui. Tu nous as donné le pion, félicitations. Je pense que d'autres de nos garçons nous ont imités. Ça va vider les caisses de nos bons amis Grane et Cie si Karl Dell était un génie de la prévision. On a chacun sa petite superstition bien cachée. Moi, ça m'a fait débourser deux dollars et toi, cinq.

Je me défendis en expliquant en long et en large que j'avais voulu parier assez gros pour voir la réaction de Dagon à l'énoncé du fameux nombre magique.

— Bonne plaidoirie mais je vais te prouver que tu ne dis pas tout à fait la vérité : tiens, je te rachète ton billet en t'offrant trois dollars cash, ça te permet de te libérer de cette faraïneuse dépense que tu as risquée pour des raisons uniquement professionnelles. D'accord ?

Rempochant prestement mon billet, je dus reconnaître que je n'avais pas été très franc du collier. Mais cela m'avait été désagréable d'admettre que j'étais superstitieux moi aussi. Je lui demandai s'il était toujours d'avis d'aller au tribunal vérifier l'alibi de Bergman.

— C'est sans doute aussi oiseux que tout ce que nous avons fait jusqu'à maintenant mais ça vaut mieux. À ce qu'il dit,

Bergman est au-dessus de tout soupçon, n'empêche qu'on n'a rien à perdre à aller contrôler, à moins que Bassett n'ait quelque chose d'intéressant à nous dire. Mais s'il ne nous téléphone pas plus tôt que prévu pour nous annoncer une nouvelle sensationnelle il faudra patienter jusqu'à cinq heures. Je préfère aller, même pour rien, au tribunal plutôt que de bayer aux corneilles tout ce temps-là. À ce régime, on sent qu'on est à deux doigts de devenir dingue.

C'était mon avis à moi aussi. Entre la poire et le fromage, je me rappelai la remarque de Streator et je l'interrogeai sur le genre de travail qu'avait pu faire oncle Am, ce mercredi fatidique. Il hocha la tête.

— Il n'y a rien de ce côté-là, Ed. Je te montrerai le dossier qui y a trait, une seule et malheureuse page. Non, crois-moi, ce n'est pas ça qui nous mettra sur la voie.

CHAPITRE XIII

Nouveau coup de fil à l'agence pour s'assurer qu'il n'y avait rien de neuf, ce qui, hélas, était le cas, et nous allâmes de compagnie au tribunal. Le patron me fit une démonstration magistrale de ce qu'est une vérification approfondie d'alibi. J'en pris de la graine ; nous eûmes affaire à quatre personnes qui s'étaient entretenues avec Richard Bergman mercredi après-midi, et elles furent unanimes à dire que la conversation avait eu lieu tard dans l'après-midi. Mais Starlock n'eut de cesse qu'il trouve quelqu'un capable de lui préciser l'heure, à cinq minutes près ; sa persévérance fut enfin récompensée ; le dernier interrogé nous assura qu'il était dans les lieux à quatre heures un quart. Encore un éventuel suspect à rayer de la liste !

À l'agence : statu quo. Emil et Joe se tournaient les pouces dans la pièce du fond ; aucun fin limier n'était lancé aux trousses du kidnappeur d'oncle Am... et pour cause, puisque aucune piste ne se présentait ! On ne pouvait patauger plus lamentablement mais que faire, vous nous voyez arpenter la rue comme si nous venions de perdre nos clés ? Je suggérai à Ben, étant donné les circonstances, qu'il ferait mieux d'expédier Emil et Joe travailler pour ses clients, mais il ne voulut pas en entendre parler.

— Ed, m'expliqua-t-il, il ne faut pas jeter le manche après la cognée, tôt ou tard ça va démarrer, un kidnapping et un meurtre c'est comme une pierre qu'on jette dans l'eau, ça doit forcément faire des ondes. Du diable si ça ne se propage pas jusqu'à nous d'une manière ou d'une autre. Je veux avoir plein de gens à ma disposition pour pouvoir les lancer de tous les côtés dès qu'on aura le plus petit indice.

— Et moi, qu'est-ce que je pourrais bien faire, je veux dire en

attendant ?

— Va donc faire une partie de cartes avec les autres ; il est trois heures et demie et Bassett ne doit venir en principe que vers les cinq heures.

— D'accord, mais vous m'avez dit tout à l'heure que vous m'expliqueriez ce qu'Am était censé faire jusqu'à quatre heures, le jour de sa disparition.

— O.K., fit-il d'un air résigné, assieds-toi. Je l'avais chargé d'une enquête pour le compte de la compagnie de crédit Bartlett. Un gars du nom de Thomas Reynal leur avait demandé de financer l'achat d'une auto d'occasion il y a huit mois ; le prêt était de trois cents dollars, ce qui signifie que ça avait dû coûter dans les cinq cents et que le type a dû donner deux cents de sa poche. J'ai les chiffres exacts dans le dossier mais je cite de mémoire. Il devait faire un versement mensuel de vingt-cinq dollars plus l'intérêt du solde dû. Il aurait ainsi remboursé le prêt en un an. Il a versé pendant huit mois, donc il ne lui restait à payer que cent plus les intérêts, mais il s'est barré avec la voiture et la compagnie m'a demandé de mettre un de mes gars en piste, une journée seulement, pour voir où il était passé ; c'est plus une question de principe que de fric, ils ont horreur qu'on se paie leur tête.

— Il devait avoir une autre bonne raison de se tirer, pas seulement cette histoire d'auto, rien ne l'empêchait de filer plus tôt.

— Bien sûr, c'est ce qu'Am a découvert ; en fait il voulait plaquer sa femme, et il a pris la bagnole pour plus de commodité.

— Il n'a rien sur son compte en banque ?

— Il n'a pas de compte en banque. La veille de son départ, il a emprunté à des tas de gens, il a emporté pratiquement toute sa garde-robe dans deux valises et il a profité de ce que sa femme était au travail pour prendre la poudre d'escampette.

— C'est sûr qu'il s'agit uniquement d'abandon du domicile conjugal ?

— Oui, à ce que m'a dit Am après une journée de recherches, une journée qui s'est arrêtée à quatre heures. Il a parlé un bon moment avec la femme de Reynal, il a contacté ses amis et

relations, pour lui ça ne faisait aucun doute.

— La femme dépose une plainte en justice ?

— Non, elle a dit que c'était un bon débarras, qu'il ne valait pas pipette et qu'elle allait divorcer.

— Il a lâché son boulot aussi ?

— Ed, ne va pas chercher midi à quatorze heures, il n'avait pas de travail depuis près d'un mois.

— Et quel genre de boulot faisait-il avant ?

— Je n'en sais rien. Je suppose qu'Am l'aurait consigné dans son rapport écrit mais il n'a eu que le temps de me le faire oralement en vitesse et il n'en a pas parlé. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il a démarré l'enquête à huit heures trente et qu'il est rentré juste avant quatre heures. Quand il est entré dans mon bureau je lui ai demandé :

« Alors ça a marché ?

— Pas comme je l'aurais voulu », m'a-t-il répondu et il m'a résumé la situation avant d'aller dans la pièce du fond où il avait l'intention d'écrire son rapport, puis il y a eu ce fameux coup de téléphone du collectionneur d'Ambrose, la suite, tu la connais.

— Est-ce qu'il a laissé ses notes quelque part, enfin ce qui devait lui servir à faire son rapport ?

— Je n'ai rien vu, à mon avis il les a gardées dans sa poche.

— Vous avez téléphoné à la compagnie Barlett, vont-ils pouvoir vous régler sans que vous donnez de rapport circonstancié ?

— Tu fais bien de me le rappeler, Ed. J'avais totalement oublié, je vais les appeler pour leur dire ce qu'Am a eu le temps de me transmettre ; je leur expliquerai ce qui est arrivé et je ne demanderai rien pour le travail effectué puisque je n'ai aucun rapport à leur présenter ; je leur passerai gratis les conclusions de ton oncle, ce sera un geste de courtoisie.

— Vous pensez qu'ils sont pressés d'avoir le résultat de l'enquête ?

— Oh ! Je ne crois pas, pour cent malheureux dollars, ça m'étonnerait.

— Alors je vous demande de ne pas les appeler, Ben. J'ai l'intention de recommencer demain cette enquête. À moins qu'il n'y ait du nouveau qui en vaille la peine, je m'y mettrai à la

même heure, je prendrai les choses dans le même ordre, la femme, les amis et relations qu'elle avait indiqués, je ferai tout comme il a dû s'y prendre, comme ça je verrai les endroits où il s'est rendu mercredi et je saurai à quelle heure il y était.

— Ma foi, Ed, dit Starlock après quelques minutes de réflexion, ce n'est pas une mauvaise idée sauf, comme tu le disais, s'il y a quelque chose de plus urgent à faire. J'aurais peut-être jugé utile de m'en occuper moi-même. Ce qui m'en a empêché, c'est le fait qu'Am dans son récit ait reconnu qu'il n'avait rien appris de grave sur ce bonhomme. Je persiste à penser qu'une simple affaire d'indélicatesse avec une perte de cent dollars et la disparition du gars et de son auto, ça ne mène pas très loin.

— À moi non plus, ça ne me paraît pas une affaire à complications mais on ne sait jamais, si par hasard en s'en occupant oncle Am était tombé sur quelque chose de *diablement* important ?

— Il me semble qu'il y aurait fait allusion à son passage, déclara Starlock l'air profondément sceptique, nous avons tout de même eu le temps de parler quelques minutes mais je ne vois aucun inconvénient à ce que tu ailles y fourrer ton nez, à défaut d'autre piste. Tu es suffisamment astucieux pour bien t'en tirer, un petit conseil cependant.

— Je vous écoute.

— Ne sois pas obnubilé par la recherche de ton oncle, contente-toi de penser à Reynal. Quand tu auras à parler à sa femme ou ses amis, il faut inventer une histoire ; imagine que c'est un autre détective qui s'en est occupé et explique qu'il a quitté l'agence sans avoir fait de rapport et que ça t'oblige à recommencer l'enquête. Au cas où ils se souviendraient du nom de famille, ne te présente pas sous le nom de Hunter et fais comme si ton seul objectif était de retrouver Reynal. Comme ça, si Am a trébuché sur un certain *obstacle*, tu as des chances de te casser le nez aussi dessus, ce qui ne serait pas le cas si tu poses des questions sur lui.

Je reconnus le bien-fondé de cette tactique, et comme je tenais à recopier dans le dossier sur Reynal les informations que l'oncle Am avait dû y glaner avant de se lancer dans son

enquête, Ben me dit de le demander à Dane Evans, ce que je fis aussitôt. Je me mis au travail dans la pièce du fond tandis que mes collègues tapaient le carton à la table voisine. Dans la chemise que Dane m'avait remise il n'y avait qu'une simple feuille du bloc sur lequel Ben notait ses conversations téléphoniques, quand il n'avait pas Jane sous la main pour les prendre en sténo. Je recopiai dans mon calepin les quelques lignes écrites par Ben en respectant jusqu'aux abréviations.

« Bartlett, Thom. Reynal, 682 S. Briwick, appt 7 – dern. employ. *Kennel Bar*, S. Clar, marié, sans enf. – 38 Chevrol. n° 1987 – B6729, lie. 341-294 – Pr. 500, empr. 300, reste dû 100 + int. frais pén. Voir Jas Jennings, mm adr. Appt 2, beau – fr. Will. Demminton, avocat. Bât. *Corwin*. Délai ! »

Il fallait m'en contenter comme oncle Am. Je restituai le maigre dossier à Dane. Par l'entrebattement de la porte j'aperçus le patron rêvassant, les yeux au ciel, dans son fauteuil, ce qui m'encouragea à passer la tête pour lui demander s'il n'avait pas donné oralement à Am d'autres informations en plus de celles qui figuraient sur sa feuille.

— Aucun souvenir, tu as regardé recto verso ?

— J'ai recopié tout ce que vous aviez écrit, il n'y en a pas béséf, regardez, dis-je en lui tendant mon carnet.

— Je me rappelle lui avoir dit en plus que le gars n'avait pas fait le dernier versement, que la compagnie avait téléphoné à sa femme qui avait déclaré qu'il avait filé Dieu sait où et qu'elle s'en fichait complètement. C'est tout.

— Bien. Aucune idée de ce que je peux faire d'ici l'arrivée de Bassett ?

— Mon pauvre Ed, un bon conseil, fiche-moi la paix, va jouer aux cartes avec les copains pour l'amour du ciel.

Il avait l'air vraiment à bout de nerfs et, penaud, je réintégrai la pièce du fond où mes collègues me firent une place à la table de jeu. Tout à coup Emil s'arrêta de donner pour regarder sa montre :

— Ah ! quatre heures vingt, ça me fait penser à quelque chose, attendez-moi, je reviens tout de suite.

Sur ce il posa les cartes et sortit en trombe. Devant ma mine ahurie, Streator expliqua :

— Dane a un copain qui travaille dans un journal, il a dit qu'il lui téléphonerait pour avoir les résultats. Tu as mis 420 sur ton billet ? (Je hochai la tête affirmativement.) Moi, j'ai pris la moitié d'un billet et Emil y a été de son dollar. Ça fera cinq cents dollars pour lui si on gagne, la moitié pour moi ; pourtant, ni lui ni moi nous n'avons confiance dans l'astrologie. Je ne m'attends pas à ce que ça tourne *bien* mais après tout cinquante cents, ce n'est tout de même pas le Pérou, je peux me permettre ça et si je gagne deux cent cinquante dollars, je ne cracherai pas dessus, faites-moi confiance.

— Deux cent cinquante mille, dis-je, ça serait pas si mal.

Joe siffla, un coup de sifflet aussi aigu que celui de Dane quand je lui avais parlé de mon billet à cinq dollars.

— Diable ! Tu n'y es pas allé par quatre chemins, j'aurais bien dû...

Il fut interrompu par le retour d'Emil qui faisait une tête d'enterrement.

— À ce que je vois, reprit Joe hilare, j'ai eu du flair, on a manqué de peu ? Emil, explique, le choc ne t'a pas coupé le sifflet, j'espère ?

— Mes pauvres gars, pas un chiffre qui corresponde. 932, voilà ce qu'il fallait jouer. Cinq cent douze d'erreur, c'est une paille ! Il ne me reste plus qu'à vous regagner mon dollar au rummy.

Il se rassit et finit de distribuer les cartes mais je ne ramassai même pas les miennes, une idée venait de surgir dans ma cervelle et je ne voulais pas la laisser échapper. À cause de cette fichue hypothèse que la disparition d'oncle Am était liée à l'affaire de loterie clandestine, nous avions tout de suite cru que le nombre indiqué par le pauvre Karl était celui qui nous ferait gagner mais... en l'interprétant un peu. 4.20, ça peut être aussi une indication *d'heure*, quatre heures vingt. Et ce pouvait être l'heure où il était arrivé malheur à oncle Am. Ça correspondait en effet au moment précis où il avait pu arriver au *Gresham* en venant à pied de l'agence. Karl avait dû y penser mais avait oublié de mettre le point après le quatre. Dans ce cas il restait à comprendre ce qui avait poussé Karl à me téléphoner d'une façon si urgente. S'il ne m'avait pas déclaré : « Ça n'a pas

vraiment de rapport avec l'astrologie », je me serais dit qu'il avait pensé en effet que c'était l'heure exacte où oncle Am avait disparu. Si oui, bravo pour la déduction... et l'astrologie, mais sa remarque fichait en l'air toute ma belle construction. Lassé de tourner en rond comme un écureuil en cage, je repris mes cartes et tentai de me concentrer sur mon jeu en attendant de pouvoir parler de mon hypothèse à Starlock et à Bassett. Celui-ci fit son apparition à cinq heures et quart et j'allai les rejoindre tous les deux dans le bureau directorial.

À voir sa mine désabusée, j'eus tôt fait de deviner qu'il n'avait pas avancé d'un pas.

— Voilà, j'ai passé en revue tous les rendez-vous de Karl Dell dans la journée d'hier, raconta-t-il en se passant la main dans sa toison d'un roux déteint, tous ses clients ont remarqué qu'il avait l'air très pressé, il a ramassé le fric sans essayer comme d'habitude de les pousser à souscrire d'autres assurances. Je suppose qu'il avait hâte de rentrer au logis pour se plonger dans ses travaux d'astrologie. Je sais même où il a pris ses repas. Il avait rendez-vous chez un client restaurateur à midi et il en a profité pour déjeuner là-bas : Halsted Street. Il a dû casser la croûte en vitesse car le type m'a dit qu'il n'était pas resté plus de quinze à vingt minutes en tout. Vous aviez bien deviné, Ed, où il a pris son dîner : c'était au restaurant de grillades, là où Estelle a travaillé, il a pris un simple barbecue sandwich et une tasse de café, ce qui l'a fait rentrer à cinq heures comme vous l'avez constaté. Donc nous n'ignorons plus rien de ce qu'il a fait jusqu'au moment où il a téléphoné ici à six heures vingt-cinq, et cinq minutes plus tard vous le rappeliez.

Cette conversation sur les horaires me rappela ce qui m'était venu à l'idée et je leur en parlai.

— Je suis arrivé à la même conclusion, me dit Bassett ; nous avons interviewé un astrologue en lui mettant sous les yeux le papier laissé par Dell.

Il a déclaré que sa méthode n'était pas orthodoxe, qu'il avait dû inventer un système bien à lui, un système pas facile à comprendre. Mais ce type pensait aussi que ses calculs lui avaient fait découvrir l'heure à laquelle un certain événement avait eu lieu, et que 420 devait être interprété comme quatre

heures vingt de l'après-midi.

— Mercredi après-midi ? demanda Starlock.

— Il ne mettrait pas sa main au feu qu'il s'agisse de ce jour-là. Il ne peut préciser, nous a-t-il avoué, ni le jour de la semaine ni le mois. D'après lui Dell avait une façon de s'y prendre tout à fait tordue (on est toujours indulgent entre collègues, n'est-ce pas ?). Il a noté la date de naissance d'Am et il va faire son petit travail sur son horoscope, et il *espère* qu'il en sortira quelque chose. Il serait bien temps car nous sommes vraiment dans le *cirage*. Pas le moindre indice, pas la plus petite présomption... Pour quelqu'un qu'on aime bien, c'est écœurant de se sentir aussi impuissant. Je suppose que vous ne savez rien de plus de votre oncle, mon pauvre Ed ? À part regarder les mouches voler, qu'avez-vous fait de beau ?

Je lui fis part de nos dernières démarches, évidemment ça sonnait creux. Il soupira et déclara que nous n'avions pas perdu notre temps en éliminant peu à peu les suspects ; comme ça on savait où on en était, même si ça signifiait qu'on repartait de zéro. Je le mis au courant de mes intentions de reprendre l'enquête d'oncle Am le jour de sa disparition.

— C'est à ça que j'ai passé mon temps aujourd'hui pour Karl Dell, ça nous fait une belle jambe, conclut-il dans un énorme soupir.

Aucun d'entre nous ne profita pleinement du délicieux dîner que Starlock nous offrit chez *Julliard*. Au sortir du restaurant, Starlock m' enjoignit de me coucher tout de suite pour récupérer, il n'avait rien de mieux à me proposer et allait s'empresser d'en faire autant.

Il n'était que huit heures quand je me retrouvai au logis sans aucune envie de dormir ni de lire. Si Estelle par hasard avait sa soirée de liberté, ça valait le coup d'aller voir ; je grimpai donc à son étage, pour rien ; elle n'était pas là. Je redescendis au premier ; la porte de Karl Dell était fermée à double tour, pas le moindre rai de lumière sous la porte ; la police n'était plus en faction. Par contre, chez Chester Hamlin la lumière était allumée. Je ne suis pas dingue de cet individu mais la solitude ne me disait rien. Il eut l'air content de me voir et m'invita à entrer.

— Je vais te montrer les photos, elles sont chouettes, tu vas voir.

Elles étaient très réussies, l'une surtout où je disparaissais presque entièrement derrière mon trombone. On n'apercevait que mes mains et mes pieds.

— Ça t'embêterait si j'essayais de la caser, celle-ci ? Puisqu'on ne voit pas ta tête, personne ne peut t'identifier.

— D'accord.

— Pas de nouvelles de ton oncle ?

J'avais l'air passablement déprimé et il me demanda s'il pouvait faire quoi que ce soit pour me rendre service. Je le remerciai de ses bonnes intentions et il ajouta :

— Tu sais, comme on dit : « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. » À mon avis, depuis le temps, vous le sauriez s'il lui était arrivé quelque chose de grave.

— Il lui est sûrement arrivé quelque chose, Chester, le tout est de savoir quoi.

— Je sens qu'il est O.K. Je ne te l'ai jamais dit mais je suis un peu extralucide. Sans doute tu n'y crois pas à ce genre de trucs ?

Je hochai la tête en me disant in petto que le nombre de gens zinzins était vraiment stupéfiant : Karl Dell fana d'astrologie et maintenant Chester et ses dons de voyance. N'allez pas me dire que le bon sens est la chose du monde la mieux partagée !

— Attention, Chester, dis-je mi-figue mi-raisin, ça n'a pas très bien réussi à Karl... à propos, sais-tu pourquoi nous pensons qu'il a été descendu (je me rappelai que les journaux avaient caché le meurtre pur et simple, on avait seulement dit qu'on l'avait tué pour le voler) ? En tout cas la police recherche s'il y a eu d'autres mobiles que le vol.

— Je pensais bien qu'il y avait un lien entre la mort de Karl et la disparition de ton oncle. Le flic qui m'a posé des questions sur lui hier soir m'a demandé aussi des précisions sur votre oncle Am, ils doivent avoir cette idée derrière la tête. C'est assez naturel puisque Karl et Am vivaient sur le même palier. Soupçonnent-ils autre chose ?

Je laissai entendre que j'en savais plus que je ne voulais en dire. Puisque la police avait empêché la presse de le divulguer, elle devait avoir ses raisons. Pour changer le cours de la

conversation je repris les photos.

— Si je réussis à la placer, tu auras droit d'aller prendre un pot avec moi, déclara Chester. Tiens, pourquoi pas tout de suite ? Ça te dirait d'aller faire un tour dans State Street ?

Au début, je n'étais pas chaud chaud, à l'idée d'aller boire un coup mais je n'avais pas sommeil, et au lieu de rouler des pensées moroses dans mon lit je songeai qu'un peu d'alcool me ferait voir peut-être les choses plus en rose, et qu'éventuellement ça me servirait de somnifère. J'acceptai donc sa proposition. Comme j'étais épuisé et que je m'étais fait énormément de mauvais sang depuis deux jours, les quelques verres me firent un effet bœuf, je me sentis complètement rond alors qu'il m'est souvent arrivé de boire davantage en tenant parfaitement le coup. J'étais tellement dans les vapes que je ne me rappelle même pas dans combien de boîtes nous passâmes, tout ce que je sais c'est qu'elles se trouvaient dans la même rue : State Street.

On évita de parler de Karl Dell et d'oncle Am ; la conversation roula sur le trombone et la photo. Quand Chester eut son compte, il effleura d'une voix pâteuse le sujet de la voyance. Je m'aperçus qu'il croyait encore moins que moi à l'astrologie. Je me rappelle vaguement qu'il fut question de criminalité, que Chester se lança dans une grande diatribe contre les assassins, qu'il fit allusion à son frère avant de bifurquer sur un autre sujet. Finalement, je me pris de sympathie pour mon compagnon, c'était un gars sympa qui gagnait à être connu. Son côté un peu farfelu, c'était son prétendu don de voyance. À un certain moment il voulut me montrer sa boule de cristal qui se trouvait je ne sais plus où, à ce que je crus comprendre pas dans sa chambre. Il tenait absolument à me rassurer sur le compte de mon oncle.

Il me semble que je lui suggérai avec insistance de se servir plutôt du crâne chauve d'un bonhomme assis en face de nous mais il s'y refusa.

Oui, celui que nous avions cru un moment être le collectionneur d'Ambrose se montra des plus coopérants ; il me ramena à la maison, me borda dans mon petit lit blanc. Je pense même qu'il dut prendre la peine de délacer mes chaussures car

je n'étais pas en état de le faire.

CHAPITRE XIV

Je me réveillai au beau milieu de la nuit, l'épaule et le côté endoloris par je ne sais quoi. Je me rentrai en entrebâillant péniblement les paupières et c'est alors que je m'aperçus que j'avais dormi tout habillé du côté où se trouvait le trente-deux-coups automatique dans son étui en bandoulière. Je me dressai sur mon séant, allumai ma lampe de chevet, consultai ma montre-bracelet : deux heures seulement, je n'avais pas dû dormir bien longtemps car nous n'étions sûrement pas rentrés avant minuit. Mon complet était tout fripé comme si j'avais passé la nuit entière dedans. Il faudrait me changer de pied en cap pour mon expédition de demain et envoyer celui-ci au pressing.

Du côté de la tête ça aurait pu aller mieux, mais l'estomac ne récriminait pas contre cette soirée d'orgie...

Je me déshabillai, enfilai mon pyjama et déposai mon arme sur la table de nuit. J'étouffai toute velléité de regrets pour la cuite prise en compagnie de Chester ; le passé est le passé. Rien de mieux pour récupérer que de dormir, je pouvais me payer cinq bonnes heures de sommeil tout en arrivant à l'agence à l'heure pile, c'est-à-dire huit heures... si toutefois il ne venait pas à l'esprit d'Estelle de venir frapper à la porte quand elle rentrerait, d'ici deux à trois heures.

Du coup je me mis à songer à elle, à me demander si oui ou non, j'avais envie de l'épouser. Sapristi, me dis-je, je suis dans l'incapacité de me donner une réponse nette. Je l'aime, c'est évident, mais je ne me sens pas encore prêt à convoler. Et cette proposition que lui aurait faite Augie Grane ? Sans nul doute elle avait voulu me taquiner, elle ne m'en avait même pas reparlé quand j'étais monté plus tard dans la nuit, après avoir lu

son petit billet passé sous ma porte. Attention ! Et si c'était sérieux. Pourquoi pas ? Avec toute sa galette Augie pouvait s'offrir bien des donzelles, mais étaient-elles en mesure de rivaliser en beauté avec Estelle ? À mon avis, bien peu pourraient supporter la comparaison. Et non seulement elle était ravissante mais également pure, charmante et si loyale. Augie pouvait fort bien avoir eu le coup de foudre et avoir décidé de la demander en mariage au lieu de se contenter d'une simple aventure. Rien de plus plausible. Il me semblait me rappeler que Bassett m'avait dit qu'il était veuf.

À peine arrivée à cette décourageante conclusion, hop ! ma pensée reflua en direction opposée : pour me redonner espoir, je n'avais qu'à me rappeler tout ce que Mrs. Brady m'avait affirmé, sans compter l'heureuse expérience des deux dernières nuits passées ensemble. Allait-elle venir frapper à ma porte ? Dans cette expectative, je m'endormis et ce fut la sonnerie du réveil qui, à sept heures, me fit reprendre pied dans la réalité. J'aperçus tout de suite un billet sous la porte. « Bonne nuit, Eddie, si je ne te réveille pas en passant ce papier sous la porte, c'est que tu as grand besoin de ces heures de sommeil. »

Je pestai contre ces maudits alcools qui m'avaient fait pioncer comme un sonneur, moi qui ai en général le sommeil ultraléger. En tout cas au réveil il n'y avait plus trace d'ivresse, je me sentais frais comme un gardon, les idées claires. Un verre d'eau coula agréablement dans mon gosier un peu desséché ; je fis vivement mes ablutions, me vêtis à un rythme accéléré. Le troisième jour de nos recherches débutait, le dernier, mais je ne le savais pas. Je passai ma bandoulière, vérifiai avant de remettre le revolver dans l'étui que la sûreté y était, utile précaution étant donné que j'avais dormi dessus. J'ai horreur des armes à feu et je me sentais ridicule d'en porter une sur moi. Je ne savais pas que j'allais avoir l'occasion de tirer – et de tuer – avant la fin de la journée. Il y a bien des choses que je ne prévoyais pas, tout le monde n'a pas, tel Chester Hamlin, un don de voyance.

Starlock n'était pas encore arrivé à l'agence mais il me suivit de peu.

— Quelle belle mine, Ed ! Tu vois, j'avais raison, il n'y a rien

de tel qu'une longue nuit de repos ; tu te sens d'attaque, je présume ?

— Tout à fait. Dites-moi, Ben, savez-vous par quel bout Am a commencé son enquête mercredi matin ? A-t-il vu la femme de Reynal en premier ?

— Non ; ça, je le sais parce qu'il a téléphoné d'ici pour prendre rendez-vous avec elle ; en fait il l'a tirée du lit car elle travaille la nuit et dort dans la journée plus tard, je ne me rappelle plus à quelle heure.

— Je ne veux pas risquer de la manquer. Vous n'avez pas idée de ses heures de travail ni jusqu'à quand elle dort ?

— Si j'étais toi, je ne l'appellerais pas avant onze heures. Am l'avait appelée à neuf. Il est parti ensuite, tu as une heure d'avance sur lui.

— A-t-il téléphoné à quelqu'un d'autre avant de quitter l'agence ?

— Je suis désolé mais je ne m'en souviens pas. Je pense qu'il a entrepris sa tournée sans avoir organisé de rendez-vous. Fais-en autant, tout est assez près d'ici.

Je consultai mon calepin : à part le nom de sa femme et celui de son employeur j'avais deux noms en ma possession : celui du beau-frère dont j'avais également l'adresse – un appartement dans le même immeuble que la femme – et celui d'un avocat habitant au *Corwin*, un immeuble à quelques pas du bureau. Comme on était samedi, il n'y avait pas grande chance qu'il vînt à son bureau aujourd'hui.

— Sauriez-vous par hasard si oncle Am a donné le nom de l'agence ou s'il a dit qu'il était envoyé par la compagnie de crédit ?

— Probablement la compagnie de crédit, c'était son habitude quand il s'occupait de ce genre d'affaires, à moins qu'il n'y ait eu un empêchement mais je sais que la compagnie Barlett étant d'accord, il venait toujours de leur part.

L'heure était bien matinale pour aller voir des gens mais je ne pouvais rester ici sans rien faire. Pour laisser Starlock en paix, j'allai consulter l'annuaire dans la pièce à côté. À William Demminton je trouvai aussi le numéro de son domicile, mais pour aller chez lui c'était au diable et je refermai l'annuaire avec

l'espoir qu'il aurait la bonne idée de venir à son bureau ce samedi-là. J'appelai le numéro du bureau, évidemment à cette heure impossible personne ne répondit. Ensuite je téléphonai chez lui malgré ma crainte de le réveiller, ce fut un coup de veine car une voix féminine, son épouse je suppose, me dit que Mr. Demminton venait de partir pour se rendre à son bureau, qu'il y serait vers huit heures trente environ.

Je pourrai donc partir plus tôt que prévu ; il ne me restait plus que dix minutes à tirer. Je donnai un coup de fil à Bassett pour lui demander de faire faire des recherches, afin de savoir si un nommé Thomas Reynal était fiché.

— D'accord, Ed, je vous rappelle ou vous restez en ligne ?

— J'attends.

— Oui, Ed, me dit-il au bout de cinq minutes, son casier est loin d'être vierge : quatre condamnations, six mois en 1942 pour viol, dix jours de remise en peine ; en 1944 amende pour vol simple ; un mois plus tard il a purgé ses dix jours quand il a été ramassé en état d'ivresse dans une maison de débauche, en langage de tous les jours tout bonnement un bordel. Puis plus rien jusqu'au mois dernier où il a été privé de sa licence de barman – et entre nous je me demande comment diable il l'avait obtenue étant donné son passé, il a dû graisser fortement la patte de X ou Y – pour avoir servi des boissons alcooliques à des mineurs ; ça lui a valu en plus une amende de cent dollars. C'est tout sur ce joli monsieur.

— Joli monsieur en effet, merci beaucoup des renseignements, Frank.

— C'est lui qui a filé avec l'auto, et sur qui Am enquêtait le fameux mercredi ?

— Ouais. Je pense que la compagnie de crédit a eu une sacrée veine qu'il ait remboursé deux cents dollars sur les trois cents qu'il leur devait. Faut dire qu'il ne s'agissait pas d'une grosse somme, alors ils n'avaient sans doute pas fait d'investigations sur le gars avant.

— Ils vont déposer une plainte en justice ?

— Ils doivent attendre le résultat de l'enquête d'un jour qu'ils nous ont confiée. Je file, merci, Frank.

— À votre disposition. N'hésitez pas à m'appeler si vous avez

besoin de moi.

— Sûrement, à bientôt !

Je me rendis à pied sans me presser de façon à arriver au *Corwin* à huit heures trente. Demminton n'était pas encore là mais je n'attendis que quelques minutes. Il n'eut que le temps de tourner la clé dans la serrure et je lui emboîtais le pas en lui expliquant aussitôt la raison de ma visite. Il me lança un regard légèrement étonné.

— On est déjà venu de chez vous il y a quelques jours, vous procédez à une double vérification ?

Je lui fis le petit laïus que j'avais préparé, en expliquant que le détective qui était venu mercredi nous avait quittés sans préavis et sans rédiger de rapport sur les contacts qu'il avait pris dans la journée ; nous étions désolés de le redérouter mais il fallait bien reprendre tout à zéro.

— Je comprends. Eh bien, entrez donc, je suis venu de bonne heure car j'ai un énorme travail en retard, mais je peux vous accorder quelques minutes, ce qui sera amplement suffisant.

Il m'emmena dans son bureau personnel et me fit asseoir en face de lui.

— Je vais vous dire ce que j'avais déjà dit à votre collègue. Je connais Reynal depuis trois ans mais superficiellement. Quand j'ai fait sa connaissance il tenait un bar, dans Dearborn Street près de Goethe Street, et moi, j'habitais à deux pas. J'étais célibataire à cette époque. C'était une petite boîte bien sympathique et j'y passais pas mal de temps le soir, nous bavardions tous les deux. Il y a deux ans je me suis marié et j'ai déménagé ; je suis resté près d'un an sans le revoir et puis un beau jour il est venu me trouver — il savait bien sûr que j'étais avocat — pour me demander de m'occuper d'un procès pas très important : il s'agissait d'une collision, le conducteur de l'autre voiture lui imputait la faute de conduite, il disait que la réalité était toute différente, bref il me demandait de passer à la contre-attaque.

— Et qui avait raison ?

— Oh ! vous savez, c'était une de ces histoires où il n'y a pas de témoin ; auquel des deux conducteurs faut-il faire confiance ? Pas facile à dire. J'ai fait ce qu'il m'a demandé, non

parce que je comptais gagner, mais dans l'espoir d'un arrangement à l'amiable sans avoir à passer devant les tribunaux. C'est ainsi que ça s'est passé. L'avocat de la partie adverse a accepté de retirer sa plainte si nous de notre côté nous renoncions à la nôtre ; donc ça s'est réglé sans perdant ni gagnant.

— Vous ne l'avez pas revu depuis ?

— Tout ça a demandé six mois pour être définitivement conclu bien que je n'aie passé que très peu de temps sur cette affaire, à peine une journée de travail, vous savez comme ces choses-là traînent. Ce qui fait que je ne le vois plus, depuis six mois seulement.

— Il vous a payé ce qu'il vous devait ?

— Non, je lui ai envoyé une note d'honoraires très modeste, cinquante dollars, je savais qu'il avait peu de moyens mais je n'ai rien reçu.

— Vous n'avez pas réclamé votre dû ?

Il haussa les épaules.

— Ça ne valait vraiment pas le coup pour si peu. J'aurais pu éventuellement vendre ma créance à une boîte qui s'occupe du recouvrement des mauvaises créances mais maintenant qu'il a filé c'est cuit, on ne me l'achèterait pas.

— Saviez-vous déjà qu'il avait disparu quand mon collègue est passé vous voir ?

— Non, c'est votre collègue qui me l'a appris ; je lui avais envoyé ma note d'honoraires il y a six mois et un rappel au début de chaque mois, mais je n'ai plus jamais entendu parler de lui depuis que son affaire a été réglée.

— Vous avez tout de même parlé de lui en termes favorables ?

— J'ai dit la stricte vérité, rétorqua l'avocat en fronçant le sourcil, consultez le rapport, j'ai déclaré que je le connaissais depuis deux à trois ans, qu'il a été un de mes clients et que je ne lui connais aucun délit.

— Vous n'avez donc pas idée de l'endroit où il a pu s'enfuir ?

— Non, je me rappelle qu'il parlait beaucoup de la Californie, il y était allé une fois et avait très envie d'y retourner mais il n'a cité aucune ville spécialement. Voilà, jeune homme, tout ce que

je peux vous dire sur lui. Nous n'avons aucune relation commune et en fait rien en commun, si ce n'est les conversations au bar dont je vous ai parlé et l'affaire qu'il était venu me confier.

Je me levai pour prendre congé après l'avoir remercié et, avant de le quitter, comme si je venais juste d'y penser, j'ajoutai :

— J'allais oublier de vous demander – c'est mon patron qui m'en a chargé – comment s'est comporté mon collègue, il vous a paru normal ?

— Normal ? Qu'entendez-vous par là et qu'est-ce que ça peut vous faire puisqu'il ne travaille plus pour votre agence ?

— C'est pour le cas où on nous demanderait de fournir des références sur lui. C'est bizarre, voilà trois ans qu'il travaillait chez nous et brusquement il a téléphoné mercredi après-midi pour dire qu'il nous quittait, qu'il s'en allait de Chicago, et pour demander qu'on lui fasse suivre son courrier poste restante à New York. Comme je vous l'ai signalé, il n'a laissé aucun rapport, ce qui m'oblige à recommencer son enquête à zéro, tout cela sans aucune explication. Vous avouerez qu'il y a de quoi être étonné.

— Évidemment, je comprends votre patron. Je dois dire qu'il m'a semblé tout à fait normal, quelqu'un de très bien qui m'a fait excellente impression.

— Je suppose qu'il a commencé sa tournée par vous. Vous ne vous souvenez pas par hasard qui il devait voir ensuite ?

— Absolument pas. Il est venu ici de bonne heure, vers neuf heures, guère plus tard. Je lui ai donné les mêmes informations qu'à vous. Je ne vois rien d'autre à vous dire, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il a pu faire par la suite.

Finalement je n'avais rien appris sinon que je mettais mes pas dans ceux d'oncle Am avec une avance d'environ une demi-heure. Quatre pistes s'ouvraient devant moi : l'épouse, le beau-frère, tous deux dans le même immeuble, le *Kennel Bar* qui l'avait employé en dernier et, tuyau que je devais à l'avocat, le bar de Dearborn Street près de Goethe Street où il avait également travaillé, mais c'était il y a longtemps et je ne pense pas que l'oncle s'en soit soucié, du moins pas en premier. La

femme, il ne l'avait pas vue puisqu'elle lui avait fixé un rendez-vous plus tardif. Il me restait le beau-frère et le bar situé South Clark Street. J'optai pour le bar, non seulement parce que c'était plus près mais parce qu'il y avait toutes les chances pour que mon oncle eût voulu faire d'une pierre deux coups et décidé de voir le beau-frère juste après ou avant le rendez-vous avec la femme. Il avait dû aller à pied jusqu'à Clark Street et ensuite prendre le tram jusqu'au bar. Je fis la même chose.

Neuf heures un quart, je suis à pied d'œuvre et ce n'est pas encore ouvert. J'entre d'un pas délibéré dans une petite gargote, située juste à côté et demande au caissier à quelle heure son voisin ouvre.

— Vers dix heures. Mais le bistrot à cent mètres d'ici ouvre plus tôt, si vous avez envie de prendre un verre, allez-y.

— Je crois que je vais attendre ici, vous pouvez me donner un café ?

Il s'affaira devant le percolateur et m'apporta une tasse à l'extrémité du comptoir près de la caisse, où je m'étais installé sur un tabouret. Je sortis de ma poche la photo d'oncle Am.

— Vous avez déjà vu ce type ?

— Oui, ça me dit quelque chose, j'ai dû le voir il y a pas longtemps.

— Mercredi, il y a trois jours, à peu près à cette heure-ci ?

— Ah ! je crois bien que oui... il m'a posé la même question que vous, si le bar à côté ouvrait bientôt, je lui ai dit : « à dix heures ». Il a demandé un café comme vous mais il n'a pas eu longtemps à attendre, il était presque dix heures. Seulement je ne peux pas être sûr et certain que c'était mercredi.

Moi j'en étais sûr, alors peu m'importaient ses hésitations. J'étais bel et bien sur les traces d'oncle Am et j'allais perdre toute mon avance avec cette maudite boîte qui ouvrait si tard. Si je le faisais parler, ce serait toujours ça de gagné.

— Connaîtriez-vous par hasard un type qui a travaillé un bout de temps à côté, Tommy Reynal ?

— Ouais, je me rappelle un Tommy, ma foi son nom de famille, ça m'échappe. Dites, vous seriez pas un flic pour poser des questions comme ça à la file ?

— Déetective privé. Racontez-moi ce que vous savez de ce

Tommy !

— Pas grand-chose ; tout ce que je sais, c'est que lui et le patron de la boîte ont eu des emmerdes le mois dernier, ils ont servi des alcools à des mineurs. Du coup Tommy a perdu sa licence et on leur a flanqué une amende en plus. Perry, le patron, il a eu une sacrée frousse qu'on lui retire la sienne aussi mais il s'en est sorti. Lui, il le méritait fichtrement pas, vu qu'il était pas là quand ça s'est passé.

Légalement, il est responsable de ce que fait son employé.

Ben, il a dû allonger pas mal de fric. D'après moi c'est pas la faute à Tommy non plus. Ces mômes, de nos jours, ils ont l'air bien plus vieux que leur âge, on ne peut pas deviner. Vous êtes envoyé par qui ? La commission qui s'occupe des licences ou quoi au juste ?

Comme il semblait être copain avec Tommy Reynal, je jugeai bon de présenter les choses sous un angle favorable.

Je travaille pour une agence de détectives privés, nous le recherchons pour lui donner de bonnes nouvelles de la part d'une firme qui nous fait travailler : comme il a déménagé, on n'arrive pas à mettre la main sur lui.

— Il aurait fait un héritage ? Une propriété ou du pognon ? Dites donc, pour un veinard, c'est un veinard !

Pour qu'il avalât l'hameçon il fallait compliquer un peu les choses. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un héritage. Il y a vente de propriété, alors on a besoin de sa signature pour que tout soit bien en règle.

Je laissai à son imagination le soin d'évaluer en dizaines ou en centaines de dollars le prix de cette signature.

— Je comprends mieux maintenant. Je vois que c'est la vérité parce que je me rappelle que l'autre, il a dit pareil, vous savez, le gars dont vous m'avez montré la photo. Mais pourquoi ils ont besoin d'envoyer deux privés pour le même boulot ?

— Mon collègue n'a rien trouvé ; ils ont pensé qu'un autre arriverait peut-être mieux à savoir où il est passé.

— Pourquoi vous m'avez demandé si je le connaissais, l'autre a dû vous dire que oui.

Je pris mon temps pour verser une bonne cuiller de sucre en poudre dans mon café, avant de répondre à cette question qui

me coinçait diablement.

— Il faut que je vous dise, mon collègue a complètement raté son enquête, un vrai fiasco, il est nouveau dans la boîte, le patron veut savoir s'il a bien vu autant de gens qu'il l'a dit ou si son rapport, c'est du bidon. Il m'a chargé de vérifier de A à Z.

— Ah ! j'y suis ! Il m'a vraiment causé mais je n'ai pas pu lui dire grand-chose ; Tommy, je le connaissais pas vraiment. Je l'apercevais quand j'allais prendre un verre de temps en temps, c'est tout. Je ne sais plus rien de lui depuis qu'il est parti.

— S'il a quitté la ville, vous ne voyez pas où il a pu aller ?

— Pensez-vous ! Pas la moindre idée. C'était pas un gars à raconter ses petites histoires personnelles, on échangeait un mot ou deux ; je vous dis que je connaissais même pas son nom de famille.

Sur ces entrefaites un client entra et mon interlocuteur me quitta pour aller le servir. Je bus mon café à petites gorgées en me demandant comment je pourrais intelligemment employer mon temps en attendant ; il me restait une demi-heure à poireauter. Une soudaine inspiration me fit traverser la petite salle et pénétrer dans la cabine téléphonique. Un coup d'œil à l'annuaire et je fis le numéro du beau-frère, c'était une heure décente pour l'appeler, à défaut de pouvoir atteindre sa belle-sœur qui devait encore dormir du sommeil du juste après son travail de nuit.

Quand je l'eus au bout du fil, je donnai un nom inventé de toutes pièces et me présentai comme envoyé par la compagnie de crédit Bartlett dans le but de l'interroger sur son beau-frère.

— Je vous recevrai bien volontiers mais j'ai dit tout ce que j'avais à dire à votre collègue qui est venu récemment.

Je répondis que j'aimerais le voir et que je lui expliquerais de vive voix le pourquoi de cette seconde visite. Je me renseignai du même coup sur l'heure du lever de sa belle-sœur. Il m'indiqua que c'était généralement vers dix heures. Je demandai donc rendez-vous à dix heures trente, ajoutant que ça me rendrait service s'il voyait sa belle-sœur avant, qu'il lui annonce ma visite vers onze heures de crainte qu'elle ne sortît avant. Il me répondit par l'affirmative.

Une bonne chose de réglée mais ne t'endors pas sur tes

lauriers, mon gars, me dis-je, tu as encore vingt minutes devant toi, tâche de les occuper astucieusement. Je plongeai le nez illico dans l'annuaire des professions à la rubrique bistrots, il y en avait des pages et des pages mais décidément aujourd'hui la chance me souriait : à la troisième page je tombai sur une adresse, Dearborn Street vers les 1300 côté nord, qui me parut la bonne. Je fis le numéro et demandai des renseignements sur Tommy Reynal en prétextant une histoire de facture impayée. On me répondit qu'effectivement il avait travaillé dans la maison pendant un an et demi, sans pouvoir me préciser la date, sans doute un an et demi ou deux ans auparavant. Quand je demandai la raison de son départ mon interlocuteur me parut un peu sur ses gardes, il se contenta de déclarer qu'il ne s'entendait plus très bien avec lui et je n'insistai pas. Sans doute s'était-il douté que Tommy piochait un peu dans la caisse mais sans preuves suffisantes pour le mettre au pied du mur. C'était d'ailleurs le cadet de mes soucis. Je le remerciai comme si je n'avais plus rien d'autre à lui demander, puis ayant l'air de me raviser je dis :

— Désolé de vous avoir à nouveau dérangé mais mon collègue avait oublié de vous demander les raisons de son départ, vous savez, celui qui est venu vous voir mercredi.

— Votre collègue ? Je ne comprends pas.

— Je suis le directeur d'une compagnie de crédit, nous vous avons envoyé quelqu'un mercredi dernier pour un contrôle de routine, il vous a peut-être présenté les choses un peu différemment, dis-je avec un petit rire, mais le but était le même.

— Mais c'est que personne n'est venu mercredi nous demander des renseignements sur Tommy. Il y a très longtemps qu'on ne nous en a pas parlé. La dernière fois c'était il y a un an, également une compagnie de crédit, parce qu'il voulait acheter une auto et on voulait savoir s'il avait vraiment un emploi.

— Vous êtes bien sûr de ce que vous dites, fis-je d'un ton qui montrait que j'avais peine à le croire. C'est grave pour mon subordonné, cela signifie qu'il nous a fait un rapport mensonger ? Entre vous et moi nous nous en doutions, c'est pourquoi je vérifie moi-même s'il n'a pas inventé de toutes

pièces ses entretiens avec les uns et les autres. Il est nouveau dans la maison.

— Je ne voudrais pas empêcher quelqu'un de gagner sa vie mais je n'ai vu personne et je n'ai pas quitté le bar d'une semelle, pour la bonne raison que mon employé nous a quittés lundi ; et comme je n'ai pas encore trouvé à le remplacer je suis toute la journée derrière mon comptoir, de neuf heures du matin à une heure du matin, je mange même sur place.

J'étais sûr maintenant qu'oncle Am n'était pas passé par ici, je n'en étais pas étonné mais j'aimais mieux m'en être assuré. J'allai voir à côté si c'était ouvert et, la porte étant encore close, je revins prendre un café. À dix heures pile le bar ouvrit ses portes.

CHAPITRE XV

Le *Kennel Bar*, conformément à ce qu'on pouvait attendre de son nom⁵, avait ses murs couverts de photos de chiens. Dans un coin de la salle était installée une niche assez vaste pour loger un grand danois. Bien des fois un consommateur fortement éméché avait dû s'y faufiler à quatre pattes pour la plus grande joie de la galerie. Ils avaient poussé la facétie jusqu'à coller d'immenses posters de chiens sur les portes des toilettes, sur l'une un pointer, sur l'autre un setter. Le patron ne devait sans doute pas faire confiance au sens de l'humour de ses clients car il avait gardé l'indication rituelle Hommes, Dames. Moi, à sa place, j'aurais mis Mâles et Femelles et j'aurais servi le vin dans des écuelles.

Trêve de balivernes, je n'étais pas le maître de céans. Je m'adressai à celui qui se disait le patron – je n'avais pas de raison de ne pas le croire –, un grand gaillard au crâne chauve, je récitai toujours le même couplet pour expliquer l'intérêt que je portais à Thomas Reynal. J'avais le cœur battant à l'idée qu'enfin j'étais sur le point de découvrir une piste intéressante qui me mènerait jusqu'à mon oncle. Hélas, je dus vite déchanter. Reynal avait bel et bien travaillé ici pendant quatre mois, il avait dû partir voici un mois et depuis on ne savait absolument pas ce qu'il était devenu. La seule certitude, c'est qu'il ne pouvait plus servir dans un bar – ou alors clandestinement – puisqu'il n'avait plus de licence. Nouveau couplet sur le « collègue », etc.

— Votre collègue est bien venu, dit le chauve, il m'a posé les mêmes questions que vous et je lui ai répondu la même chose.

⁵ *Kennel* : chenil.

— Il a consommé chez vous ?

Il me semblait que la question allait de soi et corroborait l'hypothèse d'un collègue dont on avait des raisons de se méfier.

— Il a pris un verre et m'en a offert un. C'est tout.

Je compris l'allusion et imitai mon cher oncle avec l'espoir que ça le ferait peut-être causer un peu plus librement. Peine perdue, argent gaspillé, il ne savait rien sur la femme ou les relations de Reynal ou sur sa vie privée. Il avait de la sympathie pour lui mais ça n'allait pas plus loin, et il n'avait eu aucune nouvelle de lui jusqu'à ce que le type de la compagnie de crédit lui apprît qu'il avait filé. Où mon collègue était-il allé en sortant d'ici ? Il n'en savait trop rien, peut-être au domicile de Reynal qui était à quelques pas. Il n'y était jamais allé lui-même mais il avait dû griffonner l'adresse quelque part. Il savait que ce n'était pas loin car Reynal venait travailler à pied.

Je tournai les talons, bredouille comme à l'habitude. En tout cas, oncle Am n'avait pu découvrir aucune précision intéressante au *Kennel Bar*. J'en avais ma claque de ces conclusions perpétuellement négatives mais il fallait bien tenir bon. Il n'était que dix heures un quart quand je sortis du bar et je marchai jusqu'au 682, South Briwick Street, un immeuble de trois étages dont le rez-de-chaussée était occupé par une quincaillerie. L'escalier menant aux appartements partait du sous-sol au fond d'un petit vestibule où étaient installées douze boîtes à lettres. Il y avait donc quatre appartements par étage. Le n° 2, celui du beau-frère, devait se trouver au premier et le 7, celui de Reynal au second. Je grimpai au premier et sonnai au n° 2. Un homme trapu, en bras de chemise, tout ébouriffé, avec une barbe d'un jour au moins, vint m'ouvrir.

— Ah ! C'est vous qui venez de la part de la compagnie de crédit, entrez.

Il me fit suivre un couloir en passant devant la cuisine où une femme était en train de laver la vaisselle, et me fit entrer dans un living-room dont le mobilier était quelque peu défraîchi. Il me désigna un siège et s'assit sur le montant du divan.

— J'ai dit à l'autre type tout ce que je savais mais allez-y, posez les questions que vous voulez. J'espère que vous le dégotterez, cet enfant de salaud.

— Je suis désolé mais je suis obligé de vous poser les mêmes questions, dis-je en répétant ma petite histoire.

— Votre collègue m'a eu l'air tout à fait comme il faut. Je ne comprends vraiment pas, il ne vous a pas présenté de rapport, c'est drôle...

Je jugeai le moment opportun pour essayer d'avoir des détails sur la visite de l'oncle Am avant de passer à Thomas Reynal.

— Nous ne comprenons pas non plus ce qui lui a pris, c'est la raison pour laquelle je tâche de reprendre l'enquête pas à pas comme il a pu la faire. À quelle heure est-il arrivé chez vous ?

— À cette heure-ci. Il est resté à peu près une demi-heure et après il est monté voir Madge. Je ne sais pas ce qu'il a pu faire en sortant de chez elle... à moins qu'elle lui ait indiqué quelque chose.

— Pensez-vous qu'elle soit réveillée ?

— Oui, oui, je suis monté la voir juste avant votre arrivée pour lui annoncer votre visite. À l'heure qu'il est, elle est en train de prendre son petit déjeuner. Elle aimerait bien que vous ne veniez pas plus tard que onze heures, elle a une course à faire avant midi.

À l'idée que je commençais exactement et à la même heure ce qu'avait fait oncle Am juste avant sa disparition, je me sentais tout à coup angoissé ; je respirai un grand coup et recommençai à le questionner cette fois sur Reynal, comme si je tenais absolument à mettre la main sur lui. Inutile de dire que je n'espérais pas réussir là où Am avait échoué puisqu'il avait déclaré à Starlock que le gars avait vraiment disparu à la cloche de bois et qu'il n'était pas question de le retrouver en une journée. Et Dieu sait qu'oncle Am est un fin limier, alors que je suis un simple apprenti...

Jennings me fit un portrait pas très flatteur de son beau-frère, un vaurien qui, sans être alcoolique, avait la dalle en pente et un fichu caractère quand il avait un verre dans le nez. Avec ça, joueur comme il n'est pas permis et dépensant en une soirée tout l'argent qu'il avait pu gagner.

Tiens, tiens, intéressant ! Je demandai d'un ton dégagé :

— Est-ce qu'il lui arrive de parier sur les nombres ?

— Je ne peux pas vous dire. Peut-être qu'il s'offre un billet à un dime ou à vingt-cinq cents quand l'envie lui vient, s'il se sent dans un jour de chance ou s'il a rêvé d'un nombre précis. C'est un gars plutôt superstitieux mais sa vraie passion, c'est de parier sur les poneys.

— Ça ne vous étonnerait pas s'il était parti dans une région où il y a des champs de courses, par exemple un endroit où il savait qu'il devait y avoir une course importante au moment où il a filé ?

Jennings se passa la main sur son menton hérissé de poils noirâtres.

— Je ne pense pas, non, il ne s'est jamais dérangé pour les voir courir, ce qu'il aimait, c'était parier.

— Vous savez dans quel café il allait parier ?

— Oui, dans un bureau de tabac dans le Loop mais où exactement, je ne sais pas. Il m'a offert de l'accompagner mais moi, ça ne me dit rien. Autrefois, au début de leur mariage, on était copains et de temps en temps je lui demandais de parier pour moi s'il avait un bon tuyau, j'y allais d'un dollar ou deux quand j'avais pu économiser.

— Ça m'intéresserait d'avoir l'adresse, vous croyez que votre sœur est au courant ?

— Ça m'étonnerait. Pourquoi ça vous intéresse ?

— Ça me permettrait de savoir s'il a gagné gros avant de se tirer. En général, quand un gars fait ce coup de tout plaquer c'est : ou bien parce qu'il s'est fait un magot ou parce qu'il n'a plus un rond et des dettes partout. Il y a toujours une raison pour qu'il parte à tel ou tel moment, ce n'est pas un hasard. Il devait y rêver depuis longtemps et il s'est passé quelque chose qui lui a permis de réaliser son projet ou qui l'a obligé à disparaître.

Il se frotta à nouveau le menton d'un air perplexe.

— C'est pas idiot ce que vous dites mais allez savoir... Il n'avait pas *plus* de dettes que d'habitude. Grâce au boulot de Madge il avait toujours quelque chose dans son assiette. Évidemment il venait de perdre à la fois sa licence et son job, ça a été un sale coup pour lui, n'empêche qu'il aurait pu trouver un boulot ailleurs que dans un bar, aussi facilement que vous ou

moi.

— Vous ne pensez pas qu'il aurait pu parier gros et avoir son jour de chance ?

— Mais il n'avait pas de quoi parier gros, jamais plus de dix dollars devant lui, c'est pas ça qui aurait pu lui rapporter un pactole même pour une forte cote et les books, ça ne les intéresse pas, ce genre de paris.

— Oui, mais les nombres et les courses, ça fait deux paires de manches. On peut parier modérément sur les nombres et toucher une jolie somme, cinq dollars, par exemple ça peut rapporter deux mille cinq cents.

— Ça vaut vraiment pas la peine de jouer à ce truc-là, on a une chance sur mille de toucher et ils ne paient que cinq cents contre un, Tommy, il s'y connaît dans tout ce qui est jeux. Aux nombres on ne joue que de la mitraille mais c'est chouette à cause du suspense. Le gars qui se taperait un billet de cinq dollars, c'est un vrai couillon.

— C'est sûr, et lui, ce n'est pas le type à risquer ça ?

— Non, il faut lui rendre cette justice, il a de l'astuce à revendre.

— Alors admettons qu'il n'ait pas touché le gros lot, qu'est-ce qu'il pouvait avoir en poche pour se permettre de filer à l'anglaise ?

— Je vous dis qu'il n'a pas le rond, même pas cent dollars devant lui. J'ai fait l'idiotie de lui en passer cinquante parce qu'il m'avait raconté qu'il avait un bon boulot en vue et qu'il lui fallait cinquante dollars pour être pris.

— Avec ces cinquante, il a pu parier sur un cheval qui a gagné et ça lui aurait fourni le capital nécessaire, fis-je tenant mordicus à mon hypothèse.

— Sûrement pas ! Il s'est tiré avec mes cinquante dollars. Il n'a pas eu le temps de parier et de toucher. Il est descendu un soir chez moi ; il était huit heures, je venais de rentrer (je fais partie d'une équipe qui fait midi-sept heures), il m'a servi son bobard sur l'emploi qu'il aurait dégotté. C'était le jour de paye et j'avais sur moi ma quinzaine en argent liquide ; le salaud, il le savait bien. Il a filé avec mes billets en disant qu'il allait tout de suite prendre son nouveau travail. Sur ce Madge est rentrée,

c'était son jour de congé et elle avait juste été faire des courses ; une fois chez elle, elle a vu qu'il avait emporté toutes ses fringues : je suppose que lorsqu'il est passé me voir, il avait dû déjà les fourrer dans son auto. Il avait fauché également vingt dollars qu'elle gardait dans une boîte dans son placard pour payer le loyer.

Il ajouta en me regardant d'un petit air finaud :

— Je vous garantis qu'il ne se risque pas à baguenauder à Chicago, il sait que si je savais où il gîte j'irais lui flanquer une volée en vitesse, ça me plairait même plus que de récupérer mon argent. En fait je crois que c'est un bon investissement que j'ai fait.

Je crus comprendre à demi-mot ce qu'il entendait par là mais je l'obligeai à préciser sa pensée en lui demandant :

— Vous vous doutiez qu'il vous empruntait ça pour tout plaquer ?

— Oui. Il m'a raconté ses salades d'un ton très convaincant mais ça m'est tout d'un coup venu à l'idée qu'il avait envie de fiche le camp pour de bon et je me suis dit : « Tant mieux pour Madge, ça va lui ouvrir les yeux une fois pour toutes, elle verra quel fumier c'est ce bonhomme et elle acceptera de divorcer. » Vous voyez, je ne perds pas mes dollars pour rien.

— Ça ne me regarde pas mais si vous êtes dans cet état d'esprit que je comprends parfaitement, pourquoi voulez-vous nous aider à remettre la main sur lui ?

— Parce que, dit-il en prenant un air mauvais, j'espère bien que vous le ferez flanquer en taule pour avoir filé avec l'auto. Madge ne veut pas déposer de plainte. Moi, j'ai voulu le faire en disant que je lui avais prêté cinquante dollars mais ils ont dit que s'il s'agissait d'un prêt, je pouvais seulement lui faire un procès. Enfin ! votre compagnie de crédit, elle peut l'envoyer tout droit en prison, et c'est tant mieux ! Remarquez que si je n'étais pas tout à fait tranquille du côté de ma sœur, j'aimerais mieux qu'on ne le revoie jamais, mais maintenant elle est raisonnable, même s'il venait se prosterner à ses pieds, elle divorcerait.

Assez de temps perdu, me dis-je, abordons le fond du problème. Je le questionnai sur les relations de Reynal et sortis

mon calepin pour inscrire noms et adresses.

— Il n'avait pas d'amis vraiment intimes. Dans son métier, évidemment, il était amené à rencontrer des tas de gens. Je connais le nom de quelques-uns de ses copains mais je suis sûr et certain qu'il ne leur a pas dit où il allait, je suis prêt à parier, il est trop malin pour ça. Ça ne vous mènera à rien que je vous les donne.

— À mon collègue, vous lui en avez indiqué combien ?

— Trois.

— Alors dites-moi qui, même si ça ne m'aide pas à mettre la main sur votre beau-frère, ça me permettra de contrôler si mon collègue les a bien rencontrés ; nous désirons comprendre ce qui lui a pris de nous quitter sans préavis.

Il me donna trois noms, les adresses de deux d'entre eux et l'endroit où travaillait le troisième.

Je voulus savoir également s'il avait donné des renseignements supplémentaires à mon prédécesseur, une indication qui aurait pu l'aiguiller dans une direction précise.

— Rien de plus que ce que je vous ai dit, dit-il en se levant, je ne voudrais pas vous bousculer mais il est onze heures, faut que je me rase et que je m'habille, je commence mon boulot à midi et c'est au diable.

— Bien sûr, je ne veux pas vous déranger plus longtemps et merci beaucoup.

Une fois dans le couloir je me retournai.

— Juste un mot, est-ce que mon collègue a parlé de Mrs. Jennings ?

Il se passa de nouveau la main sur sa joue râpeuse.

— Ils n'ont pas vraiment causé, je l'ai fait venir un instant pour donner à votre type le nom d'un voyant qu'elle était allée voir une fois et que Tommy avait été voir aussi quand elle lui avait parlé... peut-être plus d'une fois, je ne me souviens plus.

Il fit un geste en direction de la cuisine et s'éclipsa. Quand j'entrai dans la cuisine Mrs. Jennings était devant son évier, elle tourna la tête, s'essuya les mains à son tablier et je lui posai mes questions.

— Oh ! c'est un homme sensationnel, il s'appelle Rama Singh, S-i-n-g-h. Il m'a dit des tas de choses sur moi et

tellement vraies dès la première visite, je ne sais pas comment il fait mais c'est fantastique !

— Il est Indien ?

— Je ne peux pas vous dire, il n'en a pas l'air.

— Reynal est allé le consulter.

— Il m'a dit que oui. Je l'ai découvert — je veux parler de Mr. Singh — grâce à un ami il y a trois mois. Il habite pas loin d'ici dans Barr Street, je ne me rappelle plus le numéro mais c'est facile à trouver, l'immeuble fait le coin de Polk Street, juste après le pont. J'aurais voulu que Jim y aille et Madge aussi mais avec eux, il n'y a rien à faire, ce sont des têtes de mule. Mais Tommy a dit qu'il irait et après a raconté qu'il y était allé, mais sans répéter ce que Mr. Singh avait pu lui dire. Je ne sais pas s'il y est retourné.

Pas grand intérêt cette histoire de voyant... à moins qu'oncle Am n'y soit passé.

— Mon collègue a noté le nom et l'adresse de ce monsieur ?

— Je ne crois pas, en tout cas pas pendant que je lui en parlais.

Je remerciai la brave dame et pris congé pour aller songer à l'étage au-dessus. La personne qui vint m'ouvrir faisait nettement plus jeune que son frère, on lui aurait donné la trentaine. Sa physionomie ne brillait pas par l'intelligence. Les traits n'étaient pas vilains mais manquaient d'animation et d'expressivité. Elle avait déjà dix à quinze kilos de trop, dans dix ans elle aurait l'air d'une vache à l'engrais. Elle m'emmena dans le living-room pour bavarder et elle tint le crachoir avec une telle ténacité que j'eus beaucoup de mal à placer un mot. Je parvins à caser tant bien que mal mon histoire de collègue qui aurait mal fait son boulot, etc. De toute façon elle était enchantée d'avoir à dire deux fois la même chose. J'eus droit à toutes les informations déjà données par son frère avec, en prime, une quantité de détails domestiques et intimes... Rien qui pût m'être de la moindre utilité dans ma quête de Reynal et surtout de mon oncle.

Après avoir supporté stoïquement cet incessant bavardage et écouté sans broncher un tas d'inepties, je me raclai la gorge et haussai la voix pour me faire entendre en posant les questions

vraiment utiles. Elle avait dû donner à oncle Am des idées de pistes à suivre, en tout cas de pistes qu'il avait jugées intéressantes. Toutes les personnes citées dans les notes écrites par Starlock, il les avait vues avant midi, — ça, j'en étais sûr — il n'était rentré à l'agence qu'à quatre heures, donc les trois heures restantes avaient été occupées à voir les gens indiqués par Mrs. Reynal et son frère. Pas à sortir de là.

Mrs. Reynal avait plus de propension à discourir qu'à se rappeler les choses avec précision. Je réussis tout de même à tirer de ce magma deux données valables : le nom et l'adresse d'un assez bon ami de son mari dont Jennings ne m'avait pas parlé. Elle se disait presque sûre que mon collègue les avait inscrits sur son carnet. Le second point intéressant, c'est que Tommy avait un oncle, le seul membre de sa famille dont il eût jamais parlé, qui s'appelait Charles Reynal et qui travaillait dans l'immobilier à Jacksonville. Elle pensait que son mari avait dû choisir la Californie ou la Floride parce qu'il détestait le climat de Chicago. En Floride il aurait un point de chute chez son oncle. Elle n'était pas certaine d'en avoir parlé à son collègue, mais moi, j'en étais persuadé : oncle Am avait certainement demandé si Tommy avait de la famille et dans quel État, ce qui amenait forcément la réponse qu'elle venait de me donner. En tout ça intéresserait la compagnie de crédit, on pourrait ainsi prévenir la police de Jacksonville que Reynal et son auto pouvaient éventuellement se trouver dans leur ville.

Je quittai Mrs. Reynal quelques minutes après midi. L'oncle Am n'avait pas dû s'en tirer plus tôt. Ensuite je déjeunai, pensant qu'il en avait fait autant... peut-être dans le même restaurant à cause de sa proximité avec l'immeuble de Mrs. Reynal. J'aurais pu m'en assurer en montrant sa photo mais ça ne me parut pas d'une importance majeure ; pour dire le fond de ma pensée, cette certitude m'aurait donné la chair de poule... Passons. Avant de faire mon menu je téléphonai à l'agence, Ben n'avait rien de nouveau à m'apprendre ; je lui racontai comment j'avais rempli mon temps et remis mes pas dans ceux de l'oncle sans pour autant avoir découvert d'indices qui me mettent sur la voie.

— Persévère, Ed. Plus j'y pense, plus je trouve que ce que tu

fais est important, nous aurions même dû commencer plus tôt.

Au lieu de rester au comptoir, je m'installai plus commodément à une petite table pour pouvoir consulter mes notes, et établir mon programme, ce qu'avait dû faire oncle Am, j'en étais convaincu ; il n'y a pas homme mieux organisé, plus méthodique et j'essaie de l'imiter sur ce point comme sur bien d'autres. J'avais donc quatre noms (ceux dont il avait eu connaissance lui aussi. Si la mémoire de Jennings et de sa sœur était fidèle, il n'en avait pas noté d'autres). Sur les quatre adresses, trois se trouvaient dans un rayon d'un kilomètre ou deux. Oncle Am avait dû y aller ou essayer d'y aller. L'autre était beaucoup plus lointaine. Après mon repas j'allai dans la cabine consulter l'annuaire au nom de Harvey Spengler, celui qui habitait le plus loin, il ne s'y trouvait pas et je dus demander aux Renseignements son numéro de téléphone. C'était apparemment une pension de famille. Il n'était pas là, mais on pensait qu'il était juste sorti pour déjeuner et qu'il ne tarderait pas.

Je jetai mon dévolu sur l'adresse la plus proche et m'y rendis à pied. Il s'agissait d'un certain Albert Burgoyné. Il n'était pas au logis car il travaillait le samedi après-midi. On me donna l'adresse de la chemiserie qui l'employait, j'appris en passant qu'il travaillait également le mercredi après-midi. Ce n'était pas loin, en bus j'y serais en un clin d'œil. Auparavant je retéléphonai d'un drugstore à Harvey Spengler, que cette fois j'eus au bout du fil. Je ne pouvais réutiliser mon couplet sur la compagnie de crédit car au téléphone les gens restent bouche cousue. J'inventai un autre stratagème :

— Jay Wheeler à l'appareil, pourriez-vous me dire où je pourrais joindre Thomas Reynal, s'il vous plaît.

— Je n'ai pas vu Reynal depuis un mois. Qui êtes-vous ?

— Jay Wheeler, je vous ai rencontré une fois avec Tommy. J'ai un peu d'argent pour lui, pas une grosse somme mais je voudrais régulariser mes comptes.

— De l'argent, à quel sujet ?

— Une histoire de pari. Il y a un peu plus d'un mois il m'a donné cinq dollars à miser sur un canasson, il se trouve qu'il a gagné, ça lui fait trente-quatre dollars et soixante cents. Il n'est

jamais passé voir, donc il ne sait pas qu'il y a du fric qui l'attend, je n'aime pas que ces choses traînent, vous ne savez pas où je peux le joindre ?

— On m'a dit qu'il s'était tiré d'ici, évidemment qu'il n'a pas laissé d'adresse, alors son fric, vous pouvez vous le garder... à moins que vous acceptiez de me refiler douze billets qu'il me doit depuis belle lurette.

Je me contentai de rire un bon coup et reposai une question totalement inutile qu'un bon acteur aurait évité de poser mais il ne s'en formalisa pas.

— Alors vous ne savez vraiment pas où il est passé ?

— Peut-être en Californie, mais je ne suis pas si sûr que ça qu'il soit *parti*. Il y a quelques jours un autre book m'a appelé pour me dire qu'il avait également pour Tommy du fric qu'il avait gagné sur un cheval, et plus que ce que vous me dites. Ça m'étonnerait sacrément qu'il ait filé sans penser à récolter ses gains.

Je remerciai et raccrochai en me disant qu'une fois de plus, avec oncle Am, nos pensées s'étaient rencontrées puisqu'il avait imaginé de passer aussi pour un book. Ça m'aurait plutôt donné le frisson qu'envie de rire. Enfin. Rayons un nom de plus de notre liste. Il était temps d'aller voir l'autre gars à la chemiserie, je m'y présentai à une heure et demie pour m'entendre dire qu'Albert Burgoyné était parti déjeuner et qu'il serait de retour à deux heures.

Je revins à l'heure dite, sortis mon couplet habituel en guise de présentation et demandai au sieur Burgoyné s'il savait où je pourrais contacter Thomas Reynal. Il hésita quelques secondes et dit en fronçant les sourcils :

— Oui, je sais.

CHAPITRE XVI

Il m'aurait asséné un formidable coup sur le crâne que je n'en aurais pas été plus ahuri. Comment ? Ça voudrait dire qu'oncle Am n'était pas venu jusqu'ici, mais Jennings m'avait certifié qu'il avait noté le nom et l'adresse de ce Burgoyne. À vrai dire je me souciais comme d'une guigne de l'endroit où Reynal avait pu atterrir et je n'avais envie que d'une chose, me renseigner sur les faits et gestes de mon oncle ; pas question, me dis-je, il faut absolument continuer à jouer le jeu. Je contins mon impatience et demandai sa nouvelle adresse.

— Il habite à Louisville, dans le Kentucky, Kentucky House, et il a pris le nom de Tom Reynolds, vous voyez qu'il n'a pas beaucoup changé de nom, j'ai reçu une lettre hier.

— De lui ?

— Fichtre non ! d'un cousin à moi qui fait les livraisons pour le compte d'un gros débit de boissons. L'an dernier il a passé une quinzaine de jours ici, à Chicago, et il a fait la connaissance de Tommy, ils se sont rencontrés juste une fois, je crois. Il m'écrivit qu'il a livré une commande à un certain Tom Reynolds à Kentucky House, ce nom lui avait rappelé la rencontre qu'il avait faite de Tommy Reynal, et quand il a monté la caisse dans la chambre du gars, il s'est trouvé nez à nez avec Reynal *en chair et en os*. Reynal ne l'a pas reconnu et lui ne l'aurait sans doute pas reconnu non plus si le nom n'avait pas été aussi ressemblant. Il n'a rien dit sur le moment mais il me l'a écrit.

— Vous n'avez eu la lettre qu'hier ?

— Mais oui, et figurez-vous que depuis j'essayais de me rappeler le nom de votre compagnie parce qu'un autre type était venu de sa part, il y a quelques jours, mercredi dernier, il me semble...

À moins que ce soit encore une autre société qui soit à ses trousses ?

Je lui expliquai que c'était la même compagnie, racontai la même salade et demandai à quelle heure mon collègue était venu et quel comportement il avait eu.

— Il est venu à peu près à cette heure-ci, il était tout à fait normal, si c'est ce que vous voulez savoir, pas excité du tout ; je lui aurais dit ce que je vous ai raconté mais à ce moment-là je ne savais rien ; comme il n'a pas laissé de carte je ne pouvais pas le joindre. Qu'est-ce que vous allez faire pour Reynal, le faire ramener à Chicago ?

— C'est à nos supérieurs de décider, je ne sais pas si on acceptera l'extradition mais au moins nous récupérerons la bagnole.

— J'aimerais bien aussi qu'ils rentrent en possession des trente-cinq dollars que je lui ai prêtés.

Je le prenais pour un bon pote, je lui ai fait confiance et puis il a filé comme ça sans prévenir, alors je ne marche plus. C'est pour ça que je vous refile le tuyau. Il avait bien mijoté son coup, juste la veille de son départ il a dû faire la tournée des copains pour avoir la galette nécessaire en sachant fort bien qu'il ne rembourserait jamais.

— Ça c'est sûr ! Votre cousin ne donnait pas d'autres précisions sur ce drôle de client ?

— Non, mais moi, je connais Kentucky House. J'ai habité quelque temps à Louisville. On est bien dans cette maison, mais c'est pas la classe ; je pense qu'il ne peut tout de même pas s'offrir les palaces ; d'ailleurs ce n'est pas un hôtel, ils louent des chambres au mois, donc il doit y être encore.

Je revins au sujet qui me tenait à cœur et demandai s'il se rappelait à quelle heure était venu mon collègue puisque j'étais obligé de repasser partout où il avait pu aller.

— Il est passé me voir au moment où j'étais sorti déjeuner, vers une heure et demie. Je le sais parce qu'à mon retour le patron m'a dit que quelqu'un m'avait demandé une demi-heure avant, et qu'il lui avait dit de revenir après deux heures. J'étais au travail depuis un quart d'heure, vingt minutes, quand il est revenu ; vous voyez, ça fait vers deux heures un quart, quelque

chose comme ça.

— Savez-vous où il est allé après ?

— Il m'a demandé si je connaissais un certain Tex Wilkin, un autre ami de Reynal, j'ai dit que oui, il a voulu savoir s'il était à son travail cet après-midi-là parce qu'il n'avait sur lui que l'adresse du restau où il est serveur et il ignorait ses heures de service.

— Et vous savez quand on peut le trouver ? dis-je, heureux de faire d'une pierre deux coups, puisque le bonhomme était l'un des deux derniers qui figuraient sur ma liste.

— Ouais, il est au boulot à partir de sept heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi tous les jours, sauf le dimanche.

Je le remerciai chaudement et partis d'abord en direction du bistrot où j'avais poireauté devant un bock de bière, et rappelai l'agence.

— Alors, Ed, à ta voix je devine que tu ne reviens pas bredouille cette fois.

— C'est-à-dire que je suis toujours au point mort en ce qui concerne oncle Am mais j'ai un tuyau extra sur Reynal ; je vous appelle tout de suite pour que vous puissiez avertir le plus vite possible la compagnie Bartlett, ça leur permettra d'alerter immédiatement la police de Louisville.

Je lui racontai en long et en large mon entretien avec Burgoyne en n'oubliant pas de mentionner que mon oncle était venu le voir avant qu'il eût reçu la lettre.

— Bien, Ed, tu t'en es, une fois de plus, très bien tiré, je vais de ce pas appeler Bartlett mais évidemment je suis triste qu'on n'ait toujours rien sur Am.

— Hé oui ! Bon, je vous quitte, j'ai encore deux visites en perspective. Je compte être de retour avant cinq heures.

Je repris le tram et il ne me resta qu'un petit bout de chemin à faire à pied pour atteindre le restaurant où travaillait Tex Wilkin. Je l'abordai avec mon petit laïus habituel, me gardant bien de lui dire que j'étais au courant de la cachette de Reynal, je ne voulais surtout pas manquer une des pistes sur lesquelles il avait pu éventuellement lancer mon pauvre oncle. En fait il ignorait absolument où se trouvait Reynal, ne l'ayant pas vu

depuis presque deux mois ; il savait juste par des on-dit qu'il avait fichu le camp en douce. Il avait bien reçu la visite d'un collègue à moi mais n'avait rien pu lui apprendre. Il n'avait donné aucune indication de contacts possibles. Le collègue s'était pointé vers les trois heures, peut-être même un peu avant.

Pour ma part, je conclus qu'oncle Am avait dû y passer à trois heures. J'étais arrivé à la chemiserie avec un quart d'heure d'avance sur lui et il était à présent trois heures moins le quart. Il ne me restait plus qu'une personne à voir mais pour gagner du temps, comme c'était assez loin, je pris un taxi. Il n'était pas chez lui, ce Gaine, mais sa femme me donna le renseignement demandé à travers la porte, maigre provende ! Mr. Gaine n'était pas chez lui non plus mercredi dernier où un autre envoyé de la compagnie de crédit était venu. Etant voyageur de commerce, il était absent de Chicago la moitié du temps. Elle avait juste entendu parler de Reynal par son mari, ce n'était qu'une simple relation de ce dernier, elle n'avait jamais eu l'occasion de le rencontrer. Elle ne pensait pas qu'il y ait fait allusion récemment. C'est mon collègue qui, en posant les questions, lui avait appris sa disparition et, comme son mari n'était pas revenu à la maison depuis mercredi, elle n'avait pas pu lui en parler. Il se trouvait pour le moment en tournée dans le Minnesota et elle ne l'attendait que dans deux ou trois jours.

Au premier abord, elle se rappelait seulement que mon collègue était venu dans l'après-midi, je lui rafraîchis un peu les idées en lui demandant si ce n'était pas vers les trois heures et demie. Elle se rappela alors qu'en effet elle avait eu le temps de faire toutes ses courses avant. Et moi, je savais que ce ne pouvait pas être plus tard puisque oncle Am était rentré à l'agence à quatre heures.

Je tournai les talons et cheminai à pas lents le long de Clark Street en me creusant la tête pour trouver quelque chose d'important à faire, ne pouvant me décider à affronter l'oisiveté forcée qu'il me faudrait subir à l'agence. Tout plutôt que me tourner les pouces, l'angoisse au cœur. Regardons l'heure : trois heures. Si je rentrais tout de suite j'arrivais une demi-heure avant le moment où oncle Am y était apparu mercredi dernier.

J'étais passé partout où il était allé, du moins à ce que je pouvais en savoir ; à part le quart d'heure gagné sur lui en rencontrant Burgoyne à deux heures juste, et le quart d'heure économisé grâce au taxi, j'avais respecté le même horaire. Le second quart d'heure, je l'expliquais sans peine puisqu'il avait dû prendre le tram et moi un taxi, mais qu'avait pu faire mon oncle entre une heure et demie, quand il était arrivé à la chemiserie et qu'on lui avait dit que Burgoyne était parti déjeuner, et son retour à la boutique vers deux heures un quart, deux heures vingt. Trois quarts d'heure...

Les passants devaient me croire un peu fêlé car je crois bien que je monologuais à haute et intelligible voix.

« Enfin, pour passer le temps entre une heure et demie et deux heures, qu'est-ce que j'ai fait, moi ? Eh bien, je me suis offert une bière au bistrot du coin, oncle Am a dû faire la même chose mais il n'y a aucune raison pour qu'il y soit resté un quart d'heure de trop, ce n'est pas son genre et il a une montre qui marche à merveille. Alors ? »

Ce fichu quart d'heure de retard me turlupinait si fort que mes pas me portèrent presque automatiquement, et pour la seconde fois, dans le bistrot où j'avais attendu l'heure du retour de Burgoyne. Le barman à qui je montrai la photo d'oncle Am ne se souvenait pas de l'avoir vu, pourtant il travaillait ce fameux mercredi après-midi. Je longeai quelques pâtés de maisons en montant et en descendant Clark Street et entrai dans trois bars et deux restaurants, toujours la photo à la main, peine perdue ! J'essayai même un drugstore, pensant qu'il avait pu y prendre un Coca ou un café. Rien. Un peu abattu, je m'y assis et pris un Coca sans pour autant cesser de penser à mon énigme. Et ça se compliquait encore : en effet, si oncle Am n'était pas entré boire un verre en attendant le retour de Burgoyne, il ne s'agissait plus d'un simple quart d'heure qui restait inexpliqué mais de trois quarts d'heure. Connaissant oncle Am qui n'est pas un sportif à tout crin, il était impensable qu'il ait passé tout ce temps à arpenter les rues, im-pen-sa-ble.

J'avisai un plan de Chicago dans le casier des magazines, je l'achetai et le déployai, juste assez pour mettre bien en évidence le Loop et la partie sud du quartier, en l'appuyant contre le

zinc ; je traçai au crayon une ligne représentant le chemin suivi du bureau jusqu'à l'endroit où j'étais ; le chemin d'oncle Am avait été le même jusqu'à l'appartement de la femme du voyageur de commerce. Il avait dû rentrer directement de la jusqu'à l'agence. Pendant ces trois quarts d'heure qui m'intriguaient tant, avait-il suivi une piste qui m'avait échappé ? Je fis un *x* à l'emplacement de la chemiserie et regardai attentivement tout autour. À une centaine de mètres de Clark Street j'aperçus Polk Street, la rue conduisant au *pont* de ce nom. Tiens, quelqu'un m'avait parlé de ce pont, on m'avait même dit de le traverser... Ah ! mais oui ! C'était Mrs. Jennings, quand elle m'avait vanté les mérites de ce prodigieux voyant et qu'elle m'avait donné une adresse approximative dans Barr Street, juste après le pont.

Sur le moment je ne l'avais écoutée que d'une oreille distraite ; un bonhomme que Reynal n'avait vu qu'une seule fois, je ne pensais pas qu'oncle Am y aurait attaché de l'importance. Mais c'était tout près, à peine dix minutes à pied ; puisqu'il avait du temps devant lui, il avait dû être *tenté* d'aller voir.

Pourquoi ne pas en faire autant ? Je mis le plan dans ma poche et partis d'un bon pas en direction de Barr Street. Dans les immeubles proches de l'angle de la rue, j'entrai jeter un coup d'œil aux boîtes à lettres. Dans le troisième, j'en vis une avec le nom de *Rama Singh*, n° 6, évidemment pas d'indication sur sa profession de voyant. Je grimpai un escalier qui ne payait pas de mine et trouvai au premier étage le n° 6. Une simple carte blanche, glissée dans l'angle du panneau en vitre dépolie qui constituait la moitié supérieure de la porte d'entrée, invitait le visiteur à entrer sans sonner.

Je pénétrai ainsi dans une salle d'attente meublée d'un sofa miteux, de quelques chaises et d'une petite bibliothèque. Je regardai les titres des ouvrages qui y étaient rangés, ils traitaient tous d'occultisme. On entendait derrière une porte un bruit de voix. En tendant l'oreille j'en distinguai deux mais sans comprendre ce qui était dit. Une voix d'homme et une voix de femme se répondaient, l'homme tenant la place prédominante. Je me reglissai à pas de loup près de la bibliothèque et y pris au

hasard un livre intitulé *La Géométrie de l'Ame* que je remis aussitôt en place. Y avait-il parmi tous ces bouquins farfelus des œuvres de Charles Fort ? Apparemment non. Je cueillis au hasard un autre volume et regardai à la page de garde, on y avait inscrit *Rama Singh* au crayon-feutre mais un autre nom en dessous avait été effacé. Quel nom pouvait-il se cacher derrière ce pseudonyme à l'indienne ? J'en pris un autre, histoire de trouver réponse peut-être à cette question, mais cette fois la page de garde était bel et bien déchirée ; en fin limier que j'étais, j'en conclus que c'était faute d'avoir pu effacer le nom écrit à l'encre, et allai m'asseoir sur le vieux sofa. Au bout de quelques minutes la porte donnant sur le bureau du mage s'ouvrit, livrant passage à une femme inconnue que je regardai à peine tant m'intéressait la physionomie du bonhomme entré à sa suite... et qui n'était autre que Chester Hamlin !

Il ne manifesta pas la moindre surprise à ma vue, alors que moi, je dus lui paraître fort abasourdi. Il me fit un clin d'œil, apparemment pour que je ne dise rien avant le départ de sa cliente : j'attendis que la porte fût fermée mais sa réaction fut plus prompte que la mienne. Du ton le plus naturel du monde, il m'invita à le suivre dans son bureau, ajoutant :

— Je me disais bien qu'un jour ou l'autre tu finirais par venir me faire une petite visite.

Son bureau était plus exigu que la salle d'attente, un éclairage tamisé, un tapis, une table, une chaise pour le voyant et un fauteuil confortable pour le visiteur, tel était l'ameublement ultra-simple que je vis d'un seul coup d'œil. La table était drapée d'un tissu noir et, en son milieu sur un morceau de velours noir, trônait une boule de cristal. Avec le turban, c'était le seul symbole de la profession insolite de Chester. Il était habillé normalement, même avec une certaine élégance. Je dois dire que la sobriété de l'environnement contribuait plus que mille fanfreluches exotiques à créer une atmosphère. Il s'assit et au lieu de fixer sa boule me regarda d'un œil pénétrant.

— Assieds-toi, Ed. Je sais ce que tu veux que je te dise, pas la peine de me poser de questions.

Si ça avait eu de l'*importance*, je te l'aurais signalé depuis

longtemps. J'avais tout de même des remords de ne t'avoir pas averti mais ça aurait pu me causer des embêtements sans avoir d'intérêt pour toi. Enfin... puisque te voilà...

— Oncle Am est venu te voir mercredi après-midi, lançai-je tout de go.

— Oui, il est venu me voir pour me questionner sur un certain Thomas Reynal qui était venu me consulter, je lui ai dit ce que je savais mais je ne pense pas que ça ait pu lui servir.

— Les informations sur ce type, tu les avais cueillies dans la boule de cristal ?

— Je le lui ai *proposé*, fit-il prenant au sérieux ma question pourtant ironique. Mais il a éclaté de rire à cette idée comme toi, l'autre soir, quand je t'ai proposé de découvrir où ton oncle pouvait se trouver. Cela m'est encore possible si tu acceptes de te mettre dans l'état d'esprit voulu, de collaboration avec moi et de réceptivité. Si tu fais l'esprit fort, ce n'est pas la peine d'essayer.

À la vérité, je ne me sentais absolument pas porté à « collaborer » avec lui, j'étais très méfiant et sur la défensive, sans pouvoir m'expliquer pourquoi. Il reprit :

— Comprends-moi, Ed, je suis extra-lucide, je l'ai toujours été, c'est un don comme un autre, je suis né comme ça. Je vais être franc avec toi, je n'ai d'ailleurs pas le choix. Bon, depuis que je suis sorti de l'école j'ai été, disons, un *voyant*. Ça fait neuf ans et ce n'est pas du bidon, non, je *vois* des choses dans ma boule de cristal et j'ai pu aider des tas de gens. Bien sûr il y a aussi des jours où j'ai dû inventer des histoires. La voyance, ce n'est pas comme un robinet qu'on peut ouvrir ou fermer à volonté. Quelquefois rien ne vient et il faut bien dire quelque chose, des trucs qui ne font de mal à personne, pour ne pas rester muet devant le client qui vient en toute confiance. Il faut aussi trouver un nom qui fasse bien. Dis-moi qui viendrait consulter un gars qui s'appellerait Chester Hamlin, hein ? J'en ai inventé une bonne douzaine, de ces noms, car il y a une chose bien triste quand on est voyant, c'est que la plupart du temps c'est contraire à la loi de se servir de ses dons pour gagner sa croûte ; que vous soyez un vrai ou un charlatan (comme la plupart d'entre eux et comme moi de temps en temps), on ne fait pas de

différence. Il y a au moins une chose que j'ai apprise en neuf ans d'exercice de cette profession : mieux vaut bien séparer son identité réelle et celle du voyant professionnel. La police peut venir n'importe quand fourrer son nez ici, il me faudra fermer boutique et démarrer ailleurs sous un autre nom, mais personne ne saura que je suis Chester Hamlin, je ne repartirai pas de zéro, j'aurai une base d'opérations. (Il haussa les épaules.) Je sais bien que tu vas t'empresser d'aller tout leur raconter mais tant pis !

— Chester, j'aimerais mieux maintenant que nous nous en tenions à ce qui concerne mon oncle. À quelle heure est-il venu te voir ?

Je posais cette question uniquement pour voir si ce qu'il allait me répondre cadrait avec ce que j'en savais.

— Attends... c'était après que je suis allé déjeuner, enfin... après mon retour. D'habitude je commence à avoir faim vers une heure. Voyons voir... mercredi j'ai dû rentrer ici à deux heures moins le quart et il m'attendait, assis sur le sofa dans la pièce d'à côté. Je l'ai fait entrer ici, nous avons bavardé quinze à vingt minutes. Je lui ai dit ce que je *savais* sur Thomas Reynal ; j'aurais pu lui apprendre en plus ce que j'avais vu sur lui dans la boule mais il n'a pas voulu. Je lui ai demandé de ne pas ébruiter les choses dans notre pension et il m'a promis le secret, voilà.

Bien, me dis-je, tout ça colle parfaitement, l'heure en particulier. De la chemiserie jusqu'ici, oncle Am avait dû mettre dix minutes à pied, donc il était arrivé avant le retour de Chester à deux heures moins le quart ; vingt minutes d'entretien et, après, il était reparti voir Burgoyne dans sa boutique où il était arrivé à deux heures un quart. Exact.

Tu aurais dû me mettre au courant, déclarai-je sur un ton légèrement réprobateur.

— Bon Dieu, Ed, à quoi ça t'aurait servi, je te le demande ! Ton oncle m'a expliqué pourquoi il recherchait Thomas Reynal, il m'a dit que la compagnie de crédit vous avait demandé une enquête d'un jour sur ses faits et gestes parce qu'il avait filé avec une auto dont il n'avait pas complètement remboursé le prix. Qu'est-ce que ça a à voir avec la disparition de ton oncle ? Et je *savais* qu'il n'y avait aucun lien non plus entre sa visite ici et

cette disparition.

— Et comment se fait-il qu'il ait eu l'idée de passer ici ? dis-je, ne voulant pas le tenir quitte si facilement.

— D'après ce qu'il m'a dit, la belle-sœur de Reynal lui avait parlé de moi ; il savait par elle que son mari était venu me consulter. Entre toi et moi, il voulait que je lui donne des tuyaux sur les courses de chevaux.

— Et tu les lui as fournis ?

— Dans ce fichu métier, mon pauvre Ed, on est bien forcé de refiler aux gens ce qu'ils sont venus vous demander, mais à moins d'avoir un vrai *flash*, et là on est absolument sûr que c'est vrai, on s'arrange pour répondre quelque chose d'ambigu pour que la personne ne vienne pas après vous jeter à la tête que vous vous êtes grossièrement mis dedans. Franchement, je ne me souviens plus exactement de ce que j'ai pu dire à ce type, en tout cas je l'ai inventé comme ça au pif... Ce gars-là ne me revenait pas, il m'a fait l'impression d'être un escroc au petit pied. Je ne pouvais rien lui dire de précis, alors j'ai baratiné. Peut-être que la première fois ça lui a servi car il est revenu me voir, mais plus après. Son interprétation de mes paroles sibyllines a dû lui faire perdre du fric.

— Et cette seconde visite date de quand ?

— Tu en as de bonnes, Ed, je n'ai pas une mémoire d'éléphant, moi ! Disons il y a deux mois, je me rappelle seulement que ses deux visites n'ont été espacées que de quelques jours et après je ne l'ai plus revu.

Il m'aurait volontiers parlé plus en détail de ce qu'il avait raconté à Reynal mais ça ne m'intéressait pas. Je n'avais plus rien à apprendre sur lui, seul le sort d'oncle Am me préoccupait et je voyais bien que Chester ne pouvait me donner aucune piste intéressante, je veux dire aucune piste qu'il aurait pu indiquer à Am. J'avais une idée exacte de l'emploi du temps de ce dernier pour la journée du mercredi, du matin jusqu'à son retour au bureau. Je lui fis signe de se taire afin de me laisser réfléchir en paix.

Mais j'avais beau tourner tout ça dans ma tête, je me trouvais toujours dans un cul-de-sac. Y avait-il plus qu'une simple coïncidence dans le fait que Chester Hamlin fût un voyant et

que l'oncle Am, au cours d'une enquête sur un petit escroc, fût venu le voir parce que l'escroc en question l'aurait consulté pour avoir des tuyaux sur les chevaux de course ? Oncle Am s'était engagé à ne pas trahir le secret de Chester, du moins c'est ce que Chester m'avait dit et je n'avais pas de raison de ne pas le croire. C'était vraisemblable. Oncle Am pouvait se mettre à sa place, car dans les fêtes foraines il lui était arrivé de conter la bonne aventure.

Une fois seul je ferais encore travailler mes méninges mais je ne voyais plus de raison de m'attarder ici.

— Eh bien, Chester je te remercie, déclarai-je en me levant.

— Tu ne me donneras pas, j'espère, je peux compter sur toi ?

— Oui et non. À Starlock je dirai tout, naturellement, ainsi qu'à Bassett, le type de la brigade des Homicides qui est chargé de l'enquête ; mais avec lui tu n'as rien à craindre, ce qui l'intéresse, ce sont les affaires criminelles, pas les diseurs de bonne aventure, c'est un brave type d'ailleurs. Mais je ne dirai absolument rien à notre logeuse et aux autres locataires, sois tranquille.

— Parfait, je te remercie, Ed.

Je retournai dans Clark Street sans me presser, en remâchant tout ce que j'avais fait dans ma journée. Aucun point de l'emploi du temps d'oncle Am, le jour de sa disparition, ne me semblait poser problème, même pas la visite à Chester Hamlin, alias Rama Singh, ce qui ne m'empêcha pas de décider d'y aller voir d'un peu plus près... c'est-à-dire dans sa chambre pendant qu'il en était absent. Je pris un taxi, donnai au chauffeur l'adresse de la maison et décidai, une fois au logis, d'essayer ma propre clé avant de demander à Mrs. Brady son passe-partout. Je me rappelais en effet que les clés se ressemblaient toutes et que celle d'Estelle avait pu facilement ouvrir la chambre de Karl Dell.

Ma clé fonctionna à merveille dans la serrure de Chester. Je refermai doucement la porte et jetai un regard circulaire en me demandant par quel bout commencer mes recherches. Le cagibi qui lui servait de chambre noire était sans doute ce qu'il y avait de plus intéressant à fouiller, mais il était cadenassé à cause des produits chimiques dangereux qui s'y trouvaient et il me

faudrait sortir la porte de ses gonds ou soulever le cadenas avec un levier quelconque. Je préférai commencer par le plus facile, et me rappelant la bibliothèque du sieur Rama Singh, je résolus d'examiner d'abord les étagères. Cette fois n'y figurait aucun bouquin sur les sciences occultes ; on n'y voyait que le choix habituel des gens de moyenne culture, un assortiment de romans historiques, de pièces de théâtre, de policiers et quelques ouvrages plus sérieux sur des sujets variés. Je tirai l'un d'eux et regardai à la page de garde ; *Chester Hamlin* y était écrit en grosses lettres, mais là encore un autre nom en dessous avait été effacé. Lequel ?

Il ne s'agissait sûrement pas de son pseudonyme professionnel puisqu'il m'avait déclaré *qu'il* séparait soigneusement sa vie *privée* de son métier. Ces livres que j'avais sous les yeux ne devaient jamais être exhibés dans son cabinet de voyant. Même mise en *pleine lumière*, la page ne révéla rien de ce qui avait été effacé. J'explorai systématiquement tous les livres, en partant de la gauche, pour voir si le nom avait été effacé chaque fois, je constatai que oui. Ensuite je les repris un à un en les secouant ; souvent on oublie un papier dans un livre. Eh bien ! c'était arrivé également à Chester. Au huitième bouquin secoué, une vieille enveloppe dont il avait dû se servir comme signet tomba par terre. Me sauta immédiatement aux yeux le nom :

Chester Dagon...

Il me suffit d'une seconde pour laisser choir livre et enveloppe et me précipiter sur la porte du cagibi, prêt à briser le cadenas à main nue, à enfoncer la porte, que sais-je ? mais, pendant ce temps, un flot de pensées m'envahit : Toby Dagon tueur, Chester un peu éméché faisant vaguement allusion à un frère à propos de criminalité, tout se brouillait dans un affreux méli-mélo. Je m'obligeai à réfléchir calmement, à me rappeler l'endroit où Chester avait rangé son tournevis et son marteau après avoir fixé le moraillon. Je me rappelai aussi que les vis étaient courtes, j'étais donc persuadé de pouvoir aisément me débrouiller avec ses instruments pour retirer le cadenas. Les ayant trouvés comme je m'y attendais dans le dernier tiroir de la commode, je me mis au travail. Je faisais grand tapage avec

mon marteau, ce qui m'empêcha d'entendre quand la porte s'ouvrit. Une voix derrière moi me fit brusquement me retourner, une voix qui disait : « Bravo, continuez ! » En pivotant je me trouvai nez à nez avec Toby Dagon, le bras droit d'Augie Grane, qui braquait en direction de mon plexus un automatique gros comme un canon, un quarante-cinq. Je pensai un instant à lui décocher un coup de marteau, mais il aurait eu encore plus vite fait de me tirer dessus avec toutes les chances de me descendre illico.

— Allez-y, répeta-t-il, ça m'évitera le mal de le faire moi-même.

CHAPITRE XVII

— Ce serait sacrément plus facile avec la clé, dis-je les bras le long du corps.

— Je ne l'ai pas, la clé ; continuez, vous m'avez l'air doué pour le bricolage.

À l'entendre on aurait pu le croire plaisantin, mais l'expression du visage et surtout le regard glacé démentaient le ton badin qu'il avait pris pour me parler. Un regard qui me faisait irrésistiblement penser aux yeux des poissons qu'on vend à la criée. Pauvres poissons morts, vous ne gagnez pas à la comparaison !

Tout à l'heure je tenais absolument à ouvrir la porte de ce cagibi, mais à présent mon intuition était devenue une certitude : je savais ce que j'allais y découvrir. Je me remis au travail sans économiser ma peine et en faisant le plus de tapage possible... peine perdue, personne n'accourut. Évidemment ! quand vous tapez sur un clou, personne n'alerte la police. Je parvins à insinuer la lame du tournevis entre la plaque et le bois ; j'essayai de soulever la plaque. N'y parvenant pas, je me servis du marteau comme d'un levier en engageant le manche du tournevis entre les deux pointes de la tête. Les vis commencèrent à sortir et je laissai tomber le marteau en espérant encore déclencher un bruit capable d'ameuter les gens... le moraillon finit par céder à mes efforts répétés. Ouf... j'ouvris précipitamment la porte. Oncle Am était là devant moi, bien vivant, comme je m'en aperçus immédiatement en posant la main sur sa poitrine. Il était ligoté et bâillonné, ce qui était une précaution exagérée puisqu'on lui avait administré un narcotique. Mais il était vivant ! Ma joie me fit oublier une seconde le sacré guêpier dans lequel lui et moi nous nous

trouvions, sous la menace du quarante-cinq de Toby Dagon.

Le mystère se dévoilait peu à peu ; n'exagérons rien, je comprenais seulement que Chester avait prévenu Toby dès que j'avais tourné les talons et que Toby était accouru pour en finir avec oncle Am et le sortir de la chambre de son complice, avant que j'aie eu le temps de réaliser que deux et deux font quatre. Quant à moi j'avais juste eu le temps de foncer la tête la première dans le piège si bien qu'il ferait d'une pierre deux coups et se débarrasserait de moi comme d'oncle Am.

J'avais au moins un atout dans mon jeu : l'arme que je portais en bandoulière sous ma veste. Toby ne s'en doutait pas car la première chose qu'il aurait faite eût été de me désarmer. Oui mais... son arme était braquée à quelques centimètres de mon dos et la mienne était encore dans son étui.

— Ça y est, vous l'avez découvert, maintenant tirez-le jusqu'à votre chambre.

Je n'avais pas besoin qu'on me fasse un dessin de ce qui m'attendait : une fois que j'aurais emmené oncle Am dans notre chambre, il m'assommerait d'un coup de canon de son automatique sur le crâne (mort identique à celle de Karl Dell) et ensuite le même sort attendrait mon pauvre oncle. Il n'y avait pas le moindre doute sur le cours prochain des événements. Je pouvais aussi bien, dans cette situation désespérée, tenter de dégainer en me tournant et de faire feu avant lui, une chance sur mille de réussir mais au moins s'il me descendait dans cette chambre il ne tirerait pas son épingle du jeu aussi facilement qu'il l'avait prémedité. Une arme comme la sienne, ça fait un pétard terrible, donc primo, il n'aurait pas le temps matériel de se tirer, secundo, il ne prendrait pas le temps de trimballer deux cadavres dans une autre chambre et, au cas où il se verrait obligé de nous laisser sur place, il n'avait pas intérêt à tuer oncle Am. Chester ne serait pas mieux loti avec deux macchabées sur le plancher de sa chambre qu'avec un mort et un gars endormi.

Pour expliquer tout ça, il faut bien plus de temps que pour le piger quand on est à deux doigts du trépas. Et il faut encore moins de temps pour se dire : « Mon garçon, si tu ne veux pas dire adieu à la vie, sers-toi de ta cervelle pour améliorer ton score. » J'entrai dans le cagibi, me penchai sur le corps d'oncle

Am comme si je tendais les deux mains vers lui mais en ayant soin de garder mon coude droit plaqué sur mon côté, et de la main gauche tirant à l'abri de ma veste le pistolet de son étui. Le cran de sûreté était mis, j'avais le pouce dessus mais je ne voulais pas risquer qu'il entendît le déclic avant d'être moi-même prêt à tirer. Je me penchai de plus en plus en avant et me mis à califourchon sur lui, en glissant mes mains sous le veston déboutonné jusque sous ses aisselles. Toby aurait pu entrevoir mon pistolet à ce moment-là mais il faisait sombre dans le cagibi et le pistolet est noir. J'essayai de me mouvoir avec le plus de naturel possible.

Toujours à califourchon et en le maintenant ainsi sous les aisselles, je réussis à le soulever et à le déplacer de manière à ce que ses épaules se trouvent sur le seuil du cagibi et que je sois face à Toby. Il ne me resterait plus qu'à lever le bras, à enlever la sûreté et à tirer, le tout en vitesse si possible. Je me figurais avoir tout de même ma petite chance. Le sort me sourit incroyablement car Toby me cria :

— Attendez, et il recula vers la porte qu'il entrouvrit de la main gauche.

Évidemment il voulait s'assurer qu'il n'y avait personne dans le couloir ou l'escalier qui risquerait de me voir en train de traîner oncle Am dans ma chambre. Il ne passa pas la tête mais tendit l'oreille, l'arme toujours braquée sur moi, mais comme il tournait légèrement la tête pour plaquer l'oreille dans l'entrebaïlement, il ne me regardait plus tout à fait directement. Il me fallait saisir instantanément ma chance, ce n'est peut-être pas dans la pure tradition des Lone Rangers⁶ que de tirer sur quelqu'un qui ne vous regarde pas droit dans les yeux, mais je n'avais qu'une idée en tête : conserver mon oncle et son neveu en vie, au diable la chevalerie !

Je fis feu, le déclic de sûreté lui avait fait tourner la tête vers moi mais il n'eut pas le temps de tirer, peut-être avait-il commencé à appuyer sur la gâchette et la mort lui ôta l'envie d'aller jusqu'au bout de son geste. N'allez pas croire que je me vante de mes qualités de tireur. Non, c'était la première fois que

⁶ Lone Rangers : gendarmes à cheval du Texas.

je tiraient au pistolet, le bras plié et plaqué sur la hanche, je visai trop haut ; voulant le flinguer en pleine poitrine, je l'atteignis à l'œil gauche et lui administrai ainsi une mort plus rapide. Il tomba et sa chute ébranla la vieille maison, du moins à ce qu'il me sembla. Malgré moi je tremblais comme une feuille, j'ouvrais la bouche pour appeler à l'aide quand j'entendis un bruit de pas précipités dans l'escalier. Le coup de feu avait fait autant de bruit qu'une bombe. Je me baissai pour ôter le bâillon d'oncle Am.

J'étais en train de défaire la corde qui le ligotait quand des voix résonnèrent dans le couloir, on ne pouvait ouvrir la porte, aux trois quarts bloquée par le corps de Toby Dagon qui perdait tout son sang sur le plancher de la chambre de son frère. Je le poussai pour que Mrs. Brady et les autres puissent entrer.

— Vous voyez, Mrs. Brady, j'ai trouvé enfin mon oncle, voulez-vous avoir la bonté de détacher tout ça, plus rien à craindre de cet individu. Je vais téléphoner à l'ambulance.

Je savais qu'oncle Am serait en bonnes mains. Mrs. Brady était une ancienne infirmière qui n'avait pas froid aux yeux, elle n'allait pas tomber en pâmoison à la vue d'un cadavre et elle saurait mieux que moi ce qu'il était utile de faire pour oncle Am. Je dévalai l'escalier et appelai Bassett pour qu'il fasse venir d'urgence une ambulance de la police ; quand je l'eus à nouveau au bout du fil, je lui résumai la situation en quelques mots, ajourant :

— Faites rechercher immédiatement Chester, mieux vaut que vous dirigiez les opérations sur place. Vous l'avez déjà vu, décrivez son signalement et lancez toutes vos voitures à ses trousses, *il* doit être quelque part en train d'attendre Toby.

— À vos ordres, inspecteur, je m'en occupe. Prévenez votre patron. Et bravo, c'est du bon boulot.

Je fis un compte rendu laconique à Starlock qui m'annonça sa venue. Je le prévins :

— Ne vous étonnez pas si vous ne me voyez pas. J'ai l'intention de monter en ambulance avec mon oncle et si je n'en ai pas le droit, je suivrai en taxi.

Du bas de l'escalier je hélai ma brave propriétaire et lui demandai comment allait oncle Am.

— Ne vous en faites pas, Ed. Il est bien, bon cœur, bon souffle, il n'a pas encore repris connaissance. Quand il sera rasé – car il en a bien besoin – il aura même bonne mine.

Gros soupir de soulagement et je repartis au téléphone, cette fois pour appeler Augie Grane. Les cinq mille dollars promis miroitaient à l'horizon.

— Ed Hunter à l'appareil. Augie, je vous annonce que c'était Toby Dagon qui vous filoutait, avec l'aide de son frère Chester qui, sous le nom de Rama Singh, disait la bonne aventure pas loin de chez vous : c'est lui qui était chargé de choisir les complices de Toby. Je vous raconterai tout en détail plus tard.

— Où est Toby ?

— Il est mort, je l'ai descendu, il y a un mandat d'amener lancé contre Chester.

Je peux vous donner un tuyau, Ed. On a appelé Toby il y a une demi-heure ; il a donné un coup de téléphone tout de suite après, juste avant de partir. Je n'ai pas entendu ce qu'il disait, mais je me souviens qu'il avait demandé qu'on lui passe l'aéroport municipal, ils avaient sans doute l'intention de filer tous les deux...

— Merci, et je raccrochai, ne voulant pas mentionner la prime promise ; légalement je n'y avais pas droit, c'était à lui de tenir sa promesse, je n'avais aucunement l'intention de le talonner.

L'ambulance arrivait, le mugissement de la sirène l'annonçait de loin. Je pris tout de même le temps de rappeler Bassett pour lui dire qu'on aurait toutes les chances de cueillir Chester dans la salle d'attente de l'aéroport.

Finalement on me permit de monter dans l'ambulance avec oncle Am. J'attendis à l'hôpital quelques instants qui me parurent des siècles avant qu'un interne ne vînt me dire qu'on le sortait progressivement de son état comateux. D'ici peu il aurait recouvré tous ses esprits. Il n'y avait à craindre aucune séquelle, simplement il lui faudrait quelques jours pour que l'effet des drogues qu'on lui avait administrées trois jours d'affilée ne se fasse plus du tout sentir. Dans une heure ou deux il serait tout à fait conscient et j'aurais la permission de le voir un petit moment.

Avant qu'une heure se fût écoulée, je vis paraître Bassett en compagnie d'Augie Grane qui me tendit une enveloppe en souriant :

— Voici ce que je vous ai promis. Frank m'a laissé assister à l'interrogatoire de Chester, je suis au courant de tout, Frank vous racontera, adieu, je suis obligé de vous laisser.

Ce fut au tour de Frank de prendre la parole.

— Nous avons trouvé Chester à l'aéroport, il n'a pas hésité à vider son sac en mettant le plus possible de choses sur le dos de Toby, en particulier le meurtre de Karl Dell ; il prétend que lui ne voulait pas qu'on le tue. Il a prêté la main mais ce n'est pas lui le grand coupable. Il va adopter ce mode de défense et je crois que c'est vrai, c'est grâce à lui que votre oncle a été kidnappé mais pas tué. Enfin voici comment tout ce drame s'est déroulé :

» Ça fait longtemps que Toby flouait Augie. Il avait mis au point un procédé d'une efficacité à toute épreuve mais utilisable seulement sur une petite échelle. Il faisait imprimer les billets en double (l'imprimeur pensait que c'était le système mis au point par leur organisation). Toby gardait plusieurs séries chez lui. De temps en temps il demandait à un ami, quelqu'un en qui il avait confiance et qui partagerait ensuite avec lui les gains, de prendre un billet de valeur modérée ; peu importait à qui il l'achetait, et il pouvait choisir le nombre qui lui plaisait, mais il devait contacter Toby et lui dire le numéro de la série inscrit sur son billet. Une fois le cours de la Bourse connu, Toby prenait le double du billet en question et y marquait le nombre gagnant. Il procédait de la même façon pour substituer un nouveau duplicata à celui que le vendeur lui avait remis et il donnait le billet gagnant à son ami qui le remettait ensuite au revendeur ; celui-ci pouvait constater qu'il s'agissait bien d'un billet de la série qu'il avait distribuée ; au moment du règlement, le nombre figurant sur le billet concordait avec celui inscrit sur le duplicata que le vendeur pensait avoir remis entre les mains de Toby. Le tour était joué et il ne restait plus aux deux larrons qu'à partager le fruit de leur fraude. Qu'en pensez-vous, Ed ? C'est bien ce que vous soupçonnez ?

— En gros, oui, je me demandais comment il s'y prenait

exactement, je vois maintenant que ça se jouait à l'imprimerie. Et alors ?

— Le hic, c'était que ça ne pouvait se faire que sur une petite échelle alors qu'il voulait faire un gros coup. Il fallait aussi choisir des types sûrs qui se mouillent à sa place et acceptent de partager ensuite avec lui. Alors il a pensé à son frère, le voyant. Chester a ouvert son cabinet dans le voisinage. On ne peut pas trouver mieux, pour choisir juste les gars qu'il faut, qu'un voyant à qui les gens viennent raconter toutes leurs petites histoires. Il peut voir lesquels de ses clients aiment assez le fric et sont assez fripouilles pour accepter de tricher, mais pas trop parce qu'il faut aussi qu'ils jouent le jeu et veuillent bien partager ensuite sans ébruiter l'affaire. Chester a pris tout le temps nécessaire et il a réussi à dégotter chaque fois le bonhomme idoine.

» Donc tout allait pour le mieux et même ils s'apprêtaient à monter un coup sensas avec l'aide d'une demi-douzaine de gars, recrutés grâce à notre extra-lucide, qui allaient prendre des billets à dix et vingt dollars évidemment gagnants. Augie aurait payé réglo même si ça signifiait la liquidation de son organisation, et il n'aurait jamais pigé d'où venait le coup. L'affaire était au point, ils avaient choisi la date, ça devait se passer après-demain lundi. Pendant ce temps, Chester continuait à retenir les candidats. Quant à Toby, il faisait équipe avec Augie pour tâcher de trouver l'origine des fuites, tout en tenant au courant Chester de toutes les démarches du boss.

» Chester était informé de la venue de Richard Bergman, de la visite d'Augie et Toby à Starlock et de la conversation avec Am dans le bureau de l'agence. Il savait à quel point Augie s'inquiétait.

— Et puis, dis-je, voilà que mercredi après-midi Am fait son apparition dans le cabinet de Chester à la recherche de renseignements sur Reynal. Or ce type-là était une des nobles recrues du voyant ; il avait filé avec son auto – pas entièrement remboursée –, plaquant sa femme et ses créanciers parce qu'il venait d'empocher ce qu'il avait gagné à la loterie. Ce que je continue à ne pas comprendre, c'est pourquoi la visite de mon oncle a flanqué une telle trouille à Chester.

— Attendez, vous allez comprendre le fin mot de l'affaire : Am est arrivé avant le retour de Chester et celui-ci l'a trouvé en train de lire un bouquin qu'il avait pris dans la bibliothèque et qui était justement un tome des œuvres de Charles Fort : *Le Livre des Damnés*.

» Après son départ Chester, embêté, a feuilleté le livre et découvert qu'il avait oublié d'effacer son nom : *Chester Dagon*. Dagon, ce n'est pas un nom très répandu ; il s'est dit qu'Am ferait immédiatement le rapprochement avec Toby et comprendrait en un éclair qui truandait Augie. Et quand il irait faire cette révélation à Augie, il aurait la grosse prime. Or il était sûr et certain qu'Am avait vu le *nom* sur la page de garde. Il a mis tout seul au point sa tactique. S'il en avait parlé à Toby, celui-ci aurait voulu descendre Am et Chester dit avoir horreur de ce genre de procédé.

C'est ce qu'il m'a confié une fois.

Après avoir dit ça je pris conscience que cette conversation avait eu lieu la nuit dernière, mais tant de temps avait paru s'écouler depuis !

— S'il parvenait à garder Am à l'écart pendant cinq jours, y compris le fameux lundi, ils auraient pu, Toby et lui, empocher leur fric et filer à l'étranger ; après, ça lui était égal qu'Augie soit mis au courant. Donc il a inventé toute la mise en scène que vous connaissez aussi bien que moi. Ah non ! Il y a une chose que vous ne savez pas.

— Au moins deux, allez-y, je vous écoute de toutes mes oreilles.

— Il a loué une bagnole qu'il a garée devant l'immeuble de votre agence, il a vu arriver Am, il lui a donné le temps de monter et vite il a appelé Starlock d'une cabine qui se trouve au rez-de-chaussée. Vous connaissez mot pour mot ce qu'il lui a dit et...

— Ce que je ne comprends pas, dis-je en lui coupant la parole, c'est pourquoi il est entré dans tellement de détails et de précisions. Pourquoi l'histoire du collectionneur d'Ambrose ou plutôt d'Ambrose Collector ? Pourquoi avoir donné le numéro de la chambre de Richard Bergman ?

— Pour Richard Bergman, c'est facile à comprendre.

Puisqu'il devait collaborer avec Augie dans la recherche des auteurs de l'escroquerie, c'était une bonne chose de le compromettre vis-à-vis de la police ; comme ça, on lui coupait l'herbe sous les pieds. Il a pensé à Ambrose Collector à cause du bouquin de Charles Fort qu'Am avait lu chez lui. Remarquez que ce n'était pas dans ce tome-là que Charles Fort parlait de ça. Pendant la visite d'Am, Chester avait bavardé avec lui de cet auteur pour voir si Am s'était aperçu du nom qui y était marqué, et à l'issue de cette conversation il a pensé qu'il l'avait effectivement vu.

» Je crois que ça l'a amusé de cueillir ainsi un Ambrose en se servant d'un calembour mais il se défend d'avoir voulu faire de l'humour. En fait il comptait que nous soupçonnerions une espèce de maniaque, de dingue – car à nos yeux aucun type normal n'aurait voulu kidnapper Am, à qui on ne connaît pas d'ennemis – et que cette bizarre façon de se présenter nous ancrerait dans cette idée. Franchement c'est un type astucieux en diable, ce Chester !

— Il y a encore une chose qui pour moi demeure dans l'ombre : comment s'y est-il pris pour embarquer oncle Am ?

— Ça, ce n'était pas sorcier, dès qu'il l'a vu sortir, il a bondi de l'auto en criant qu'il venait le prévenir que son neveu avait été victime d'un grave accident, c'est-à-dire que vous, Ed, aviez été renversé par une auto tout près de chez vous et qu'on vous avait ramené à la maison, que le docteur était à votre chevet, etc. Am a grimpé en vitesse dans la voiture et tout le temps du trajet il lui a donné un tas de détails vraisemblables pour qu'Am n'ait pas de soupçons. Pourtant Am aurait pu s'étonner qu'il soit venu le chercher au lieu de téléphoner, mais je pense que l'inquiétude l'empêchait d'être aussi lucide qu'à l'ordinaire.

— Arrivé à notre étage, il a dû l'assommer d'un coup de pioche ?

— Oui, et il l'a flanqué provisoirement sous le lit, et le soir quand vous commençiez à vous faire du mauvais sang, il vous a demandé de l'aider à poser le cadenas sur la porte du cagibi dans lequel il avait l'intention de le planquer pendant cinq jours.

— Moi, je trouve qu'il n'a pas manqué *d'humour*, un humour

plutôt grinçant, quand il m'a demandé de lui donner un coup de main.

— Non, il explique qu'il voulait que vous y jetiez un coup d'œil quand il était encore vide pour que vous n'ayez pas d'arrière-pensée, en le voyant cadenassé par la suite, au moment où vous vous douteriez que pour votre oncle il ne s'agissait plus d'un simple retard mais d'une disparition.

— Je n'ai jamais eu l'idée que ce pauvre oncle y était enfermé, avouai-je. Dire que tout ce temps je dormais à quelques mètres de lui ! (Soudain je me frappai le front :) Mais j'y pense, il était encore sous le lit quand j'ai aidé Chester à mettre ce fichu cadenas et je me suis même *assis* un moment sur ce lit.

— À présent on peut en rire mais quels fichus moments ! Enfin passons au meurtre de Karl Dell, avez-vous une idée de ce qui s'est passé ?

— Une idée de ce qui s'est passé, oui, mais pourquoi ? C'est une autre paire de manches.

— Eh bien, voilà : le mercredi il est rentré à la maison avec la migraine comme il vous l'a dit. Il s'est allongé pour faire un somme, il était quatre heures. À quatre heures vingt – c'est une supposition puisqu'il n'est plus là pour le confirmer –, il a entendu arriver Chester et Am, il a reconnu la voix de votre oncle et...

— Quatre heures vingt, m'écriai-je, ça correspond au 420 qui m'a fait prendre un billet à cinq dollars et tenter ma chance pour des clopinettes.

— Moi, ça m'a coûté cinquante cents, dit Bassett en éclatant de rire, je ne suis pas le genre de type à risquer gros... en matière de fric, ajouta-t-il d'un air malicieux. Et Starlock, il a été aussi aventureux que vous ?

— Moins... il y a été de ses deux dollars seulement mais tant pis pour nous, plaie d'argent n'est pas mortelle et une autre fois nous serons moins crédules. Dites-moi vite comment ça s'est passé ensuite.

— Pour mercredi, c'est tout ; Karl n'a plus dû y penser. Jeudi soir il cherche à découvrir par l'astrologie ce qui est arrivé à Am, tranquille dans sa chambre. Une combinaison de calculs – je n'y connais rien mais l'astrologue que j'ai consulté avec les papiers

de Dell m'a dit que son système était bizarre et très personnel – lui fait découvrir le nombre 420. Il a dû se dire que c'était une indication de temps et que ce devait être l'heure à laquelle il était arrivé quelque chose à Am, ce qui approche de la vérité.

» Tout à coup ça lui rappelle que la veille, vers quatre heures un quart, quatre heures vingt, il a entendu sa voix dans l'escalier, il s'est rendu compte qu'Am était donc rentré à la maison mais qu'il n'était pas seul. Astrologie ou pas, il sent que l'information est capitale pour vous et il se précipite au téléphone pour vous prévenir chez Starlock. Et celui-ci vous appelle chez *Julliard* pour que vous retéléphoniez tout de suite à Karl.

» Pendant ce temps Toby Dagon se trouve dans la chambre de Chester. Je suis allé interroger Toby, donc il sent que les choses ne tournent pas rond. Il désire mettre Chester au courant ; Chester de son côté lui raconte ce qu'il a fait de votre oncle, il refuse de lui donner la clé car Toby voudrait le supprimer purement et simplement, et il réussit à le convaincre que sa solution est la meilleure, Am est hors du circuit et c'est moins risqué que d'avoir un cadavre sur les bras.

— Mais à ce moment-là, m'écriai-je, ils entendent Karl se ruer au téléphone, ils entrebâillent la porte ou viennent à pas de loup sur le palier pour écouter ce qu'il dit. Ils réalisent que Karl a en mains un indice qui nous mettra sur la piste de Chester.

— Oui, ils l'ont entendu parler du nombre 420 et ils comprennent que ça correspond à l'heure où Chester a ramené Am et l'a assommé. Chester m'a dit qu'il s'était aperçu, après, que Karl avait dormi dans la chambre voisine.

» Toby dévale à son tour l'escalier, et sous la menace de son automatique, il oblige Karl, qui vient de raccrocher, à remonter dans la chambre de Chester. Cette fois Chester prend vraiment peur et obéit mais il soutient qu'il ne pensait pas que Toby allait le descendre. Vrai ou faux, on s'en balance. Toujours est-il que Toby ordonne à son frère de faucher une voiture et de venir la garer devant la maison, ce que fait Chester. Ensuite ils emmènent Karl. Toby, pistolet en poche, marche derrière lui. Sur l'ordre de Toby, Chester prend place au volant, les autres sur la banquette arrière. Toby dit : "Stop !", Chester obtempère,

se retourne, il ne voit plus Karl à côté de Toby, il baisse les yeux et le voit allongé par terre entre la banquette et le siège avant. Il prétend qu'il a cru simplement qu'il avait perdu connaissance ; en fait il devait être déjà mort.

Toby lui enjoint de rentrer au logis et de se trouver un alibi solide avec le concours de quelqu'un qui inspire confiance. Lui, il s'occupe de Karl.

» C'est pourquoi Chester a eu l'idée d'acheter un poisson au marché en cours de route et l'a offert à Mrs. Brady, sachant pertinemment que la brave dame l'inviterait à dîner pour le déguster en sa compagnie. C'est ce qui s'est passé pendant que l'auto et Karl gisant dedans étaient abandonnés à une dizaine de kilomètres de là.

Je mis mon grain de sel en ajoutant :

— Et Toby a coincé le klaxon exprès pour que Chester ait un alibi tout en or.

— Bien sûr, n'empêche qu'il a pris un petit risque en abandonnant une bagnole avec un macchabée dedans et le klaxon marchant à plein tube. Mais ça a permis de retrouver la voiture et Chester a pu tirer son épingle du jeu.

— On peut dire qu'ils nous ont bien eus, lancai-je en guise de conclusion.

— Oui, nous avons été les dindons de la farce, le dernier acte excepté. Dites donc, Ed, si vous ouvriez l'enveloppe d'Augie, que nous voyions s'il a joué franc jeu avec vous...

L'enveloppe ouverte révéla un contenu fort réjouissant : cinq billets tout neufs, vraiment flambant neufs, avec trois beaux zéros après le 1, je ne me lassais pas de les contempler. Puis j'en tendis un à Bassett :

— On ne sait jamais, c'est peut-être de la fausse monnaie, mieux vaut que ce soit un policier qui essaie de le passer en premier, lui au moins n'aura pas d'embêtements.

Bassett regarda le billet d'abord, mon visage ensuite, comme s'il ne comprenait pas ce qui lui arrivait ; j'eus l'impression qu'il se contenait de son mieux pour ne pas fondre en larmes. Il s'écria d'une voix enrouée :

— Seigneur Jésus ! moi qui me rongeais les sangs parce que ma femme doit passer sur le billard et que ça va me coûter six

cents dollars... Mais bon Dieu, Ed ! C'est vous qui avez tout le mérite, vous avez mené votre enquête comme un chef pendant que moi j'étais assis bien tranquillement dans mon bureau à me tourner les pouces. Vous n'avez pas à partager avec moi.

— Disons, si vous voulez, que c'est un pot-de-vin. Oncle Am et moi, votre serviteur, nous allons démarrer bientôt notre propre agence et on a toujours besoin d'un copain au commissariat général, n'est-ce pas ?

Il répéta « Seigneur Jésus », mais dans sa bouche ça ne sonnait pas comme un juron et il empocha le billet. Quand il craqua une allumette sa main tremblait un peu. Après avoir tiré quelques bouffées de sa cigarette, il me dit d'un air perplexe :

— Il y a encore un petit quelque chose que je ne pige pas, et Chester non plus : pourquoi diable Toby est-il monté dans la chambre de Chester ? Ils avaient réussi leur coup, Chester l'attendait à l'aéroport, ils n'avaient plus qu'à filer. Il avait tout à perdre à revenir comme ça. Il voulait descendre Am pour le plaisir ?

— Non, pas exactement. Toby était un dur, à la différence de son frère. Il n'entendait pas abandonner si vite la partie. Quand Chester l'a prévenu de ma visite et lui a dit que c'était cuit et qu'il valait mieux fiche le camp en vitesse, Toby a dû probablement dire « O.K., va m'attendre à l'aéroport » mais il avait une autre idée en tête : il a pensé que vraisemblablement j'étais parti faire un tour à la maison, pour inspecter la chambre de Chester et il s'est imaginé qu'il pourrait nous supprimer tous les deux, Am et moi, qu'il nous flanquerait dans notre chambre et qu'on ne soupçonnerait ni Chester ni lui. Et si ça avait marché il serait allé quérir son frère, ils auraient encore tenu deux jours, gagné un gros paquet de fric en plus, quatre ou cinq fois le magot qu'ils avaient déjà. Il s'en est fallu d'un cheveu que ça ne se passe comme ça.

— Naturellement ! je suis un triple imbécile de ne pas y avoir pensé tout seul. Ed, je crains de ne pas pouvoir attendre plus longtemps, je vais à la réception demander qu'on appelle là-haut, je vous donnerai les nouvelles.

Il revint au bout de quelques minutes :

— Le docteur veut qu'on attende encore une demi-heure. Je

file. Dites à Am que je passerai lui dire bonjour demain matin.

— Comptez sur moi, je lui ferai la commission.

— Ah ! j'allais oublier de vous *dire* que Starlock vous envoie ses amitiés et ses félicitations. *Il* a assisté à l'interrogatoire de Chester et ensuite il a dit qu'il était obligé d'aller à l'agence où il y a pas mal de travail en retard. Soyez gentil, appelez-le quand vous aurez vu Am, si vous voulez dans la soirée, il attend votre coup de fil.

Un peu après six heures on vint me prévenir que je pouvais monter faire une petite visite à oncle Am. Il allait bien quoique encore un peu faiblard, il ne fallait surtout pas le fatiguer, je pouvais rester avec lui une demi-heure, pas plus. Le docteur sortait de la chambre au moment où je m'apprêtais à y entrer ; il parla un instant avec moi, me disant qu'uncle Am allait séjourner quatre à cinq jours à l'hôpital et qu'ensuite il devrait prendre une semaine de repos à la maison avant d'avoir le droit de retourner à l'agence.

Oncle Am me fit un grand sourire quand il me vit sur le seuil. On ne l'avait pas encore rasé et une barbe de trois jours lui noircissait les joues ; quant à sa moustache, elle était plus ébouriffée que jamais. Mais le regard et le sourire avaient conservé la même malicieuse bonté.

— Alors, fiston ! Vas-tu m'expliquer ce qui m'est tombé dessus ? J'ai vraiment été dans le cirage et du diable si je comprends quelque chose à ce qui m'est arrivé.

— Oh ! oncle Am, il y a pas de quoi fouetter un chat, fis-je d'un air dégagé, on t'a kidnappé, j'ai épinglé le kidnappeur, j'ai dû liquider un gars, pas celui qui t'a kidnappé, car il avait descendu un ami à moi. On n'a rien compris pendant trois jours mais maintenant tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, nous voilà en possession d'un beau petit capital de trois mille dollars car j'en refile mille à Starlock.

Il ferma les yeux d'un air las, mais au bout de trois secondes il les rouvrit et déclara :

— Ed, tout ce que tu me dis est d'une clarté limpide mais je n'ai toujours rien compris de ce qui s'est passé.

— Tu étais à un mètre à peine de notre chambre la plupart du temps et à un moment j'étais assis au-dessus de toi.

Pour lui c'était vraiment du chinois et j'eus honte de ces paroles sibyllines qui ne réussissaient qu'à le fatiguer davantage. Mieux valait lui faire un résumé compréhensible de l'affaire, c'est ce que je tentai mais ça me prit près d'une demi-heure tout en étant le plus concis possible. Il m'interrompit à plusieurs reprises pour me demander des éclaircissements et moi, à mon tour, je lui posai une question :

— Oncle Am, tu avais remarqué le *nom* sur la page de garde du bouquin que tu as lu dans la salle d'attente de Chester ?

— Bien sûr, c'était Chester Dagon qui y était écrit. Dagon, ça me disait quelque chose mais je ne savais fichrement plus à quelle occasion j'en avais entendu parler récemment. C'est bizarre, le nom du type qui avait accompagné Augie Grane à l'agence m'était complètement sorti de la tête. Donc, sur le moment, ça ne m'a rien dit mais ça me serait revenu sûrement par la suite.

J'achevai mon récit en parlant des trois mille dollars qui nous resteraient une fois que Starlock aurait reçu sa part. Il en méritait une plus grosse que Bassett avec tous les frais qu'il avait engagés dans la recherche de mon oncle en laissant de côté ses clients ; ça avait dû lui coûter dans les cinq cents dollars sans gain en contrepartie. Mais j'avais eu raison d'être généreux avec Bassett car nous allions avoir besoin de son aide pour faire démarrer notre propre agence dont Starlock deviendrait un simple concurrent.

— Dis, oncle Am, avec les trois mille que nous avons déjà mis de côté, tu ne penses pas que nous pouvons nous lancer ?

— Bien sûr, mon gars, disons dès demain matin.

— Pas question ! Il faut que tu prennes deux semaines de repos et de mon côté il faut que j'aide encore Ben et que je lui donne le temps de se retourner. Il a mis tout le paquet pour te retrouver en laissant les autres affaires en rade, je ne peux pas le plaquer comme ça.

— D'accord, fiston. Alors tu tiens absolument à une belle plaque sur notre porte avec écrit : Hunter & Hunter ?

Sur ces entrefaites, une infirmière apparut sur le seuil de la chambre, m' enjoignant d'un ton courtois mais ferme de laisser le malade se reposer.

— Je m'en vais tout de suite, lui dis-je, et me retournant vers oncle Am : Pourquoi me demandes-tu ça, on avait toujours convenu de ce nom ?

— Eh bien, fit-il avec son sourire le plus finaud, j'avais eu une autre idée, on aurait pu la baptiser l'agence Ambrose Collector, tu ne trouves pas que ce serait chouette ?

Je partis rassuré sur son compte, son séjour dans le cagibi de Chester ne lui avait pas fait perdre son sens de l'humour, Dieu soit loué ! J'allais partir pour l'agence quand je pensais brusquement à Estelle. Dans l'excitation des derniers événements, je n'avais pas eu une minute pour songer à elle. Comme il n'était que sept heures du soir, elle devait être encore à la maison en train de se préparer.

— Allô ? Mrs. Brady, pouvez-vous avoir la gentillesse de m'appeler Estelle, je voudrais lui dire un mot.

— Ah, mais c'est qu'Annie est partie loin d'ici.

Je répétai plus fort, croyant que la bonne dame devenait dure d'oreille :

— C'est Ed, Mrs. Brady, je voudrais parler à Estelle.

— Mon pauvre Ed, excusez-moi, c'est une chanson d'autrefois qui commençait comme ça : « Annie est partie loin d'ici », vous deviez être encore au berceau, pas étonnant que ça ne vous dise rien. Elle se mit à fredonner à l'appareil : « Annie est partie loin d'ici, elle vous attendait mais vous n'êtes pas venu. »

— Et Estelle, Mrs. Brady, demandai-je agacé par ce soudain accès de mélomanie, est-elle encore là ?

— Elle déménage ; pour l'instant elle est sortie mais ses bagages sont encore ici, donc elle va revenir. Elle va... Ah ! la voilà, ne quittez pas.

— Eddie, c'est fantastique, tu as retrouvé Am, et tout et tout, tu es un garçon sensationnel. J'irai demain à l'hôpital, je suppose qu'il est trop tard ce soir pour les visites ?

— Écoute-moi, Estelle, j'ai envie d'une petite célébration, toi et moi en tête à tête. Je passe juste voir Starlock et on y va, d'accord ? Ou si tu préfères me retrouver après ton travail au cas où tu ne peux pas demander ta soirée ?

Elle dit d'un ton hésitant :

— Non, Eddie, aujourd’hui je ne travaille pas, je me marie avec Augie et nous partons en auto pour Waukegan.

Cette nouvelle me coupa le souffle pendant quelques secondes. Bien fait pour toi, me dis-je, tu n'avais qu'à prendre au sérieux son billet où elle te parlait de la demande en mariage de ce bonhomme. Et voilà que tout à coup je m'entendis dire d'une voix entrecoupée :

— Mais Stelle, je t'aime, moi !

— Peut-être bien que tu m'aimes à ta façon, Eddie, mais pas assez, pas vraiment. Vois-tu, je... je t'aime depuis un grand bout de temps. Enfin il ne faut rien regretter, ça t'a sans doute aidé à supporter ces trois affreuses journées. N'en parlons plus, tout ça c'est du passé. Au revoir, Eddie.

Et elle raccrocha. Je farfouillai dans ma poche à la recherche d'une pièce et refis le numéro. Ce fut Mrs. Brady qui me répondit.

— Ed ? Attendez une minute, elle est montée dans sa chambre mais elle ne va pas tarder à redescendre.

— Eddie ?

Cette fois c'était Estelle.

— Stelle, tu veux bien te marier avec moi ?

— Non, Eddie, je te remercie mais c'est non.

Ce furent ses derniers mots.

L'agence n'était pas tout près de l'hôpital, tant s'en faut mais j'avais besoin de respirer, de me remuer et je décidai de faire le trajet à pied. Je me sentais en proie à des sentiments contradictoires, j'étais à la fois heureux et malheureux, soulagé et mélancolique, sans bien comprendre ce qui m'arrivait. Tout au fond de moi, pourtant, je devinais qu'Estelle voyait juste ; j'avais mis bien longtemps, *trop* longtemps à réaliser que je lui étais réellement attaché, mais était-ce de l'amour ? Si je l'avais vraiment aimée, je lui aurais proposé depuis belle lurette de nous marier.

Elle était décidément plus mûre et plus perspicace que moi. Tous ces beaux raisonnements ne m'empêchaient pas d'avoir mal. Pendant un bon moment je cheminai, tête basse, le cœur en écharpe, puis soudain je me mis à songer à oncle Am... et à notre future société Hunter & Hunter, et je dois avouer que j'en

fus quelque peu rasséréné. Les étoiles apparaurent et en les contemplant je me rappelai une nouvelle de science-fiction qui m'avait plu, où le héros lisait une phrase écrite dans le ciel avec les étoiles en guise de lettres. Comme lui je m'attendais à ce qu'elles inscrivent en lettres d'or Hunter & Hunter... mais cette fois-ci la réalité ne dépassa pas la fiction car les étoiles se bornèrent à scintiller sans me laisser déchiffrer leur message ! Tant pis, j'avais assez d'imagination pour évoquer notre avenir, un avenir flamboyant où, à nous deux, nous saurions déjouer les plans des collectionneurs d'Ambrose, de tous les criminels et désaxés qui, hélas, pullulent en notre bas monde.